



PB-PPIB-00802
BELGIE(N)-BELGIQUE
P913840
BUREAU DE DÉPÔT
CHARLEROI X

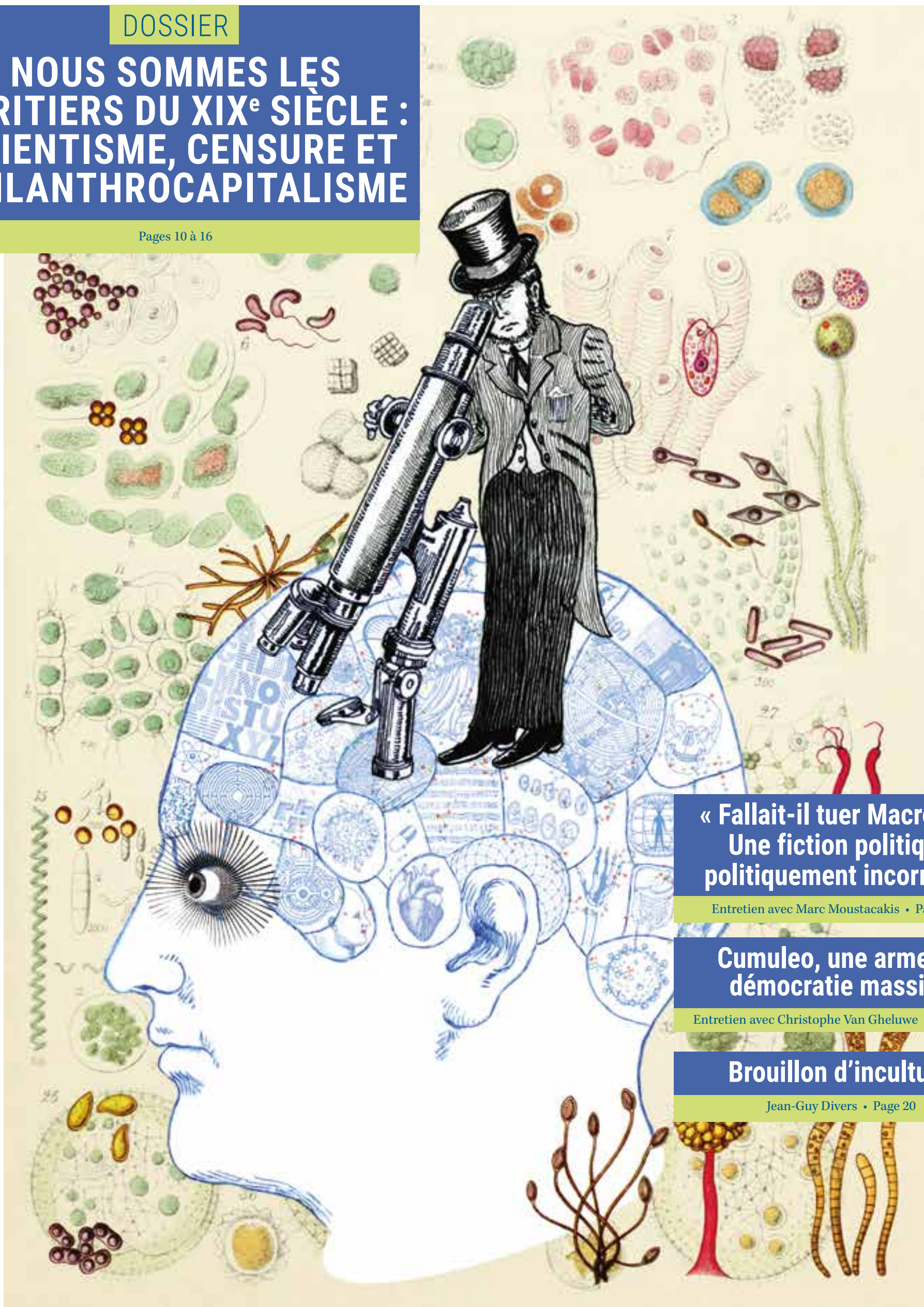
Kairos

JOURNAL LIBRE ● INDÉPENDANT

DOSSIER

NOUS SOMMES LES HÉRITIERS DU XIX^e SIÈCLE : SCIENTISME, CENSURE ET PHILANTHROCAPITALISME

Pages 10 à 16



« Fallait-il tuer Macron ? »
Une fiction politique
politiquement incorrecte

Entretien avec Marc Moustacakis • Pages 6-7

Cumuleo, une arme de
démocratie massive

Entretien avec Christophe Van Gheluwe • Pages 8-9

Brouillon d'inculture

Jean-Guy Divers • Page 20

Kairos

Editeur responsable: ASBL Kairos / Alexandre Penasse - Rue des Bégonias, 32 - 1170 Watermaal-Botstfont, Bruxelles



9 772294 082000

17

SOMMAIRE

Cela vaut-il encore la peine d'informer ?

Alexandre Penasse / Pages 2 et 7

Éléments de communication pour détournements divers

Bernard Legros / Page 3

Prélude au capitalisme maternel Axel(le) au pays de l'a-pensée

Kenny Cadinu / Pages 4-5

« Fallait-il tuer Macron ? »

Une fiction politique politiquement incorrecte

Entretien avec Marc Moustacakis / Pages 6-7

Cumuleo, une arme de démocratie massive

Entrevue avec Christophe Van Gheluwe / Pages 8-9

DOSSIER

Pages 10-16

Nous sommes les héritiers du XIX^e siècle : scientisme, censure et philanthropisme

Dossier coordonné par Marzie Flodienka / Page 10

Descartes, Kant, Husserl... à qui se réfèrent mes neurones ?

Entretien avec Florence Parent / Page 11

Travail Famille Patrie

Le contrôle biopolitique des familles au service de l'éternelle devise de la France.

Vincent Pavan / Page 12

Le courr(oux)ier d'Anne Hotiaux

Page 12

Goethe et Faust : vers une tout autre idée de la santé

Daniel Zink / Page 13

L'homéopathie, contre vents et marées

Aurélie Colin / Page 14

XIX^e siècle, vers un monopole de la santé

Marzie Flodienka / Pages 15-16

Le portefeuille d'identité numérique européen Une barbarie bienveillante, inclusive et résiliente

Hervé Krief / Pages 17-18

Fils de Pub

Alain Adriaens / Page 19

Vivre et habiter en pratiquant l'autonomie

Christian La Grange / Page 19

Brouillon d'inculture

Jean-Guy Divers / Page 20

Le vol de l'iode, une vraie urgence sanitaire

Valérie Wattenbergh / Page 21

Palestine, ou la faillite occidentale

S. Kimo / Pages 21 et 22

Vu, lu, entendu

Pages 22-23

Brèves

Page 24

Cela vaut-il encore la peine d'informer ?

Comme s'il fallait toujours trouver une « case » dans laquelle *Kairos* devait entrer, la question « quel genre de journal est *Kairos* » trouvait chez moi souvent la même réponse, un peu confuse : « C'est un journal sans publicités, libre, qui traite de divers sujets : politique, géopolitique, philosophie, sociologie, écologie... ». J'ai plus tard réduit ma définition, considérant que le fondement de notre média était d'être en adéquation avec la Charte de Munich sur les droits et les devoirs des journalistes, particulièrement l'un des ses droits : « *Respecter la vérité, quelles qu'en puissent être les conséquences pour lui-même, et ce, en raison du droit que le public a de connaître la vérité* ».

Le plus important pour dire qui nous étions n'était plus dès lors dans les sujets que nous traitions, le rythme de parution, mais dans la manière dont nous le faisons. À une époque où les médias du pouvoir se servaient des réseaux publicitaires publics et privés pour nous dire ce qu'il fallait penser et qui disait vrai (eux), qui disait faux (tous les autres qui énoncent ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre), en omettant sciemment : que ceux qui faisaient la leçon - publicitaire -, les « marques » signataires (*Le Soir, La Libre, L'Avenir, L'Echo...*) étaient la propriété de IPM et Rossel, deux des grands groupes de presse appartenant aux familles Le Hodey et Rossel, respectivement, grosses fortunes belges¹ ; qu'une organisation supranationale, l'OMS, mettait en garde contre la « désinformation », alors qu'elle en avait été la principale pourvoyeuse, financée majoritairement par le privé et notamment Bill Gates ; que la liberté d'expression était attaquée par les gouvernements alors que ce qui était de leur initiative frappé du sceau de la « désinformation » était de plus en plus fréquemment associé au terrorisme...

Pour toutes ces raisons, il est primordial de rappeler l'importance que constitue la recherche de la vérité pour nous. Si beaucoup ne voit pas passer d'autres informations que celles produites par les médias dominants, que d'autres font semblant de ne pas voir qu'il existe autre chose que le carcan du journal télévisé et de la presse du pouvoir, c'est aussi parce que la vérité est confrontante, remet en question des croyances ancrées et peut s'avérer douloureuse, s'articulant avec les notions de réel, de liberté et d'information, formant une condition essentielle de la démocratie.

LE RÉEL

Au contraire des animaux, nous ne sommes pas pris dans la réalité, directement, nous la représentons. Il y a entre le monde et nous les mots, la conscience, ce qui fait que nous sommes toujours quelque part des spectateurs de l'existence. Nous construisons donc le réel, il ne nous est pas donné.

L'INFORMATION

Une grande partie de la réalité n'est pas directement appréhendable, car seul est prégnant (et encore pas tout à fait, car nous ne le percevons le plus souvent qu'à partir de nos croyances²) ce qui est directement perceptible par nos sens autour de nous. La plupart des pays du monde n'ont

par exemple jamais été visités par de nombreuses personnes, mais elles en ont des représentations, se font des idées sur certains ou la plupart d'entre eux ; de même, nous nous faisons également des représentations d'individus que nous n'avons jamais rencontrés, ce qui peut d'ailleurs présager, par anticipation, de la suite heureuse ou malheureuse de la relation³. Nous sommes donc constamment « mis au courant » de ce que nous ne savons pas et n'avons jamais vu.

Le choix dans ce que les médias décident de montrer est donc primordial dans la construction de nos représentations du monde. Alors que j'étais dans un taxi pour aller à une conférence de presse de l'épouse du détenu politique Julian Assange, Stella Assange, je réalisai que le chauffeur ne savait pas qui il était. Sans doute qu'en quelques mois de détention en Iran, les Belges auront été plus nombreux à savoir qui était Olivier Vandecasteele, exposé dans tous les médias, sur les frontons de maisons communales, défendu par des ministres, appelant sa famille à Noël depuis sa cellule iranienne, les médias publiant des photos de lui en pleurs. Il y a des prisonniers politiquement plus intéressants que d'autres... et mettre certains en avant constitue une forme de communication sur ce qui peut se dire ou pas (notamment l'abomination que constitue l'emprisonnement de Julian Assange depuis 12 ans, pour avoir révélé les crimes de l'armée américaine notamment).

Au-delà de la sélection des faits, l'information peut être une réécriture complète de ce qu'il s'est réellement passé, ainsi que le remarquait George Orwell de retour de la guerre d'Espagne :

« *J'ai vu, en fait, l'histoire s'écrire non pas en fonction de ce qui s'était passé, mais en fonction de ce qui aurait dû se passer selon les diverses lignes de parti [...]. Ce genre de chose m'effraie, car cela me donne souvent le sentiment que la notion même de vérité objective est en train de disparaître de notre monde. Après tout, le risque est grand que ces mensonges, ou des mensonges semblables, finissent par tenir lieu de vérité historique. [...] Si le chef dit de tel événement qu'il ne s'est jamais produit – eh bien, il ne s'est jamais produit. S'il dit que deux et deux font cinq – eh bien, deux et deux font cinq* ».

LA VÉRITÉ

La vérité se définit comme la qualité de ce qui est vrai ; la connaissance conforme à ce qui est réel, à la réalité ; l'expression de cette connaissance. Nous construisons donc aussi la vérité, elle n'est jamais donnée, le vrai n'est pas quelque chose de directement accessible.

1. <https://www.lapresse.be/lapresse/la-presse-quotidienne-plus-que-jamais-essentielle>. « Tous les médias contactés en vue de cette campagne ont montré un intérêt marqué pour le message qu'elle véhicule et soutiennent l'initiative de LA PRESSE.be. Outre les publications (quotidiens et magazines), médias audiovisuels et sites des éditeurs membres, cette campagne sera diffusée sur les médias de la RTBF, sur ceux de RTL Belgium et sur les radios de N-Group (Nostalgie et NR.J). Brightfish la diffusera dans les cinémas. Clear Channel le fera sur son réseau d'affichage digital et la STIB sur ses supports ».

2. Qui a fait inverser chez certains psychologues sociaux l'adage « je crois ce que je vois », par « je vois ce que je crois »

3. Voir les études sur ce qu'on appelle la prophétie auto-réalisée, ou *self-fulfilling prophecy*.

→ Suite page 7

Kairos – Journal antiproductiviste pour une société décente
Journal de réflexion, d'investigation et de changement, sans pub
Périodique bimestriel / Paraît en février, avril, juin, septembre, novembre ISSN : 2294-0820
Imprimé en France.
Imprimerie Rotochampagne,
2 rue des Frères Garnier
F-52000 Chaumont

Tirage : ce numéro a été tiré à 4.000 exemplaires
Routage : Rotochampagne, Cambier
Éditeur responsable
ASBL Kairos / Alexandre Penasse
Rue des Bégonias, 32
1170 Watermael-Boitsfort,
Bruxelles - Belgique
info@kairospresse.be
www.kairospresse.be
M. (00 32) 472/560 724

Rédacteur en chef : Alexandre Penasse
ap@kairospresse.be
Secrétaire de rédaction : Bernard Legros
Graphisme : Studio Noir & Clair
Rellecteurs :
Janine, Nadia, Alain, Stéphane, Annie, Colette, Amélie, Brigitte.
Pour commander des numéros :
commande@kairospresse.be

Chroniqueurs / Rédacteurs
Alexandre Penasse (A.P.), Bernard Legros (B.L.), David Tong (D.T.), Alain Adriaens (A.A.) François Massoulié (F.M.), Daniel Zink (D.Z.), Kenny Cadinu (K.C.), Kaarle Joonas Parikka (K.J.P.), Marion Feledziak (M.F.).
Ont contribué à ce numéro
Marie-Ange Herman, Jean-Guy Divers, Paul Willems, Anne Hotiaux, Christian La Grange, Aurélie Colin, Vincent Pavan, Florence Parent, Christophe Van Gheluwe, Marc Moustacakis, Marzie Flodienka, S. Kimo.

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs, mais on ne les laissera jamais tomber !
Illustrations :
Mickomix, Cassou, Philippe Debongnie, Aurélie Garnier, Fabienne Loodts, Roland De Wind, Julie Dall'arche, Christian La Grange, Antoine Demant.

Nos copains de la presse libre en Suisse et en France

STP
LE PARIS DÉBRANCHÉ

-Moins!

LA DÉCROISSANCE
Le journal de la joie de vivre

Éléments de communication pour détournements divers

« [...] la logique et la fonction historique de l'État occidental est de mettre fin à la civilisation humaine en faisant passer l'humanité de la longue époque de la loi souveraine (avec principe de territorialité) à la gouvernementalité techno-économique, c'est-à-dire à une forme de domination dans laquelle le droit (techno-économique) est sans loi (éthico-politique), sans territoire, sans souveraineté¹. »

Marc Weinstein

De cette confusion idéologique généralisée facile à constater, les causes sont diverses : baisse de la qualité de l'enseignement obligatoire et obsolescence de la lecture chez les jeunes générations — voir la dernière enquête PISA ; emprise des « zéros sociaux »² et de leurs algorithmes ; travail salarié tantôt abrutissant, stressant, tantôt morne et répétitif, dans la plupart des cas non épanouissant ; enfin une propagande extrêmement bien rôdée et huilée, fonctionnant « avec de l'habileté, de la science sociale et de grands sentiments » (Bertrand Méheust, 2012) et donnant des résultats probants. Si les sauces covidiste, ukrainienne et Evras ont si bien pris ces derniers temps, c'est grâce à son plein déploiement dans les médias dominants, sur les TiktokToc³ et autres « fesses de bouc », on serait bien en peine de dire lesquels prévalent sur les autres⁴. Cette ingénierie sociale bénéficie d'expertises croisées venant des sciences comportementales, des neurosciences (en plein essor), de la linguistique, de la psychologie, de la sociologie, de l'anthropologie et de la philosophie (dévoyée !). Depuis Edward Bernays (1891-1995), père des relations publiques, les méthodes se sont affinées, mais les grands principes demeurent inchangés⁵. Depuis quelques temps, on assiste au détournement des préoccupations citoyennes et écologistes. Nous en prendrons deux exemples : le réchauffement climatique et la mondialisation.

VOUS ÊTES PLUTÔT PHOTOVOLTAÏQUE OU ÉOLIEN ?

Après les avoir niés ou ignorés pendant longtemps, la classe technocratique a fait des changements climatiques un cheval de bataille efficace pour domestiquer les masses. Ceux qui défilent avec conviction lors des « marches pour le climat »⁶ se retrouvent instrumentalisés pour la cause d'un capitalisme vert dont ils rejetteraient certainement les attendus s'ils prenaient la peine de les étudier un peu sérieusement. Car que gagnons-nous à planter des éoliennes sur le sol et à le couvrir de panneaux photovoltaïques ? Une baisse *anecdotique* des émissions de CO₂, en échange d'une artificialisation des terres, d'un enlaidissement durable des paysages et de futurs déchets durables eux aussi, car peu recyclables⁷. Sans parler des oiseaux qui paient un lourd tribut et d'une pollution sonore (dans le cas de l'éolien). Que gagnent les entreprises transnationales dans l'affaire ? Tout, comme d'habitude⁸. Y compris dans la relance de l'énergie nucléaire, présentée comme une solution à la crise climatique, entre autres par le Shift Project.

METTRE TOUT À L'ÉCHELLE DE LA PLANÈTE ?

Venons-en à la mondialisation. Le sentiment d'un destin commun à toute l'humanité monte depuis une vingtaine d'années, s'étant appuyé d'abord sur le caractère systémique du réchauffement climatique, avant que la pandémie (*sic*) ne vienne le conforter encore davantage. On s'en sortira tous ensemble, ou pas du tout ; nous sommes tous sur le même bateau (même si les responsabilités sont différenciées)⁹ ; le temps du repli nationaliste est révolu ; la solidarité doit être globale. Voilà des éléments de communication que les militants écologistes et de gauche font leurs de bonne foi. Mais

ils ne sont plus les seuls : l'oligarchie capitaliste-mondialiste leur a emboîté le pas, avec cynisme et opportunisme. Plus question de jouer seul dans son coin, nous serine le patron de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), le bon docteur Tedros Ghebreyesus ; « *Maintenant c'est moi qui déciderai partout que faire en matière de santé publique. One Health, et que ça saute !* »¹⁰. Bonjour la « *gestion sécuritaire globalisée* » (Roland Gori), adieu la démocratie (ou ce qui en restait encore). Que ceux qui, depuis des lustres, appelaient de leurs vœux un gouvernement mondial seul capable de régler des problèmes mondiaux se réjouissent, il est en train d'arriver par la bande, à nouveau celle de la santé (*healthwashing*), qui fait consensus. « *Il existe certes des faits accomplis mondiaux, dont l'effet de serre est un exemple ; mais leur existence ne constitue pas une raison pour désormais tout considérer à l'échelle mondiale et ainsi contribuer à conforter l'hypothèse auto-réalisatrice de la mondialisation comme destin, et à soutenir du même coup la nouvelle religion laïque de la fatalité*¹¹ », précise la politologue Marie-Dominique Perrot. Si les rapports mondialisés ont pu paraître à beaucoup comme désresponsabilisants car déléguant le pouvoir des électeurs à des méga-organismes (ONU, Commission européenne, BCE, FMI, OMC), force est de constater que la propagande parvient progressivement à inverser la vapeur : ces rapports mondialisés sont maintenant calqués sur une « *hypermoralisation de nos rapports directs*¹² ». Avec son concept de biopolitique, le philosophe Michel Foucault avait déjà pointé ce processus d'individualisation et de privatisation des responsabilités. Il faut se montrer solidaire des lointains comme de ses voisins, se sentir personnellement concerné par le sort de chacun des 8 milliards de nos congénères¹³. Le philosophe Peter Sloterdijk remarque que « *de tous les effets mentaux de la "globalisation", le fait dominant est que le plus invraisemblable du point de vue anthropologique, à savoir compter en permanence avec l'autre éloigné, le concurrent invisible, l'étranger au conteneur, a été élevé au rang de norme*¹⁴ ». L'auteur-journaliste Chris Hedges débusque un autre élément de propagande : « [...] la plupart des systèmes oppressifs, y compris le colonialisme occidental et la mondialisation, utilisent l'idéologie de l'harmonie comme mécanisme de contrôle social¹⁵ ».

SOUVERAINETÉ / ÉMANCIPATION / AUTONOMIE, LE TRIANGLE VERTUEUX

Comment sortir de cet écueil ? Par exemple par le retour de la souveraineté politique et économique, toutes deux à distinguer du nationalisme et du protectionnisme vulgaire. Grandes institutions publiques (Nations unies, Union européenne) ou privées (fondations de George Soros, Bill & Melinda Gates, Groupe Bilderberg, Commission Trilatérale, etc.) *versus* communautés politiques souveraines, il va falloir choisir, sans évaluer la part de dialectique qui entrera forcément en jeu quand il s'agira d'arbitrer dans certains dossiers¹⁶. Contrairement à ce que l'on entend à gauche, le souverainisme n'est pas toujours et nécessairement de droite. Il existe un souverainisme de gauche, représenté entre autres par les économistes Serge Latouche et Jacques Sapir, les essayistes Jacques Julliard (1933-2023), Coralie Delaume (1976-2020), Aurélien Bernier, Michel Onfray et Georges Kuzmanovic, ou encore les anciens ministres français Jean-Pierre Chevènement, Hubert Védrine et Arnaud Montebourg. Puis il faudrait prouver¹⁷, avant de

l'admettre, que remettre le pouvoir politique à des instances non élues s'inscrit dans un programme de gauche. Certains le défendent, en rappelant que l'administration des choses est préférable au gouvernement des hommes, comme l'affirmait déjà au début du XIX^e siècle le comte de Saint-Simon, précurseur d'une certaine conception du socialisme qui semble à nouveau dominer au XXI^e siècle.

Avec un décalage de 50 ans, l'épisode covidien donne raison à Guy Debord, auteur de cet essai majeur qu'est *La société du spectacle* (1967). Cet événement nous a poussés encore un peu plus dans un renversement spectaculaire où « *l'idée d'un monde commun, intelligible, partageable, devient une chimère*¹⁸ ». Ne nous étonnons donc pas que la gauche, un jour pas si lointain, réclame les pleins pouvoirs pour l'OMS, l'Union européenne, voire — tant qu'on y est — la Fondation Gates, le Gavi et le Forum économique mondial, bref pour ce qui augmente sans fin nos dépendances planétaires et la puissance de l'État global, puisque tout ce qui contraint et massifie à tour de bras par les réglementations et les normes est positif, va dans le sens du socialisme¹⁹ et toujours préférable au vilain souverainisme, malgré les dégâts attendus. Enfin, précisons à nos amis anarchistes que la souveraineté est compatible avec l'émancipation et l'autonomie ; elle en est même la condition.

Bernard Legros

- Marc Weinstein, *L'évolution totalitaire de l'Occident. Sacralité politique I*, Hermann, 2015, p. 196.
- Expression empruntée à mon ami le photographe Christian Deblanc.
- Tic : « Habitude inconsciente, manie dans le langage, les gestes » (*Le Petit Larousse*). Toc : trouble obsessionnel compulsif.
- Lors d'une discussion privée, le fils d'une amie, âgé d'une vingtaine d'années, soutenait que la télévision avait perdu beaucoup de son pouvoir d'influence aujourd'hui, car dépassée et ringardisée par les réseaux sociaux. Alors, il faudrait expliquer pourquoi l'audimat du JT de la RTBF avait caracolé pendant la covidémie, pourquoi les radios et les chaînes de télévision publiques continuent à être massivement subventionnées...
- Cf. Edward Bernays, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*, Zone-La Découverte, 2007.
- En ce qui me concerne, je ne m'y rends plus depuis quelques années.
- « Certes, mais l'électricité continuera à arriver dans mon logement, et c'est le principal », diront les électeurs-consommateurs irresponsables.
- Pour préciser, pas besoin d'être climato-sceptique pour rejeter ce solutionnisme technologique que défend, entre autres, la climatologue Valérie Masson-Delmotte (cf. *Le Soir*, 6 janvier 2024).
- Cf. mon article « Tous sur le même bateau », in *Kairos*, n° 46, septembre/octobre 2020.
- À l'heure de mettre sous presse, nous apprenons — avec soulagement — que les négociations en vue du traité pandémie de l'OMS n'ont pas abouti. Bien entendu, la journaliste Anne-Sophie Leurquin s'en désolait.
- Défaire le développement, refaire le monde* (ouvrage collectif), Parangon, 2003, p. 191.
- Sandrine Aumercier, *Tous écoresponsables ? Capitalisme vert et responsabilité inconsciente*, Libre et solidaire, 2019, p. 123.
- Cela n'a rien à voir avec une bienvenue ouverture d'esprit cosmopolite. À l'échelle de la petite Belgique, rappelons-nous ce nudge en 2020 incitant tout un chacun à se sentir membre d'« une équipe de 11 millions » (d'aveugles ? de zombies ?)*.
- Peter Sloterdijk, *Le palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, Maren Sell, 2006, p. 202.
- Chris Hedges, *L'empire de l'illusion. La mort de la culture et le triomphe du spectacle*, Lux, 2012, p. 169.
- Par exemple, jusqu'où faire jouer la solidarité internationale en matière d'immigration de masse ?
- Mais de nos jours, avec de la mauvaise foi et en fouillant la Toile, à peu près tout peut être « prouvé ».
- Emmanuel Roux, *Guy Debord. Abolir le spectacle*, Michalon, 2022, p. 82.
- Parallèlement, la gauche, en toute contradiction, continue à clamer son objectif d'émancipation.

Prélude au capitalisme maternel Axel(le) au pays de l'a-pensée

« *Toute pensée est une interrogation sur la frustration.* »
Wilfred Bion (psychanalyste britannique)

Illustration : Cassou



L'histoire que nous allons conter est celle de *Tout!*, un généreux pays où rien n'est pensé. Il y suffit de vouloir pour que la *Chose* adviene. Ses habitants (les *Toutsuites!*) prennent donc leurs envies pour la réalité ; d'ailleurs, leur adage est : « *Je veux donc je suis* ». Cette loi a depuis longtemps été votée par les élus du TPT (*Toutparti!*) afin de restreindre les limites contraignant la pleine émancipation de l'humain.

Axel(le) dort paisiblement. Soudain, son réveil retentit avec fracas, l'obligeant de décliner les dernières avances de Morphée. Axel(le) se dirige alors, entièrement nu(e), vers la chambre de ses enfants pour les réveiller. Après s'être douché ensemble, chaque membre de la famille enfle un jeans H&M en coton bio® cousu main par des gamins du Bangladesh pour

aller au *Café citoyen(ne)*. Grâce à une puce implantée dans le cerveau, technologie mise en place par Google, il suffit d'un mot pour se déplacer à l'endroit voulu. À l'estaminet, Axel(le) commande un café *Fairtrade*® produit au Kenya. Ses enfants réclament quant à eux un jus de tomates espagnoles. Bios® les tomates ! Il s'agit simplement de prononcer « *café et jus de tomates* » pour que les boissons affluent sur la table, si bien qu'Axel(le) et ses bambins s'illusionnent, convaincus d'avoir créé, par leur envie, les produits à consommer. Ils ne peuvent de fait pas imaginer que ce qu'ils s'appêtent à enfourner dans leur gosier a été cultivé loin d'eux, à l'autre bout de la chaîne, par des Kenyans et des Espagnols.

Hector ressent une pression au niveau de sa vessie. Le temps des couches n'étant qu'un lointain souvenir, il se rend

aux toilettes. Afin d'éviter de pénétrer dans un cabinet occupé (ce qui serait considéré comme très fâcheux), il a été décidé qu'on ne puisse pas déambuler dans ce genre de lieu par la simple pensée. Le petit Hector doit par conséquent exploiter toute la force motrice de ses jambes pour s'y déplacer. « *Ceci est bien malheureux* », se dit-il avec dépit. Sur la porte de la cabine, il distingue une affiche qui figure un homme et une femme dans un rond bleu. Plus bas, l'illustration d'un bonhomme urinant debout dans un rond rouge barré. On aperçoit en dessous des logos un écriteau : « *Plustous contre la plusmoins sex !* ». *Tout!* a en effet depuis longtemps le projet d'enrayer les disparités perçues comme dangereuses pour le bien-être de l'espèce humaine. Ce sont les mouvements féministes 2.0 et LGBTQI+++ qui ont initié cette quête émancipatrice. Ceci eut pour effet d'enclencher petit à petit dans

les psychismes le déni de la différence des sexes dans le but d'aboutir à la suppression de toutes singularités. Progressistes, les habitants de *Tout!* aspirent à vivre dans un monde encore plus merveilleux qu'il ne l'est actuellement. Axel(le) est un de ces premiers êtres authentiquement androgyne. Père et mère non-binaire, __ rempli(e) tous les rôles¹.

Après avoir suçoté leur jus, les enfants d'Axel(le) s'acheminent en un éclair vers l'école. Hector, 12 ans, est en première année de secondaire. Sa petite sœur, Edith, 5 ans, est quant à elle en dernière année de maternelle². Elle y apprend la novlangue. La particularité des écoles de *Tout!* est que les élèves doivent être moyens dans toutes les matières enseignées pour valider leur cursus ; ceux qui se situent au-dessus du seuil sont qualifiés d'intellos et envoyés en camps de réadaptation ; en dessous, c'est l'étiquette d'handicapé mental qui colle à la peau avec le camp d'extermination en point de mire. Les génies en philosophie ou en art sont donc de moins en moins légions (les seules singularités encore admises dans la culture *Toutsuite!* sont les Stars de télé-réalité afin que les nouvelles générations s'identifient à elles et arrivent à un stade d'a-pensée optimal). Dans la mesure en effet où toute pensée constitue une insupportable interrogation sur la frustration, les *Toutstuites!* se sentent constamment envieux, ce qui représente une aubaine pour la société de consommation qui prit jadis son envol suite aux ingénieuses visions de *Maître Ford*.

Le travail est néanmoins tout aussi important pour le bon fonctionnement de la machinerie. Il est admis que plus on travaille, moins on pense. Et vu que la pensée entraîne son lot de pesantes douleurs à l'âme, les individus de *Tout!* s'abrutissent de travaux en tous genres. De là, ils se transforment toujours plus en *Choses* et, contrairement à leurs stupides ancêtres, ils sont contents car, s'ils deviennent *pure-choses* pensent-ils, ils ne penseront bientôt plus du tout. Tout est fait à *Tout!* pour bannir le sujet afin de rendre le monde plus juste, plus égalitaire, plus humain.

Axel(le) se rend sur son lieu d'émancipation personnel. __ bosse dans le milieu de la psychiatrie. Cette discipline a quelque peu évolué depuis l'ancien temps et l'odieuse percée de la psychothérapie institutionnelle. À cette époque ténébreuse, même les fous étaient considérés comme des êtres singuliers. On les percevait en effet comme des individus doués de parole et donc d'une pensée qu'il fallait prendre la peine d'écouter. Heureusement, le philosophe Michel Onfray a autrefois ouvert une brèche dans le démon. Suite à l'écriture de son pamphlet *Le crépuscule d'une idole*, tout le monde s'est rendu à l'évidence : Sigmund Freud était un cocaïnomanie avéré et un misogyne sans scrupule. S'ensuivirent les débuts de la lente agonie de la psychanalyse. « *Âge plus moins bien* », pensa Axel(le), tout en ressentant quelques frissons dans son dos. Les choses sont de nos jours heureusement bien plus simples grâce à la *Toutirationalisation*. Que cela soit en médecine ou en psychothérapie (les deux disciplines tendent par ailleurs à se confondre afin de favoriser le bien-être du client³), le thérapeute recueille une somme considérable de données au travers de *testings* réalisés derrière son ordinateur. Il peut dès lors accumuler une masse d'informations objectives afin de favoriser un diagnostic efficient. Le client est ensuite dirigé vers le protocole de soin conçu pour la guérison. Il est vrai qu'il existe encore des cas quelque peu rétifs – ceux que l'on catalogue dans le DSM 8 d'IREALs (individus récalcitrants encore à lobotomiser). Ceux-ci sont envoyés pour une durée indéterminée dans de petites pièces qui répondent au nom ronflant de « lieu de ressourcement » afin d'aérer leur esprit. Résumer de la sorte le client à un chiffre a un but ô combien louable : le déléster de sa subjectivité. Ce sont des thérapeutes d'un genre nouveau, appelés « coaches », qui furent les précurseurs de ce mouvement. Il n'était plus question de prendre en considération ces absurdités de concepts que sont le psychisme et l'inconscient. Abolition de l'âme, étouffement du narcissisme. « *Répétez après moi* », martèlent en chœur les coaches à leur clientèle depuis des temps ancestraux : « *Je n'ai pas d'ego* ».

Après sa journée pendant laquelle __ aura rationalisé 47 IREALs, Axel(le) rentre chez __ afin d'y faire ses courses pour le dîner du soir. Les grandes chaînes de distribution alimentaire n'existent plus physiquement à *Tout!* et ont depuis longtemps été remplacées par les « paniers bios[®] » vendus dans les « *Virtual Farms*[®] ». On se rendit compte en effet que procéder de la sorte permettait de réduire drastiquement les déplacements

qui polluent et donc de sauver la planète. Et oui ! Oh Oui ! Tout est gagnant au pays de *Tout!*, le climat et le capital marchent main dans la main pour le bonheur de tous(tes) ! Allumant son ordinateur par la prononciation des premières lettres du mot « O-R-D-I » (car procéder de la sorte prend moins de temps que de cliquer sur un bouton ou que de prononcer l'entièreté du mot « ordinateur »), Axel(le) sélectionne, à l'aide d'un casque *Google*, les ingrédients du menu du soir, à savoir : des spaghetti italiens, du haché argentin, des tomates espagnoles et des carottes péruviennes. En moins de temps qu'il n'en fallut pour les penser, les ingrédients arrivèrent sur la table sous la forme d'un spaghetti bolognaise d'une fraîcheur sans pareil.

C'est en jouissant de son plat de pâtes qu'Axel(le) visionne une émission retransmise sur *Internet*. Il s'agit d'un reportage centré sur les derniers soubresauts du racisme et, à l'instar des féministes, il faut dire que les antifascistes ont été très loin dans leurs revendications. Désireux de brasser indéfiniment les différentes cultures du globe, ils ont participé à leur inéluctable déclin. Bien que certains peuples résistent (notamment les Espagnols, les Bengalis, les Péruviens, les Kenyans, les Argentins et les Italiens), ceux-ci sont sur le point de se faire gober par l'irrépressible village planétaire *Toutsuite!*. Le programme de détection des racistes créés par la branche antifasciste de la gauche progressiste constitue un précieux outil pour l'avènement d'une société où tout le monde est semblable. La fin du reportage se termine par ces paroles clamées par des manifestants antifa : « *Plusblanc c'est plus moinsblanc, plusmoinsblanc c'est plusblanc ! Plusun contre les plusmoinsmême ! Plusmoins aux plusracistes, plusplus aux plusmoinsracistes !* ». « *Plusbien ces prog* », pensa Axel(le), tout en aspirant par la bouche un spaghetti italien récalcitrant.

Parler est une activité qui requiert du temps. Il n'est guère étonnant dès lors de constater que tout le monde à *Tout!* communique par l'intermédiaire des réseaux sociaux. Les journalistes ont depuis longtemps disparu afin que l'*Ultime Vérité* puisse circuler sans entrave. Sur l'*Internet Toutsuite!*, chacun a le droit d'accoucher d'une parole dans un brouhaha que personne n'écoute. C'est un homme qui se nommait Mark Zuckerberg qui est à l'origine de ce mode-à-être. Ce petit génie de l'informatique eut en son temps la lumineuse idée de créer un réseau social dénommé *Facebook* qui allait révolutionner la vie des individus. La multinationale participa grandement à l'élévation toujours plus prodigieuse de la vitesse de partage des informations ainsi qu'à la dégénérescence du langage. Tout a commencé par un (dé) clic ; les fameux boutons « j'aime » et « j'aime pas ». On pouvait dorénavant partager en un clic un sentiment sur une publication, sans prendre la peine d'écrire ni d'explicitier son point de vue. Plus besoin de paroles ou de la plume fastidieuse ; les amours et les emmerdes devinrent formulables à la terre entière en quelques secondes. Tandis que chaque individu se promenait avec un smartphone dans sa poche, le langage s'appauvrit peu à peu. C'est ainsi que les plus beaux mots de la langue avaient naturellement disparu et qu'on privilégia les termes les plus simples. Suppression de la poésie, les livres dissous par la vague déferlante. Disparition des métaphores, des tautologies et d'autres subtilités langagières. Moins il en faut pour s'exprimer, mieux c'est. Étant donné qu'il existait moins de mots, il fallait moins penser. Et moins on pensait, moins on utilisait de mots ; les rouages parfaits d'un mécanisme de destruction des subjectivités.

Comme tous les vendredis soirs après le repas, Axel(le) et ses enfant(e)s se rendent à l'assemblée afin d'y discuter de l'organisation du pays. À l'instar des féministes et des antifascistes, les démocrates ont été très loin dans leurs revendications. Ils ont de fait favorisé l'implémentation des enfants dans la sphère politique dans le but de parachever l'égalité absolue entre les générations. Ces assemblées se résumaient à un passage fugace d'une vague de gens prononçant un « oui » ou un « non » collégial sur des propositions de lois capitales. Point de débat donc. On n'en avait pas besoin, étant donné que tout le monde à *Tout!* est d'accord sur tout.

Après avoir été guidés par l'intransigeance du Dieu des légions, après avoir cru au matérialisme historique des marxistes et après avoir été éclairés par les incorruptibles préceptes de l'économie financière, les *Toutsuites!* s'en remirent au *Toutisme!*. Plus d'argent (*Tout!* est une société profondément capitaliste enjolivée d'un vert joyeux permettant de préserver la planète tout en s'en mettant plein les poches). Plus de biens, plus de jouir et plus de « tout tout de suite ». Plus de paraître

finalement car l'être, ayant perdu sa boussole, devint trop encombrant à force de demander à la conscience son chemin.

À la fin de l'assemblée, les *Toutsuites!* se réunissent dans un vaste bâtiment afin d'y célébrer la messe hebdomadaire. On pouvait apercevoir, inscrit en façade de celui-ci, les lettres C-A-R-R-E-F-O-U-R, vestige des temps où l'on devait encore se déplacer avec la force motrice des voitures électriques pour acheter des biens de consommation. Axel(le), Hector, Edith et les autres *Toutsuites!* écoutent, bienheureux, le discours cérémonial : « *Le pluscroire en un plusdetout rend plusmieux les choses en les plusmoissant de cogito plusmoinsléger à porter. Il nous pluspousse d'être plus sûr des plusmieux de notre plusgroupe. Si le plus sûr est du domaine du plusplus, le plusmoins sûr est du domaine du plusmoins ; il est le plusmoinsdodo de la plusmoinspure, une plusmoinslibre que nous quittons. Si le plusblanc plusmal les yeux, le plusmoinsblanc rend plusmoinsvoir. Dans le unplusun, c'est plusmême. Nous y voyons plusdetout et c'est plusmieux. AMEN* ».

Soudain, un enfant en bas âge se réveille et se met à pleurer. Ressentant dans son abdomen de désagréables tiraillements irréprésentables pour son jeune psychisme, il ne peut mettre de mots sur ces étranges sensations qui sont en fait de l'ordre de la faim. Seuls les cris lui permettent d'évacuer comme il se peut la douloureuse angoisse éprouvée. La mère n'arrive pas tout de suite, elle ne répond pas dans la seconde aux plaintes, favorisant dès lors, sans réellement en avoir conscience, un espace qui permettra au petit être naissant de reconnaître que l'autre n'est pas soi et que soi n'est pas l'autre. C'est cet espace, ce trou, qui permettra au désir d'émerger et à la subjectivité de prendre forme afin qu'advienne un individu à part entière. Tout n'arrive pas tout de suite, que cela est éprouvant ! Les choses ne sont pas créées par l'envie, même si les désirs et les fantasmes sont les moteurs de la création. Douloureuse réalité qu'est celle de la perte en la croyance en son omnipotence. Prenant acte de ceci, émerge alors à sa conscience la première véritable pensée du très jeune Axel : « *Et merde !* ».

Kenny Cadinu



1. Axel(le) ne peut être nommé(e) par « il » ou « elle » car cela serait considéré comme une injure sexiste. Quand il devient trop redondant de citer son prénom, Axe(le) est représenté(e) par __.
 2. Les deux enfants d'Axel(le) sont encore sexués car ils ont été adoptés mais ils sont en bonne voie de transition.
 3. Étant donné la logique économique dominante, les individus bénéficiant de soins de santé ne sont plus appelés patients (d'ailleurs ce nom ne leur va pas, car patients ils ne le sont pas), mais clients.

« Fallait-il tuer Macron ? »

Une fiction politique politiquement incorrecte

Entretien avec Marc Moustacakis, éditeur de l'essai de Nicolas Boucher, publié aux éditions Apostena en décembre 2023. Le titre provocateur du livre est l'occasion de développer une analyse acérée de la situation (post-)politique de l'Hexagone.

Illustration : Philippe Debonnie



Alexandre Penasse : Voici un livre important et actuel. Lors de la visite d'Emmanuel Macron au Salon de l'agriculture, on a entendu dire que, sans son service de police qui semblait plus nombreux que les agriculteurs, il aurait pu être lynché. Il apparaît comme le président le plus haï de l'histoire de France. D'où la question : « Fallait-il tuer Macron ? »

Marc Moustacakis : Merci de rappeler cet épisode qui fait écho au livre, publié un peu auparavant. La réalité pourrait bien dépasser la fiction. Dans son livre, l'auteur décrit de manière burlesque cette France des villages Potemkine, où à l'instar de Catherine II de Russie, Macron se balade de façon un peu virtuelle. Et lorsqu'il rencontre le public réel, comme au Salon de l'agriculture, on se rend compte de l'hostilité de cette France-là.

L'assassin est un quadragénaire quelconque qui insiste sur le fait qu'il pourrait être n'importe qui, car bien d'autres que lui nourrissent une telle idée. En même temps, s'il pense qu'il fallait passer à l'acte, il se demande si ce n'est pas en réalité impossible, puisque Macron est une image, une représentation du vide.

Absolument. Il s'agit d'une des problématiques du livre qu'annonce son titre provocateur et iconoclaste, un terme à prendre aussi dans son sens original de briseur d'icônes et d'images : cela aurait-il du sens d'attenter à la vie de Macron ? Car ne s'agit-il pas d'un hologramme, d'une image placée sur nos écrans, par laquelle on peut être fasciné mais derrière laquelle il y a une autre réalité à l'œuvre. Au-delà de la fiction, l'auteur engage une réflexion sur la nature du pouvoir actuel. Sommes-nous face à des gens qui nous gouvernent de façon plus ou moins compétente et honnête, ou sommes-nous passés à un

autre stade où, derrière ces figurants, ce sont d'autres instances qui détiennent le pouvoir ?

« En même temps », paradoxalement, le narrateur dit que seul son acte avait le pouvoir de faire entrer Macron dans l'histoire, car il ouvre les portes de l'éternité à un individu qui est le symbole du néant.

Tout à fait. Ceci en toile de fond d'une intrigue drôle et burlesque. Sans trop en révéler pour ménager le suspense, disons que l'attentat se déroule lors de la visite d'un abattoir où, pour atteindre son objectif, le narrateur trouve un moyen original dont l'esthétique très particulière aide à résoudre cette question insoluble de l'assassinat politique en nos temps post-politiques.

Cet attentat symbolise cette époque où la France rurale se meurt, à l'instar de ces agriculteurs désespérés dont beaucoup sont poussés au suicide. Le livre décrit très bien l'esprit décrépit du pays : « ce coin du Tarn [où se trouve le lieu où le narrateur rencontrera Macron], moins peuplé d'hommes heureusement que de brebis, n'avait pas attendu 2017 pour se voir abandonné par l'État. Celui-ci n'existait que par intermittence et sous la forme encore de la pieuvre Europe dont les tentacules se saisissent régulièrement des petits exploitants pour les faire mourir avec méthode en déployant sa politique de subventions bienveillantes au point de conduire au suicide régulier d'agriculteurs dans une région verte pourtant, et à laquelle un homme du sol a assez quand il a ne serait-ce qu'un peu pour rester attaché. En bref, il s'agissait de ne pas le leur faire aux gens du coin ».

L'étouffement méthodique de ces petits agriculteurs qui nous nourrissent et mériteraient de vivre de leur travail est l'un des symptômes d'une pathologie plus large dont les États souffrent et vont mourir. Nicolas Boucher évoque en demi-teinte cette destruction patiente, orchestrée par l'Europe, de toute possibilité pour les individus comme pour les États de demeurer souverains. Outre la souveraineté alimentaire, on a vu avec la crise sanitaire comment nous sommes dépossédés de notre souveraineté vis-à-vis de notre corps et de notre santé.

Ce livre peut paraître désespérant puisque plus personne ne semble croire à la révolte. C'était le cas des agriculteurs que j'ai rencontrés lors de manifestations à Bruxelles. Je cite à nouveau Boucher : « À l'arrivée du cortège, nous vîmes monter la colonne rouge des fumigènes syndicaux — puisque quand il va visiter le lieu où vient Macron, il y a à l'arrière, derrière la barrière, des syndicats —, ces feux de Bengale qui donnent toujours, conformément aux rites de la CGT, un petit air de fête populaire à ces rassemblements, comme si jamais véritablement personne n'y croyait, à la révolte ».

C'est vrai que l'auteur oscille entre le désespoir et l'appel, sinon à la révolte, du moins à un soubresaut dont l'être humain serait capable. Car derrière toutes ces destructions, l'essentiel pour Boucher, c'est la transformation ontologique de l'être humain. Selon lui, on n'est pas simplement en train d'appauvrir des pays et de paupériser des classes sociales, mais aussi de transformer méthodiquement celles-ci en masse uniforme.

Donc on tue le vide. Mais on a l'impression que plus rien n'a de prise dans ce vide, où même la vérité n'a pas sa place, où même les plus grands scandales ne peuvent plus faire scandale. Dans un système qui est en lui-même scandaleux, ce livre risque d'être paradoxalement happé par le vide.

Oui, c'est l'un des paradoxes. L'accumulation de scandales nous étouffe et provoque une espèce de lassitude, comme chez ces jeunes agriculteurs que vous évoquez et qui, tout en manifestant, doutent de l'efficacité de leur combat. L'une des forces de ce système corrompu est de nous anesthésier.

L'impuissance est peut-être au cœur de ce livre, mais il y a aussi de l'espoir. Peut-être que dans la vraie vie, où tout est encore possible, le régicide a véritablement lieu.

Nicolas Boucher a la vertu de remettre au goût du jour la question du régicide qui, en France plus qu'en Belgique, hante quelque peu l'imaginaire collectif, puisqu'il nous est arrivé de raccourcir des têtes. Je ne sais pas si ce raccourcissement signifierait la fin de l'absolutisme royal, puisqu'il a peut-être survécu sous diverses formes, mais en tout cas, je trouve que ce livre drôle et grave à la fois a le mérite de nous faire repenser à cette question-là, de la remettre au centre du débat.

Impossible pour l'auteur d'écrire ce livre sous son vrai nom...

L'auteur utilise un pseudonyme pour deux raisons. Tout d'abord, pour protéger sa vie privée. Vous êtes bien placé pour savoir que l'on peut aller en garde à vue pour moins que ça. Aujourd'hui en France, les autorités peuvent manquer singulièrement d'humour. Par ailleurs, il s'agit d'un anonymat revendiqué : comme vous l'évoquiez, le narrateur revendique le fait d'être un homme du commun. À ce propos, certains lecteurs m'ont dit que cet homme moderne et un peu médiocre leur faisait penser à un personnage de Michel Houellebecq. L'auteur dit qu'il est important que ce soit un anonyme dans lequel chacun puisse se reconnaître, y compris, si je puis dire, des « gens de peu ».

La seconde partie du livre est axée sur une critique profonde de notre société de consommation qui est aussi, comme l'a souligné Guy Debord, une société du spectacle. Cela confère aussi toute sa richesse au livre.

On ne peut s'empêcher de penser à la fonction cathartique de ce livre. On sent, dans la jouissance de l'écriture, que Nicolas Boucher y a pensé. Il provoque aussi la jouissance du lecteur, ainsi que beaucoup me l'ont confié. La possibilité théorique que le tyran soit supprimé, ou plutôt « effacé » comme dit l'auteur, provoque une jouissance cathartique. Au-delà, l'auteur nous propose une réflexion très intéressante sur la société post-industrielle, que certains ont qualifié de capitalisme du désastre. Boucher brosse ainsi un portrait au vitriol de cette société, avec parfois des accents proches du sermon religieux, et certains passages qui font penser à des textes de Léon Bloy ou de Georges Bernanos. L'état désastreux dans lequel l'humanité se trouve désormais apparaît comme l'achèvement du processus infernal de cette société industrielle qu'on nous a imposée.

Au sein d'une telle société, l'auteur dit à propos de la démocratie : « Chacun a ce mot en bouche sans savoir jamais ce qu'il désigne en vrai, dans la vraie vie, pour les hommes vivant en " démocratie ". On ne sait pas ce qu'est la démocratie,

mais on sait que là où elle n'est pas, là où elle ne serait pas encore, eh bien elle doit être. Oui, elle doit être partout. Partout, imposons le peuple souverain ». De nouveau, on est dans ce spectacle continu.

Ce passage que vous isolez est symptomatique. Boucher nous fait regarder en face la réalité de cette « démocratie ». Nos États sont-ils démocratiques ? N'est-ce pas simplement un effet de langage qu'on nous impose pour masquer la réalité, à savoir que la façon dont nous sommes gouvernés est le contraire de ce qu'on entend par souveraineté du peuple ? N'y a-t-il pas là une espèce de supercherie vieille de plusieurs décennies, bien antérieure à Macron ? Une autre chose qui préoccupe beaucoup notre auteur est la déliquescence des valeurs culturelles et morales, ainsi que la baisse catastrophique — confirmée par toutes les études PISA —, du niveau d'éducation dans nos pays. Il semble que l'Occident est en train de saper les valeurs morales qui constituaient le ciment de nos sociétés. Peut-on se projeter comme nous le faisons dans une société simplement ludique, festive, détruisant la famille, le couple et jusqu'aux individus, dont l'identité sexuelle est remise en cause ?

Pour être un peu optimiste, peut-être qu'en fin de compte, ce n'est pas la France qui a choisi Macron, mais plutôt les officines politico-médiatiques des classes dominantes. Nicolas Boucher le dit : « Comment comprendre pourquoi on place un président ? La France s'est vu infliger ce simulacre et toute la cohorte si vulgaire, si indigne de nous qu'ils continuèrent d'appeler membres du gouvernement. Quel peuple, en effet, mérite Marlène Schiappa, Annalena Baerboke (en Allemagne), Olivier Dussopt ? Qui ? Quelle ethnie ayant même pour tout vêtement des tatouages, des étuis pénis, une tribu ravagée même par trop de consanguinité votant à main levée dans des jungles profondes ? Laquelle les aurait choisis ? Laquelle ».

Je ne peux m'empêcher de rire à chaque fois que je lis ce passage ! C'est dit avec beaucoup de subtilité. On peut vraiment se demander dans quelle mesure la médiocrité de notre classe politique n'est pas une décision de méthode. Quand le ministre des Affaires étrangères, le représentant diplomatique de la France à l'étranger, a des difficultés à manier sa propre langue, on peut se poser des questions. Y aurait-il de la part d'un pouvoir cynique la volonté d'humilier la population ? Lorsqu'il aura à débattre avec Monsieur Lavrov par exemple, ce Monsieur Séjourné aura du mal à être pris au sérieux. À quel

jeu jouent nos élites pour nous imposer des gouvernements pareils ? N'est-ce pas une forme de provocation de choisir une ministre de la famille précisément parce qu'elle vit en couple homosexuel et a été enceinte par PMA ?

L'auteur n'exempte pas non plus les gens de leurs propres responsabilités. Il parle ainsi du divertissement qui nous a fait troquer notre liberté pour un confort illusoire : « À l'origine de cette malfaisance, ne minorons pas notre propre faiblesse. Celle-ci fut conquise à grands coups de confort, de loisirs, de vacances à la mer et de la redécouverte au cœur des Seventies des délices malsains de la sexualité groupale. Nous fûmes, il faut le confesser, divertis. »

On retrouve chez lui, en effet, des accents à la Debord. À quel moment est-ce que ça a commencé à déraiper ? Peut-être justement dans les années 1970, où l'on nous a divertis, au sens propre du terme — *détournés* —, par la fête. Souvenez-vous des propos du directeur de TF1 qui parlait du temps de cerveau disponible, qu'il s'agissait d'occuper avec le divertissement et la publicité. On va vider le cerveau des gens pour mieux les asservir.

« Égayés par du bruit qu'on nous a accoutumés à appeler musique, nous n'avons pas été assez sensibles au fait que corps et esprit désormais seraient traités d'identique façon. Nos corps lascifs et obèses souffriraient, chargés d'une nourriture qu'un homme de l'Antiquité eût refusé de donner à ses chiens. Nous boirions sans fin des sodas, nous vivrions dans des tours à mille kilomètres de notre voisin de palier. Tous les jours avec le poison de la désinformation, nous devrions avaler celui, bien réel, de l'air saturé de pesticides soufflés depuis le grand atelier... ». Avec cette critique profonde de la société de consommation et du spectacle, l'auteur montre que nous sommes vraiment à la fin d'une époque.

Il n'est pas douteux que nous assistons à la fin d'un cycle. Je ne sais pas si cet affaissement va mener à un effondrement plus ou moins doux. En tout cas, il est clair que des instances dirigeantes ont décidé d'accompagner voire de précipiter cet affaissement pour mieux le contrôler et imposer un nouveau type de société, à savoir ce fameux nouvel ordre mondial. Si nous sommes nombreux à ne pas en vouloir pourrons-nous résister à son avènement, alors que plusieurs dispositifs sont déjà en place ? Serons-nous capables de le refuser et de réinventer un monde dans lequel on se sente plus heureux ? À cet

égard, un peu plus optimiste que l'auteur, j'espère que, pour autant que les gens ne soient pas complètement captifs du discours dominant, il reste un espace de créativité. Je pense en particulier aux jeunes qui sont la cible privilégiée, car ce sont eux qui vont faire la révolution de demain.

Mais beaucoup se complaisent dans cette société du désastre...

Le cerveau est ainsi fait qu'il est plus confortable de se cantonner à ce que l'on connaît. C'est ce qu'on appelle le bénéfice secondaire d'une maladie : lorsqu'on s'y est habitué, on peut se complaire dans notre état malade. Mais cela a toujours été l'apanage de la jeunesse que de pouvoir se jeter dans l'inconnu. Souhaitons donc que les jeunes générations, pour autant qu'elles ne soient pas trop captives de leur smartphone — ou alors sachent l'utiliser à d'autres fins que celles qu'on veut bien leur donner —, puissent effectuer ce saut dans l'inconnu.

Laissons le mot de la fin à l'auteur : « Il faut continuer à nous aimer en ces temps de détresse où il faut choisir la voix calme du refus ». Et il y a aussi des moments d'opportunité, comme on le voit lorsqu'il rencontre Macron. En exergue du livre, Nicolas Boucher cite Théodore Kaczynski, c'est-à-dire Unabomber, qui disait que, pour faire entendre son message, il avait dû tuer des gens. Espérons qu'il ne faille pas en arriver là. En tout cas, ce livre me semble essentiel pour penser l'époque actuelle. Merci d'avoir osé le publier.

Merci à vous. Je ne suis pas éditeur de métier mais, pour reprendre la langue de Klaus Schwab, j'ai saisi ce *window of opportunity*.

Ou pour le dire mieux encore, ce moment Kairos !

Propos recueillis par Alexandre Penasse et retranscrits par François Massoulié.

N. B. : Étrangement, *Fallait-il tuer Macron ?* n'est pas diffusé par Amazon et assez difficile à trouver en librairie. Vous pourrez vous le procurer directement chez l'éditeur (www.apotastena.com) ou via la boutique de Kairos, où Marc Moustacakis a laissé quelques exemplaires en dépôt à l'attention du public belge. Vous pourrez aussi retrouver la version audiovisuelle de cet entretien : <https://www.youtube.com/watch?v=QDihq0yRKY8>.

→ Suite de la page 2

LA LIBERTÉ

Tout cela implique évidemment qu'il n'y a pas de liberté sans information, puisqu'on ne peut être libre et ignorant — « *La liberté commence où l'ignorance finit* » (Victor Hugo). Le paradoxe étant ici que l'information ne libère pas, c'est le désir d'être libre, même si ce désir est minime, presque imperceptible, qui mène à celui de vouloir s'informer par une autre voie que celle des officines médiatiques du pouvoir.

PAS DE POUVOIR SANS CONTRÔLE DE L'INFORMATION

Le réel, la vérité, la liberté, l'information, posent inévitablement la question du pouvoir. En somme, le pouvoir n'a aucun intérêt à ce que le peuple soit informé par diverses sources contradictoires, qui permettront au débat de se faire, d'où émergera la vérité. Il a tout intérêt à ce que le peuple accepte sa servitude tout en étant persuadé de sa liberté.

Il n'y a donc pas de pouvoir sans contrôle de l'information. À ce titre, je suis persuadé que nous sommes dans un véritable « Truman show », où « *l'image construite et choisie par quelqu'un d'autre est devenue le principal rapport de l'individu au monde qu'auparavant il regardait par lui-même*⁴ ».

Dans ce système, les médias sont une marque comme une autre, propriété des familles belges les plus fortunées et contrôlés politiquement par les subsides des gouvernements.

L'ARME DES FAKE NEWS

Pour anticiper les critiques, puisqu'il ment en permanence sur ce qu'il est et ce qu'il fait, le pouvoir politico-médiatique doit constamment se trouver dans une position contre-offensive. Déjà en 1988⁵, Debord percevait dans ce mot du pouvoir qui n'avait pas encore été anglicisé — désinformation — l'intérêt qu'il représentait pour assurer la continuité du système en place et le désamorçage de toutes critiques.

- **Maintenir ce qui est établi par le règne de la « vérité officielle »** : « *Le concept est toujours hautement employé par un pouvoir, ou corollairement par des gens qui détiennent un fragment d'autorité économique ou politique, pour maintenir ce qui est établi* ».

- **Société imparfaite mais « juste » pour qui lui fait confiance** : La désinformation, « *c'est tout ce qui est obscur et risquerait de vouloir s'opposer à l'extraordinaire bonheur dont cette société, on le sait bien, fait bénéficier ceux qui lui ont fait confiance* ».

- **La désignation comme preuve de l'innocence** : « *L'autre avantage que l'on trouve à dénoncer, en l'expliquant ainsi, une désinformation bien particulière, c'est qu'en conséquence le discours global du spectacle ne saurait être soupçonné d'en contenir* ».

- **Contre-attaque permanente** : « *Le concept de désinformation n'est bon que dans la contre-attaque. Il faut le maintenir en deuxième ligne, puis le jeter instantanément en avant pour repousser toute vérité qui viendrait à surgir* ».

CONCLUSION

L'information, dans un système de censure structurelle dans lequel le pouvoir possède les médias qui ont le loisir de propager leurs mensonges officiels, tout en ayant le privilège et le loisir de nommer ce qui les contredit comme *fake news*, de façon préventive et constante afin de faire taire toutes critiques, cette information ne peut qu'être circulaire, tourner dans un cercle fermé, centripète au lieu d'être centrifuge.

Nous parlons entre nous. Informer n'est donc plus du tout suffisant. Il faut à court terme outrepasser les diverses organisations du silence, pour à long terme les démanteler. Nos lecteurs ne doivent pas tout attendre de nous et dès à présent oser la *parrhèsia*, c'est-à-dire s'exprimer avec sincérité et franchise, ce qui n'est pas un trait psychologique mais une véritable valeur politique qui réintroduit le rapport entre démocratie et vérité, afin de casser le spectacle des fausses unanimités et de ce conformisme ambiant si délétère.

Il le faudra, car nous ne sommes pas loin de ce point qu'identifiait Gunther Anders où nous aurons été « *privé si entièrement de liberté qu'il ne nous resterait même plus la liberté de savoir que nous ne sommes pas libres* ».

Alexandre Penasse

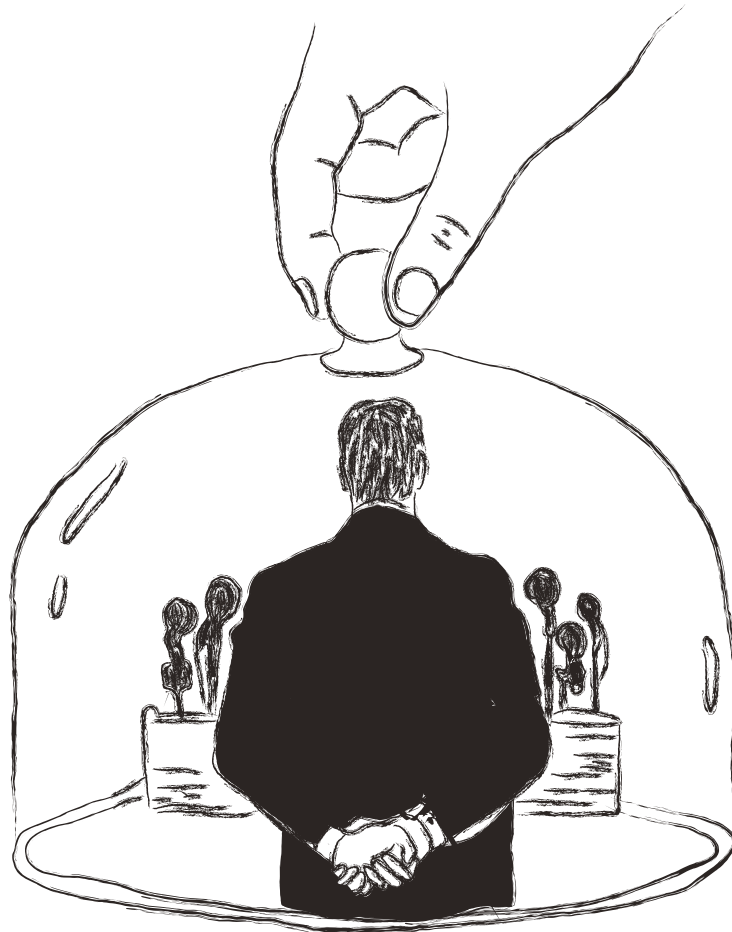
4. Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Gallimard, 1988/1992, p.44-45

5. Voir <https://www.kairospresse.be/nous-sommes-pris-dans-le-spectacle/>

Cumuleo, une arme de démocratie massive

ENTREVUE AVEC CHRISTOPHE VAN GHELUWE

Illustration : Aurélie Garnier



Kairos : Vous avez fondé Cumuleo en 2009. Dans quel but ?

Christophe Van Gheluwe : À l'origine, il existe des déclarations de mandats qui ont été publiées pour la première fois en 2005 et qui concernent les mandats exercés en 2004. La loi existait depuis dix ans. Il a fallu tout ce temps avant sa première application, ce qui étonne les partenaires étrangers. Probablement n'y avait-il pas de réelle volonté, seulement celle d'afficher une certaine apparence de transparence. Mais cette volonté de transparence a l'intérêt d'exister. Dans ces déclarations de mandats, fonctions et professions on retrouve les mandats exercés par les politiques et les fonctionnaires tant dans le secteur public que dans le privé, avec l'objectif de lutter contre les conflits d'intérêts. Ces déclarations ont deux finalités, la transparence envers le citoyen (pour les déclarations de mandats) et la lutte contre la corruption (pour les déclarations de patrimoine). Aucune administration ne les utilise pour effectuer un quelconque contrôle. À l'époque, elles étaient publiées au Moniteur belge et donc ça m'intéressait. Toutefois, le dernier bout du processus manquait, c'est-à-dire de rendre ces informations facilement accessibles au public, c'est ainsi que m'est venue l'idée de Cumuleo. Il y a toutefois des problèmes avec les déclarations. Primo, il y a des personnes qui ne déclarent pas leurs mandats ou leur patrimoine. Secundo, les déclarations de patrimoine sont transmises à la Cour des comptes sous pli fermé. Seul un magistrat peut demander l'ouverture de l'enveloppe. L'organe anticorruption du Conseil de l'Europe, le Greco, recommande d'ailleurs à la Belgique, depuis plusieurs années de rendre publiques ces déclarations de patrimoine, comme ça se fait par exemple en France, suite à l'affaire Cahuzac. Les déclarations de patrimoine peuvent permettre de déceler des faits de corruption s'il y a une augmentation de patrimoine qu'on ne sait pas justifier d'une manière objective et légale. Cela peut aussi être générateur de conflits d'intérêts, par exemple, si on possède des actions d'une société pharmaceutique, on peut être amené à prendre des décisions qui ne vont pas mettre à mal cette société ou son secteur d'activité puisqu'évidemment, dans ce cas, on risque de subir soi-même un impact financier personnel via son portefeuille.

Qu'est-ce qui se passe si les élus ne déclarent pas ? Est-ce qu'il y a un organe de vérification ou de sanction ?

Jusqu'à il y a deux ou trois ans, c'est la Cour des comptes qui encodait les déclarations de mandats et qui s'occupait de leur déclaration au Moniteur. En cas de non-déclaration, la sanction était terrible (ironie) parce que les noms des mandataires défaillants étaient publiés sur une liste noire au Moniteur. À part quelques journalistes, pas grand monde ne s'y intéressait. Depuis deux ou trois ans, la législation s'est renforcée et des sanctions administratives peuvent être mises en œuvre par la Cour des comptes. On voit que maintenant le nombre de mandataires en infraction de déclaration commence à baisser vraiment. Ce sont quelques dizaines de mandataires, sur environ 9.000 mandataires concernés, qui ne se soumettent toujours pas à leurs obligations de transparence. L'autre problème vient de ceux qui déclarent leur mandat à la carte, alors que ça doit être normalement un menu complet ! Il est très facile de trouver des mandats qui n'ont pas été déclarés.

Est-ce que certains pays font mieux en matière de contrôle ? Je pense à la Scandinavie...

Dans les pays nordiques, tout ce qui touche à l'intégrité est beaucoup plus cadré et respecté. Je me souviens d'une ministre qui avait acheté du chocolat et des langes avec la carte du ministère. Elle avait dû démissionner. Il y a aussi Eva Joly qui avait déduit des frais de taxi pour aller à l'aéroport pour une mission publique. La presse l'avait attaquée parce qu'elle aurait dû utiliser un transport public, et pas faire porter à la collectivité le tarif d'un transport en taxi privé. Personnellement, j'adhère à cette vision de l'éthique. Si on a cette rigueur, ça se reflétera dans les prises de décisions publiques, et inversement.

Avez-vous été étonné de découvrir à partir de 2004 le nombre de mandats et de conflits d'intérêts chez les élus ?

Le maximum trouvé, c'est 120 mandats, fonctions et professions cumulées à un instant T ! Ce n'était pas un responsable politique, mais quelqu'un qui travaillait à la Banque nationale.

Avouons qu'être administrateur dans plus d'une centaine de boîtes, c'est quand même particulier. En politique, on retrouve quelques dizaines, parfois jusqu'à 50 fonctions, un chiffre qui peut interpeller. Mais un mandat n'est pas égal à un autre. Être administrateur dans deux ou trois asbl, c'est jouable. Il faut suivre consciencieusement leur secteur d'activité. Alors si on commence à multiplier le chiffre par dix, ça paraît quand même un peu étonnant. Néanmoins, il arrive que deux mandats puissent être problématiques et que cinq ou six autres ne posent pas de problèmes. Le cumul de mandats est une notion abstraite. Il y a une réalité concrète derrière qui varie en fonction de chaque situation.

Y a-t-il une particularité belgo-belge en terme de conflits d'intérêts qui nous rendrait « performants » dans le domaine ?

On n'est pas les meilleurs, ni les moins mauvais, dirais-je. Les choses évoluent. Lorsqu'on parle de cumul, on pense souvent spontanément au cumul entre la fonction de député et des fonctions exécutives locales, comme bourgmestre, échevin ou président de CPAS. Si on regarde la situation dans les différents parlements, les plus « libertaires » sont le fédéral et le flamand où, en gros, il n'y a pas de règle de limitation. En Wallonie, les forces en présence n'étant pas toutes favorables au décumul intégral, on a abouti à un compromis bizarre voulant qu'un quart des députés peut exercer un cumul avec une fonction exécutive locale. Le cas de la Communauté germanophone est intéressant parce que là, le cumul entre la fonction de député et de bourgmestre est strictement interdit. Il reste possible d'être député et échevin. À la Région bruxelloise, avec mes collègues de Transparencia, on a milité en 2018 pour obtenir le décumul intégral, qui a été voté. Mais une règle particulière veut qu'il faille une majorité des deux côtés linguistiques. Donc comme il manquait quelques voix du côté néerlandophone, le décumul n'est pas passé. Néanmoins les règles ont évolué, et à partir de la nouvelle législature on aura un décumul intégral à Bruxelles, c'est-à-dire que les députés ne pourront plus en même temps exercer une fonction de bourgmestre, échevin ou président de CPAS.

Y aurait-il chez les « cumulards » un autre objectif au-delà de l'aspect financier ? Un objectif de contrôle ?

Il y a un objectif que j'appelle le « baobab politique ». Le baobab est un arbre qui essaye de capturer toutes les ressources autour de lui, notamment les ressources en eau. Si on fait le parallèle en politique, cela revient à essayer d'accaparer un maximum de postes pour éviter la compétition politique et aussi pour augmenter sa visibilité. On a énormément de députés en Belgique, qui n'ont pas toujours beaucoup de visibilité dans les médias ; ils essaient alors de l'obtenir via leur fonction locale. Ce qui pose problème dans ce cumul, c'est le mélange des pouvoirs législatif et exécutif chez une même personne, ce qui pose un énorme problème en matière de conflits d'intérêts.

C'est tellement anti-démocratique...

Oui, c'est ce que j'appelle la roue du contrôleur contrôlé : quand quelqu'un cumule une fonction de député avec celle de bourgmestre, lorsqu'il est au parlement il siège avec sa casquette de député et exerce un contrôle sur le gouvernement ; et dans sa commune comme bourgmestre, il est contrôlé par ce même gouvernement ! Il peut y avoir d'un côté ou de l'autre des mesures de rétorsion en cas de non-obtention de subsides, par exemple. C'est un mélange des genres problématique qu'il faut tenter d'éviter. Dans ce mélange de genres, il y a aussi des cas fréquents de népotisme, comme le fils de Fadila Laanan, qui par ailleurs entreposait quelques produits stupéfiants au cabinet de Caroline Désir.

D'après ce que les médias nous ont dit, ça arrive souvent...

Oui. Il fut une période où ils engageaient dans leur cabinet des proches de leur famille, ce qui était un peu plus délicat si c'est le même nom de famille. Alors, ils ont trouvé d'autres trucs comme les engagements croisés : j'engage ton épouse dans mon cabinet et tu engages la mienne dans le tien, des renvois d'ascenseur pas toujours faciles à détecter. Il y a un combat à mener pour avoir une meilleure transparence dans les cabinets ministériels. Jadis, le premier ministre déclarait six personnes travaillant dans son cabinet, alors qu'ils étaient environ 80 ! Maintenant ça s'améliore. Depuis trois ans, les membres de cabinets sont aussi soumis aux obligations de déclaration de mandats. Intéressant, parce que les cabinets sont évidemment des lieux avec de potentiels conflits d'intérêts. Si un cabinetard, qui travaille sur les décisions du gouvernement, est occupé en même temps dans le privé, le minimum est quand même que ce soit clairement indiqué.

Quels sont les droits des citoyens en matière de transparence en Belgique ? Y a-t-il un progrès ?

Dans les textes, ce n'est pas si mal, parce qu'en Belgique la transparence administrative est constitutionnelle. Chacun a le droit d'accéder aux documents administratifs, même s'il y a des exceptions à la transparence. Si ce droit n'est pas respecté, l'autorité commet un délit pénal. L'application de ce principe est plus compliquée, mais ça avance. Au départ, les Commissions d'accès aux documents administratifs (CADA) avaient un rôle seulement consultatif ; maintenant il est décisionnel presque partout. C'est un bon outil pour obtenir l'effectivité de la transparence administrative. Sauf qu'au niveau fédéral, la CADA est la dernière du pays à être seulement consultative. Par exemple, des demandes de transparence faites au gouvernement par *Test-Achats* et *Financité* sont restées lettre morte, ce qui a amené les demandeurs à aller au Conseil d'État. Il y a d'autres exemples similaires.

Avez-vous été invité dans les médias dominants ?

Oui, j'ai participé plusieurs fois au débat dominical de la RTBF. Mais j'ai un petit souci avec la RTBF. J'ai fait une demande de transparence administrative concernant le salaire de l'administrateur délégué, Monsieur Jean-Paul Philippot, qui est soumis à un plafond de rémunération, mais qui touchait plus que ce plafond. Une lanceuse d'alerte au sein de la RTBF a été virée pour cette dénonciation. La RTBF a refusé de me transmettre les documents. J'ai saisi la CADA de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui m'a donné droit d'accès, et j'ai reçu une partie de documents. Mais la RTBF conteste la décision au Conseil d'État. Le processus est en cours. Remarquons qu'il est dommage qu'un média fasse des difficultés en matière de transparence !

Philippot s'est quand même surpayé avec des faux en écriture...

Dans sa déclaration à la Cour des comptes, il indiquait le montant qu'il était censé toucher, alors qu'au final il touchait plus. L'administration de la RTBF a aussi une responsabilité, puisqu'elle a fait un faux rapport annuel pour cacher cette sur-rémunération.

Puis le conseil d'administration, constitué de politiques, l'a quand même réélu ! Il y a une loi de transparence fédérale qui est en cours, expliquez-nous...

À Pâques, l'an passé, le gouvernement a sorti un projet de loi pour moderniser la législation fédérale sur la transparence administrative, une loi qui n'a jamais été révisée depuis 1994, alors que ses failles étaient apparues assez rapidement. Sous l'impulsion du Greco, le gouvernement réforme la législation pour soumettre les cabinets à la transparence, mais en même temps, il rajoute des motifs d'exceptions : on avance sur un point, mais on recule sur les autres. Il n'avance pas pour rendre sa CADA contraignante, alors que beaucoup le demandent : Cumuleo, Transparencia, l'Association des journalistes professionnels, les Ligues des droits humains, le GERFA, Testachats, etc. Récemment, le Commissaire européen Didier Reynders a réclamé que la CADA fédérale devienne décisionnelle. Le gouvernement est taclé pour manque de transparence par la Commission européenne. Au sein de la Vivaldi, Ecolo, PS et MR ont tous voté contre un amendement visant à rendre cette CADA décisionnelle !

Comment se justifient-ils ?

Par fidélité envers le gouvernement. Leur fidélité va donc au gouvernement et pas à leurs électeurs.

Justement, cela ne montre-t-il pas que les élus ne travaillent pas pour les électeurs mais pour eux-mêmes, en fin de compte ? Ensuite, quel pouvoir ont-ils de ne pas être contraints par ce qu'on leur demande de faire ?

Comme une CADA décisionnelle est orientée vers l'intérêt de la population, personne ne devrait s'y opposer. Mais on voit ici que ce n'est pas le cas. La boussole politique n'est pas orientée vers l'intérêt général.

Que peut-on faire pour obliger la classe politique à respecter les règles ?

C'est tout le problème de la démocratie représentative et de la participation.

Parlez-nous de l'archivage des mails. On pense aux affaires de Frank Vandebroucke et Ursula von der Leyen.

Dans les administrations, ça fonctionne plus ou moins. Mais pas au niveau des cabinets ministériels, qui sont aux mains des partis. En fin de législature, tous les documents sont repris par les partis, associations de fait privées, qui ne sont soumises à aucune forme de transparence, rappelons-le. C'est vraiment problématique pour la traçabilité de toutes les décisions prises par les gouvernements, pour l'histoire, aussi. Des associations d'archivistes militent pour que tous les documents détenus par les cabinets ministériels soient versés aux archives de l'État.

L'affaire Vandebroucke est emblématique, non ? L'agence Deloitte a été accusée de contrôler le cabinet plutôt que les gens du cabinet, il y a peut-être eu des pots-de-vin, etc.

Il y a plusieurs problèmes avec Frank Vandebroucke. L'un est un problème de transparence administrative, notamment ses échanges de mail avec Pedro Facon et Erika Vlieghe. *Het Laatste Nieuws* s'est saisi de l'article 32 de la Constitution et demande l'accès à ces documents. La saga commence. Le cabinet refuse. Le journaliste saisit la CADA, qui remet un avis favorable. La CADA fédérale étant simplement consultative, le ministre ne donne pas de suite à cet avis. Le journaliste saisit le Conseil d'État. Celui-ci remet un préavis favorable aux journalistes. Vandebroucke retire alors sa décision de refus de transmission des documents — qui est en fait la décision attaquée au Conseil d'État. Il reprend le jour-même une nouvelle décision de refus de transmission des documents, motivée un peu différemment, ce qui rend caduque toute la

procédure au Conseil d'État et oblige les journalistes à relancer une nouvelle procédure. Complète perversion du système !

On peut penser que quelqu'un qui ne veut pas dévoiler ses courriels a quelque chose à se reprocher, non ?

C'est ce que spontanément tout le monde se dit. Quand il y a un manque de transparence, il y a une nécessité de se dire qu'il y a un problème.

En fait, la plupart des citoyens ont envie que ces affaires soient rendues publiques...

La transparence administrative permet aussi à certaines personnes de défendre leurs droits, je pense notamment à des cas de harcèlement de fonctionnaires. Il n'y a pas que l'aspect démocratique, qui est extrêmement important, il y a aussi dans la vie privée où on peut avoir besoin de cette transparence.

On pense aussi aux lanceurs d'alerte...

Oui et notamment à l'article 29 du Code d'instruction criminelle : tout fonctionnaire ou toute autorité constituée qui acquiert la connaissance d'un crime ou un délit dans l'exercice de ses fonctions est obligé de saisir sur le champ le procureur du roi. Malheureusement, il n'y a pas de sanction en cas de non-respect de cet article extrêmement important, puisqu'il s'applique aussi en cas de la violation des règles de transparence administratives, car c'est un délit pénal (article 151 du Code pénal). Nous avons un corpus législatif de bonne qualité, avec la difficulté de le faire appliquer.

Venons-en à l'affaire Valérie Delwart, qui dépasse celle de Georges-Louis Bouchez.

À Bruxelles, il y a une règle : un plafond de rémunération pour les charges politiques est fixé à 150% de l'indemnité parlementaire. Depuis 2006, une cellule devait en contrôler l'application, mais elle n'a jamais été mise en place. Mme Delwart étant échevine des finances à Uccle, elle est soumise à cette ordonnance. Elle a déclaré dans ses mandats une fonction assez étonnante de secrétaire générale du MR... payée par la Chambre, donc par le Parlement fédéral. Comme elle prétend avoir prévenu la cellule transparence en lui posant la question, laissons-lui le bénéfice du doute, mais quoi qu'il en soit, il y a eu un couac dans le système, et la cellule transparence n'a visiblement pas toutes les informations pour faire son job. Grâce à la nouvelle ordonnance de 2017 qui a été élargie, ce type de rémunération rentre dans le calcul du plafond. Chez nous, la Chambre peut légalement payer des personnes pour exercer des fonctions au sein du parti, ce qui n'est pas normal.

Est-ce que davantage de citoyens devraient demander des comptes ?

Oui, j'invite vraiment les gens à se saisir de ces outils. Cumuleo et Transparencia sont là pour les aider. C'est sain, en démocratie, de s'intéresser à la chose publique, et on découvre parfois des choses particulièrement étonnantes. En cas de refus ou non-réponse, il faut saisir la CADA, c'est gratuit. Via la plateforme Transparencia, les demandes aux autorités sont publiques et les réponses sont publiques aussi.

Dans une démocratie parfaite, un travail comme le vôtre devrait être rémunéré.

Oui, effectivement. Quand j'ai lancé Cumuleo, je me disais que ça me prendrait trois ou quatre jours par an, maintenant, c'est du mi-temps, parce que plus on s'implique, plus on découvre toutes sortes de problèmes. Et moi, quand je vois un problème, il m'est difficile de fermer les yeux. Je me dis qu'il faut rester optimiste, malgré toute l'énergie nécessaire pour obtenir des choses simples, comme les CADA contraignantes partout, et donc aussi au fédéral. C'est là le prochain combat.

Propos recueillis en direct par Alexandre Penasse, retranscrits par Bernard Legros, avril 2024.

Nous sommes les héritiers du XIX^e siècle : scientisme, censure et philanthrocapitalisme

Dossier coordonné par Marzie Flodienka

La dissonance est si grande entre le prestige et les vérités que l'on voudrait encore nous mettre derrière le concept de *science(s)*¹ et ce que l'on observe réellement dans notre actualité, que Kairos s'est penché sur la question des possibles origines d'un tel basculement en prenant un très gros recul historique. L'instrumentalisation scientifique, indéniable aujourd'hui, semble avoir pris naissance au siècle qui suivit celui des Lumières. Quelques romanciers contemporains des évolutions du concept même de *science(s)* avaient d'ailleurs prophétisé, pourrait-on dire, le sinistre avenir scientifique qui nous attendait. Balzac, Flaubert, Shelley, ont pris la suite d'un Molière théâtralisant avec sarcasme des scientifiques à l'honnêteté et aux savoirs discutables, en romançant l'histoire de personnages diaboliques par leur dévotion scientifique, effrayants de bêtise et d'irresponsabilité, dont les actes ne conduisent qu'à des abîmes de souffrance dont il est peu probable de sortir...

« Maudite science, maudit démon ! tu oublies, Claës, que tu commets le péché d'orgueil dont fut coupable Satan. Tu entreprends sur Dieu » s'exclame l'épouse de Claës, alchimiste obstiné. « Tu es mort à tout [...] la science a dévoré ton cœur » poursuivra-t-elle plus loin, suppliant son époux de cesser ses activités qui ruinent sa famille et ses enfants ; mourant quelques pages plus loin, de chagrin, d'abandon et de dévouement à un scientifique qui n'était plus « ni mari, ni père, ni citoyen [mais] chimiste ».²

Chimiste, c'est aussi ce que projette de devenir Frankenstein, ce jeune étudiant assoiffé de connaissances, guidé également par les secrets alchimiques. Tout aussi têtue, il parvient à « conférer la vie à de la matière inerte [en forçant] la nature dans ses ultimes retranchements ». Mary Shelley, dans une introduction à l'édition de 1831, écrira du « cadavre démoniaque auquel [Frankenstein] avait malencontreusement donné la vie » qu'il serait une « vision assurément effrayante, car un suprême effroi résulterait de toute entreprise humaine visant à parodier le stupéfiant mécanisme du Créateur du monde ».³

Très tôt, les romanciers témoins des avancées scientifiques de la première moitié du XIX^e siècle, nous invitent à penser ce jeu qui consiste à être dans les « chaussures de Dieu »⁴ et l'ambition scientifique sans garde-fou. À leur époque, rien ne pouvait encore leur permettre d'imaginer qu'un jour on jouerait à Dieu avec autant d'obstination que Claës, ni avec autant d'inconscience que Frankenstein. Pourtant aujourd'hui, l'entêtement est manifeste, l'imprudence est mesurable. Mais c'est sans doute Flaubert qui décrit le mieux nos dérives médicales actuelles. La publication de *Madame Bovary* le conduira devant la justice⁵ : Emma y cristalliserait l'immoralité⁶. Mais ce qui est surprenant c'est de constater qu'Emma qualifiée d'héroïne ambitieuse aux instincts pervers lors du procès Bovary, semble éclipser un personnage bien plus dangereux dont personne ne semble retenir le nom : Homais. Alors qu'elle est mise à mort sur la place publique aussi bien fictive (roman) que réelle (procès Bovary), lui, n'est jamais inquiété.

Homais, c'est le propriétaire de la pharmacie aux lettres d'or qui pratique la médecine illégalement. C'est aussi celui qui convainc Bovary à opérer Hippolyte, le pied-bot du village, épisode tragique qui mène à une gangrène et une amputation. C'est encore celui qui influence l'opinion publique par ses articles dans *le fanal de Rouen*, presse locale — il fait notamment enfermer l'aveugle qui dénonce ses faux remèdes par ce biais — et qui ne rêve que de gloire, de richesse et d'honneurs. C'est enfin celui qui possède le poison qui causera la mort d'Emma et qui prospère pendant que se détruit le foyer Bovary.

Mais pire, Homais est un manipulateur perfide : il s'organise pour conserver le monopole médical alentour. Son stratagème se dessine en trois points : 1) Il flatte et achète les individus par des propos démagogues et une fausse amitié de proximité ; 2) Il joue un triple rôle de pharmacien, médecin et homme de science pour séduire l'opinion publique et fait fortune aux dépens des médecins ; 3) Il séduit plus haut placé que lui et « inclin[e] vers le Pouvoir. Il rend secrètement à M. le préfet de grands services dans les élections. Il se vend, enfin, se prostitu[e] ». Il provoque ainsi l'échec professionnel des hommes de santé et se construit une réputation qui le mène à la réussite.

Flaubert décrit encore autre chose : Homais n'est jamais inquiété. Bien que mandé pour pratique illégale de la médecine, il continue de prospérer dans l'illégalité. Mais surtout, il est impuni : pour l'amputation d'Hippolyte, pour le poison d'Emma, pour l'enfermement de l'aveugle qui clame la vérité, pour doubler les médecins. C'est la consécration du mal, la victoire de la volonté cupide du pharmacien qui « [...] fourre des remèdes sans s'inquiéter des conséquences », l'histoire moderne des firmes qui font la loi impunément dans nos systèmes de santé.

Qu'a donc essayé de nous dire Flaubert au travers de ce personnage ? Avait-il déjà compris les dangers de la marchandisation de la santé ou de l'instrumentalisation scientifique tout comme Balzac et Shelley ? En ces temps troublés par les nombreux scandales innombrables du secteur du médicament et de la santé qui nous révéleront peut-être le plus gros d'entre eux et qui se passe tout juste sous nos yeux ; en ces temps troublés où ce cher monsieur Homais semble incarner tous les penchants d'une industrie qui reçoit tous les honneurs, nous avons tenté de comprendre ce à quoi avaient assisté ces romanciers.

« Le besoin de s'occuper d'autrui ne poussait pas seul le pharmacien à tant de cordialité obséquieuse, et il y avait là-dessous un plan. »

A propos de Mr. Homais dans *Madame Bovary*, G. Flaubert.

« On veut faire le malin et l'on vous fourre des remèdes sans s'inquiéter des conséquences. Nous ne sommes pas si forts que cela, nous autres ; nous ne sommes pas des savants, des mirliflores, des jolis cœurs ; nous sommes des praticiens, des guérisseurs, et nous n'imaginerions pas d'opérer quelqu'un qui se porte à merveille ! »

Propos du Dr. Canivet après la gangrène d'Hippolyte dans *Madame Bovary*, G. Flaubert.

« L'Aveugle, qu'il [Homais] n'avait pas su guérir avec sa pommade, était retourné dans la côte du bois Guillaume, où il narrait aux voyageurs la vaine tentative du pharmacien. [...] Il l'exécrait ; et dans l'intérêt de sa propre réputation, voulant s'en débarrasser à toute force, il dressa contre lui une batterie cachée, qui décelait la profondeur de son intelligence et la scélératesse de sa vanité. Durant six mois consécutifs, on put lire dans le fanal de Rouen des entrefilets ainsi conçus [...] Il [Homais] eut la victoire ; car son ennemi fut condamné à une réclusion perpétuelle dans un hospice ».

L'enfermement de l'Aveugle dans *Madame Bovary*, G. Flaubert.

« Depuis la mort de Bovary, trois médecins se sont succédé à Yonville sans pouvoir y réussir, tant M. Homais les a tout de suite battus en brèche. Il fait une clientèle d'enfer ; l'autorité le ménage et l'opinion publique le protège. Il vient de recevoir la croix d'honneur. »

Dernières lignes du roman, à propos de Mr. Homais dans *Madame Bovary*, G. Flaubert.

1. L'hésitation singulier-pluriel est ici en référence à l'ouvrage *L'invention de la science, la nouvelle religion de l'âge industriel*, Guillaume Carnino, Seuil, 2015. Il est difficile en 2024 de déterminer ce que nous mettons derrière le concept « La Science » et « les Sciences », ni si nous les distinguons réellement l'un de l'autre, tant l'instrumentalisation et l'industrialisation scientifiques sont proches aujourd'hui d'un scientisme religieux féroce qu'il soit industriel, académique ou scolaire. N'ayant pas su prendre de décision concernant le vocable au singulier ou au pluriel, elle s'est portée sur le libre choix du lecteur avec *science(s)* et nous encourageons la lecture précitée qui expliquera l'apparition historique des termes et éclairera sans aucun doute votre propre réflexion.

2. *La recherche de l'absolu*, H. Balzac, 1834.

3. *Frankenstein*, M. W. Shelley, 1817.

4. Expression de Lemulquinier, fidèle serviteur de Claës, *La recherche de l'absolu*, H. Balzac, 1834.

5. À la suite de la publication de *Madame Bovary* en 1857, Flaubert est poursuivi en justice pour outrages à la moralité publique et religieuse et aux bonnes mœurs.

6. Lire le réquisitoire du procès de *Madame Bovary*.

Descartes, Kant, Husserl... à qui se réfèrent mes neurones ?

ENTRETIEN AVEC FLORENCE PARENT, MÉDECIN, DOCTEUR EN SANTÉ PUBLIQUE, CHERCHEUSE, ENSEIGNANTE, AUTEURE D'OUVRAGES EN ÉDUCATION MÉDICALE, ARTISTE.

Kairos : Dans un de vos articles¹, vous parlez, à propos de la planification des cours en médecine, d'une « invisible présence qui détermine nos connaissances et nos pratiques ». Est-ce que vous pourriez préciser ce que vous entendez par là ?

Florence Parent : Je vais d'abord faire un petit détour car je me souviens bien à quel point j'avais insisté dans cet article paru au sein d'une revue en éducation, en hommage à la pensée d'Edgar Morin, sur la dimension critique de cette recherche que j'avais alors menée. Je soulignais ainsi l'importance que l'institution éducative, et plus encore celle en santé publique, prend conscience de cet « invisible à l'œuvre » qui détermine si bien, ou, hélas, disons plutôt si mal, notre système de santé. [...] Je pensais encore en 2020 que l'histoire des sciences et de la philosophie, quand on l'abordait par le prisme de l'épistémologie, à savoir la connaissance de la connaissance, – ce que je mettais justement derrière cet « invisible présence qui détermine nos connaissances et nos pratiques », que vous soulevez dans votre question – permettait de comprendre le réductionnisme dans lequel nous nous sommes fourvoyés, nous professionnels de la santé [...]. Entre-temps [depuis la période covid], j'ai réalisé dans quel réductionnisme de l'histoire je me trouvais moi-même en tant que chercheuse, et que, derrière les choix épistémiques de nos institutions médicales, ce sont la philosophie et la science elles-mêmes qui sont instrumentalisées. Derrière cet invisible à l'œuvre dont j'avais la naïveté de penser qu'il s'agissait simplement d'en soulever le voile, d'en défaire les nœuds, de creuser la recherche et d'expliquer au plus grand nombre, au sein de l'Institution, ses enjeux qui sont ceux de nos décisions en matière épistémique à travers notre histoire des sciences modernes, j'ai rencontré un autre niveau d'invisibilité. Ce dernier est beaucoup plus critique à mon sens – car politique et économique – et qui fait appel aux sciences de l'histoire pour le décoder. Il s'agit en effet de comprendre, de manière factuelle, les raisons des réductionnismes épistémiques, délibérément mis en œuvre, qui favorisent certains pans de l'industrie du médicament d'une part, et, de l'autre, annihilent de nombreuses perspectives de soins favorables à l'émancipation et l'autonomie de la personne possédant ses propres ressources et sachant maîtriser celles de la nature dont elle fait partie. On peut, à titre d'exemple historique et factuel, mentionner le rapport Flexner (cf. article de M. Flodienka). Pour résumer, ce que je nommais invisible présence, c'est donc bel et bien la question des choix épistémiques et ontologiques de nos programmes de cours dont nous n'avons – que l'on soit étudiant ou enseignant – aucune connaissance ! Nous sommes globalement dans l'ignorance complète, et je souhaitais, en effet, soulever le voile comme déjà dit, mais également proposer des modèles théoriques beaucoup plus émancipateurs². Curieuse synchronicité, l'article dont il est question ici a été rédigé en 2019, juste avant la crise sanitaire qui a été une parfaite démonstration du réductionnisme épistémique – formatage étrié – de la masse critique des médecins et soignants.

Et plus largement, des scientifiques en général : chimistes, pharmaciens, biochimistes, tous ceux qui semblent sortir finalement de l'enseignement scientifique supérieur. Avant d'aller plus spécifiquement vers le XIX^e siècle qui nous intéresse, pourriez-vous nous clarifier ce que vous entendez par réductionnisme épistémique ?

J'associe ce réductionnisme à de la perte en Vie : à savoir de la perte dans la forme même de la Vie, dans son mouvement, dans tout ce qui meut – l'émotion est mouvement, par exemple. Afin d'aller droit au but de la philosophie du XIX^e siècle, on peut parler de Kant, cependant je vais d'abord me référer à Descartes, lui-même une des principales sources d'influence pour Kant dans sa *Critique de la raison pure* (1781). Descartes a choisi de garder deux causes sur les quatre causes d'Aristote : la cause matérielle et la cause efficiente. Il supprime ainsi la cause finale et la cause formelle. Il a donc

– ou plutôt son siècle dont il est un représentant – nié, d'une part, l'existence du mouvement initial (cause finale) – donc du vivant qu'on peut nommer Nature, Dieu, la Source ou la Lumière, selon les cadres de références de chacun – et, d'autre part, la diversité de ce même vivant, puisque tout est rapporté aux coordonnées cartésiennes.

Nous approchons la période qui nous intéresse. Pourriez-vous nous parler de votre rapport, en tant que chercheuse, à Kant que vous citez ici, inspiré de Descartes, et à la période qui va suivre ?

Il importe de tracer la généalogie de ce qui nous a amenés à tant nous réduire nous-mêmes, nous, êtres divins et créateurs. Comment s'est-on tant diminué en Vie ? Pourtant Nietzsche a vraiment – au prix de sa folie – tenté de nous prévenir, tel Zarathoustra nous disant que le seul chemin est celui du Surhumain ! Mais Nietzsche, tout comme son maître Schopenhauer, ne sont-ils pas, encore aujourd'hui, appelés des philosophes du soupçon ?³ Pire, Nietzsche aura été, et sera encore, par les pourvoyeurs de mort⁴ tels qu'il les nommait, détourné du cœur le plus juste de son œuvre : celui de nous dire que nous sommes créateurs de nos propres valeurs !⁵ Et, en effet, Kant et son siècle ont participé à ce lent et long travail civilisationnel d'une modernité qui s'est nommée celle des « Lumières », tandis que l'on fermait justement nos yeux sur ce qui fait la poésie de ce monde, de l'être, de ses dimensions imaginaires, créatrices, émotionnelles, sensibles, perceptives, métaphysiques par le biais d'une épistémologie qui s'est restreinte à la physique newtonienne et à la science de cette fin du XVIII^e siècle. Kant est avant tout un épistémologue : il vise à des formes universelles de la connaissance sur base de sa notion de *Sujet transcendantal*⁶. Pour mieux comprendre cette notion, je fais un détour historique et me réfère à un autre philosophe, beaucoup plus contemporain, qui s'est inspiré du *Sujet transcendantal* de Kant, c'est Husserl, père de la phénoménologie⁷. Ces deux philosophes étaient surtout des épistémologues visant à des formes universelles de la connaissance, mais Kant limitait son *Sujet transcendantal* à la physique newtonienne, tandis que Husserl visait à définir les structures universelles de l'agir, englobant de façon beaucoup plus large, et le Sujet et le Monde dans toutes ses dimensions perçues. [Pour donner un exemple concret], il paraît évident, sur un plan épistémique, qu'un *curriculum* de formation en médecine, élaboré à partir du *Sujet transcendantal* de Kant, versus celui de Husserl, n'aurait pas grand-chose de commun, sans pour autant penser à les exclure l'un de l'autre. Ces divergences [entre ces deux formations] se manifesteraient en matière de mouvement – savoir universel statique vs agir – ou de diversité – savoir universel selon le positivisme d'un Auguste Comte et la rationalité scientifique et mathématique de tout ce début du XIX^e siècle propre à Kant vs une ouverture aux « données du monde tel qu'il se donne à voir » en phénoménologie.⁸

Je souhaiterais revenir sur le terme philosophe du soupçon que vous avez employé concernant Nietzsche et Schopenhauer. En 2024, ce terme m'interpelle forcément avec l'appellation massive de « complotiste » qualifiant un individu qui s'écarte de la pensée unique et dominante. Est-il possible de faire un parallèle entre ces deux termes, tant dans ce qu'ils signifient que dans ce qu'ils représentent à leurs époques respectives ?

Tout ce qui s'écarte de la pensée dominante, ou conventionnelle, amenant au soupçon, il serait bon de changer de paradigme et de considérer que ce qui va de soi devrait être questionné. Je réhabilite ici Descartes, car nous lui devons et la méthode du doute, et le libre-arbitre qu'un certain scientisme, toujours très opérant, tout comme des mouvements aussi tendancieux que le New Age, tendent à nous faire croire qu'ils n'existeraient pas...

Si je vous comprends bien, vous pointez que nos connaissances scientifiques modernes [et donc nos enseignements comme vous l'exemplifiez avec le cursus de médecine] auraient pris l'orientation au XIX^e siècle du paradigme kan-

rien, c'est-à-dire un savoir universel statique, matérialiste et positiviste, plutôt que celle d'un paradigme husserlien (savoir agir, ouverture aux « données du monde tel qu'il se donne à voir » et qui pourrait rejoindre peut-être un peu l'idée des 7 savoirs nécessaires à l'éducation du futur d'Edgar Morin) ?

En effet, oui, et c'est un lien toujours extrêmement pertinent d'en revenir à Edgar Morin⁹ et son œuvre, aussi bien pour ce qu'il nomme la *pensée complexe*¹⁰ que pour la *reliance*¹¹. Et, dans les programmes d'éducation en général, on ne forme ni à l'un ni à l'autre parce que l'enseignement [ancré dans les héritages du XIX^e] est trop profondément statique – centré sur le seul savoir et non sur le mouvement, la Vie, l'agir, tout ce que l'on vient de nommer – et trop exclusivement enseigné en silo – pas en interdisciplinarité qui permettrait les reliances.

Pourrions-nous alors essayer de décrire l'impact d'un tel paradigme [matérialisme et positivisme] ? En d'autres termes, et pour résumer ce que vous nous avez partagé, est-ce possible que ces deux courants nous aient enfermés dans le paradigme scientifique actuel qu'il faudrait rétablir et réactualiser ?

Ce matérialisme et ce positivisme nous ont amenés à nous réduire et à éliminer toutes sortes de champs possibles (cf. article d'A. Colin) et le changement est maintenant urgent ! Je l'appelle de tous mes vœux depuis longtemps !¹² Ces éléments [les enjeux du *sujet transcendantal*, les concepts de matérialisme et de positivisme] sont inhabituels à comprendre, autant au niveau du langage que de leur signification. Pourtant, en tant que telles, ce sont des informations cruciales : on nous a trop longtemps occulté ces connaissances critiques et sans doute à *raison obscure*. Je dis ça en lien avec le début de l'interview, je pense qu'il y a vraiment des raisons obscures, que ce qui nous a amenés à ces rétrécissements ne sont pas seulement des non-connaissances épistémiques dues à l'orientation de ces philosophes comme on vient de le voir. Il y a eu des mécanismes... plus obscurs. C'est ainsi que j'encourage les lecteurs à approfondir ces concepts et ces connaissances, car l'épistémologie est au fondement de nos connaissances et oriente totalement l'ensemble de l'institution éducative !

Propos recueillis et retranscrits par Marzie Flodienka. Pour des raisons pratiques, l'entretien a été raccourci ici, mais il est disponible et complet en podcast, dans l'émission « Philo, crises et Connaissance », sur le site d'Artemus <https://artemus.info/podcasts-2/>.

1. Taxonomie de l'approche par compétences intégrée au regard de la complexité. Contribution critique à la santé publique – 2020 : Taxonomie de l'approche par compétences intégrée au regard de la complexité. Contribution critique à la santé publique (openedition.org)
2. Pragmatisme de John Dewey, l'érection de Francisco Varela, phénoménologie et théories de l'action en philosophie de la connaissance ; Parent F. & al, « Penser l'éthique des curriculums de formation professionnelle en santé au regard d'une perspective épistémologique de l'agir-en-santé », in *Pédagogie Médicale* 2019 <https://doi.org/10.1051/pmed/2019020>
3. L'expression est empruntée à Paul Ricoeur, qui désigne ainsi Marx, Nietzsche et Freud, et l'on peut ajouter Schopenhauer, comme certains philosophes n'hésitent pas à le faire. Il s'agit des penseurs majeurs de « l'ère du soupçon » que l'on a qualifiés de « philosophes du soupçon ». Ces grands penseurs, qui ont marqué profondément le XX^e siècle, ont en commun en effet de suspecter nos convictions, nos croyances, et d'en démontrer les racines inconscientes, inconnues, les parts inavouées de nous, ou les mobiles cachés.
4. Êtres de ressentiments, qui se fourvoient dans les forces réactives plutôt qu'actives ou nihilistes comme les croyants en une religion ayant un au-delà – un arrière-monde. On pourrait résumer à l'ensemble des personnes qui ne sont simplement pas dans le Vivant.
5. Les 3 métamorphoses de l'esprit chez Nietzsche : comment l'esprit devient chameau, comment l'esprit devient lion, et comment, enfin le lion devient enfant.
6. Défini comme un sujet a priori, universel et condition de possibilité du Sujet empirique individuel (toi, moi, nous sommes des sujets empiriques individuels).
7. Philosophie qui écarte toute interprétation abstraite pour se limiter à la description et à l'analyse des seuls phénomènes perçus.
8. Magnifiquement sublimée par le philosophe et phénoménologue Maurice Merleau-Ponty.
9. Edgar Morin a beaucoup travaillé avec Jean-Louis Le Moigne qui, décédé en 2022, aura été au service du tissage incessant du *réseau intelligence de la complexité (RIC)*, en étroite amitié avec E. Morin.
10. Le réel est complexe, on ne peut le réduire, si on le réduit on se réduit, soi-même.
11. Capacité d'analyse et capacité de synthèse.
12. Lire cartes blanches disponibles sur Kairos ou Covid 20. *L'impératif catégorique : La reliance. Plaidoyer pour un renouvellement épistémologique des études médicales.*

Le courr(oux)ier d'Anne Hotiaux

Anne Hotiaux est un.e lectrice, réel.le ou virtuel.le, dont personne ne connaît le genre. Bien-pensant.e, ael est toujours prompt.e à s'indigner, dénoncer, parfois insulter quand ael est très fâché.e. Fanatiques de la tolérance, nous nous ferons chaque fois un plaisir de la relayer.

Vous, à Kairos, n'avez manifestement pas compris ce qu'est l'extrême droite ! Dans ses articles nauséabonds, un certain B. L. tente de la redéfinir à son stade actuel. De quoi se mêle-t-il ? C'est nous, les divers fronts antifascistes, qui sommes les spécialistes en ce domaine ! Alors je m'en vais vous expliquer, avec didactisme. Entre antifas, un simple regard entendu et une moue de dégoût suffisent à jeter un individu ou une organisation suspects dans ce sac infamant. Nous ne nous trompons jamais, notre détecteur de fascistes est infaillible ! Et d'ailleurs, ils sont partout, même chez certains qui tiennent des propos de gauche — nous les appelons alors des confusionnistes, ce génial concept sociologique créé par notre ami et inspirateur Philippe Corcuff. Quels sont les marqueurs, demanderez-vous ? En voici quelques-uns pèle-mêle qui caractérisent à coup sûr un facho 2.0 : dire du mal des médias dominants ; dénoncer la corruption systémique et l'ingénierie sociale ; détester les élites financières ; incriminer les clubs patronaux comme le Forum économique mondial et les grandes institutions qui veillent sur le bien-être de l'humanité, comme l'OMS et l'Union européenne ; prendre le parti d'Israël ou au contraire celui des Palestiniens — peu importe, tout fait farine au bon moulin des antifas 2.0 ; s'opposer aux progrès indéniables que représentent les voitures électriques, les champs d'éoliennes et de panneaux photovoltaïques, l'arrivée d'Ali Baba à Bierset, le transhumanisme et l'intelligence artificielle ; réclamer la libération de Julian Assange ; défendre les libertés individuelles et l'État de droit en période pandémique ; ne pas respecter les mesures sanitaires édictées par not' bon gouvernement pour la sécurité de tousséoutes, et pire encore, refuser de se faire vacciner ; conséquemment, battre le pavé contre nos élus. Salaud !

Nous, les castors de la gauche radicale et postmoderne, avons compris que la meilleure façon d'élever des dignes contre le retour de la bête immonde était de faire une alliance tactique avec le capitalisme transnational, financier et technologique, tout en continuant à clamer notre anticapitalisme. Macron, De Croo, Trudeau, Sunak, Ursula von der Leyen — ignominieusement rebaptisés Macroo, De Cron, Trudak, Suneau, Cruella von der La Hyène par nos ennemis — ne sont certes pas notre tasse de thé [Ndlr : hum...], mais mieux vaut encore ces néolibéraux que les fachos ! Puisqu'ils affirment être le meilleur rempart contre l'extrême droite, on peut leur accorder le bénéfice du doute, non ? C'est une question de stratégie. *No pasaran !* Le consumérisme, l'individualisme, l'intersectionnalité, la guerre en Ukraine et les technologies de surveillance partout plutôt que le fascisme !

Kairos, fi !

A. H. —

Travail Famille Patrie Le contrôle biopolitique des familles au service de l'éternelle devise de la France.

Le XIX^e siècle fut en France celui de la théorie de la dégénérescence¹. Qu'entendait-on par là ? Selon J. Hochmann², cette dernière « stipulait que les malades mentaux - mais aussi les rachitiques, les goitreux, les syphilitiques, les tuberculeux ou les cancéreux - représentaient un rameau déviant de l'espèce affecté d'une tare transmise, en s'aggravant, de génération en génération et qui trouvait principalement ses causes dans l'alcoolisme, les nuisances industrielles, les mauvaises conditions de logement et d'alimentation et le défaut d'éducation morale ». Dans l'imaginaire bourgeois nourri d'une presse avide de sensationnalisme et d'une littérature zolienne réellement persuadée — à travers le naturalisme — de décrire scientifiquement l'évolution biologique et mentale des individus de la classe ouvrière, on croit en effet fermement aux théories de Magnan ou de Morel pour lesquels « les différentes intoxications se mélangent alors avec les facteurs moraux pour affecter globalement les lignées, de sorte qu'un défaut d'éducation ne permet pas d'éviter certains comportements aux conséquences physiques dommageables [...] et l'absence d'éducation morale peut, en elle-même, aggraver ou même créer, dans le corps une aptitude à une pathologie physique transmissible, en déterminant une faiblesse morale³ ». Ainsi, la rééducation morale de la classe ouvrière, de la petite paysannerie, des communistes, des anarchistes ou de tous ceux bien peu disposés à l'ordre économique bourgeois apparaît-elle absolument nécessaire pour redonner à la Nation le lustre et la puissance qu'une classe « dégénérée » lui a fait perdre. La défaite de 1870 est ainsi attribuée à la décadence d'une population laborieuse qui se serait laissée aller à la déchéance morale, seulement intéressée par la jouissance des plaisirs matériels que lui offrirait le développement industriel. En 1871, dans *La réforme intellectuelle et morale*, Ernest Renan, écrivain aussi brutal qu'influent, fustigeait de cette manière le manque d'esprit patriotique et militaire du peuple : « Deux mouvements commencèrent alors, qui devaient être la fin non seulement de tout esprit guerrier, mais de tout patriotisme : je veux parler de l'éveil extraordinaire des appétits matériels chez les ouvriers et chez les paysans. Il est clair que le socialisme des ouvriers est l'antipode de l'esprit militaire ; c'est presque la négation de la patrie ; les doctrines de l'Internationale sont là pour le prouver. Le paysan, d'un autre côté depuis qu'on lui a ouvert la voie de la richesse et qu'on lui a montré que son industrie est la plus sûrement lucrative, le paysan a senti redoubler son horreur pour la conscription⁴ ». La III^e République — tout à la préparation de la Première Guerre mondiale — était ainsi obsédée par l'ordre, la discipline, l'obéissance, le nationalisme, le patriotisme et le militarisme. Non seulement parce qu'elle voyait mal comment une population critique et contestataire pourrait se sacrifier dans un combat sanguinaire contre l'Allemagne, mais également parce que l'on restait persuadé que les conditions physiques d'une population dépendaient étroitement de sa rigueur morale. Dès lors, la famille, l'enfance, l'instruction et l'éducation⁵ constitueront un terrain d'intervention stratégique du pouvoir. La devise que célébrait Paul Bert à la fin d'un dîner que lui offrirent des instituteurs en son honneur se terminait ainsi⁶ « Par l'école, pour la patrie ». De fait, il fallait à tout prix intervenir dans les familles pour redresser les éducations mal engagées, qui risquaient de miner les conditions physiques de la population. Dans *Le Figaro*, Zola écrivait⁷ : « Une ligue s'est formée, l'Alliance nationale, pour le relèvement de la population française [...]. Ô mères françaises, faites donc des enfants, pour que la France garde son rang, sa force et sa prospérité ». Édouard Toulouse, médecin qui théorisa avec Alexis Carrel l'eugénisme en France, avait couché sur le papier ses idées : « On favorisera la naissance de beaux enfants et ceux-là seuls. C'est à eux que doivent aller des primes comme dans les concours de bêtes et de matériel. Et les primes consisteront dans le dégrèvement complet



Illustration : Philippe Debongnie

de l'éducation des meilleurs... Car s'il est une liberté qui doit être limitée, c'est celle de l'ivrogne qui met au monde une série d'enfants tarés, épileptiques, débiles, vicieux et du vagabond qui dans les bas-fonds élève des parasites sociaux⁸ ». Un tel message, les hommes politiques de la III^e République l'avaient parfaitement entériné en votant la loi du 24 Juillet 1889, qui pour la première fois en France autorisait juridiquement la parentectomie (i.e. la séparation des enfants et des parents) en énonçant que que « les pères et mères et ascendants sont déchus de plein droit à l'égard de tous leurs enfants et descendants, de la puissance paternelle », au motif que « en dehors de toute condamnation les pères et mères qui, par leur ivrognerie habituelle, leur inconduite notoire et scandaleuse ou par de mauvais traitements compromettent soit la santé, soit la sécurité soit la moralité de leurs enfants. » L'Aide sociale à l'enfance naissait ainsi seulement pour exercer un contrôle sans précédent sur les classes laborieuses ou chez tous ceux dont elle supposait (et suppose toujours) que l'éducation fait courir à la population le risque d'une dégénérescence physique et morale. Obéir à l'ordre économique bourgeois et se conformer à ses fantasmes de décadence (au mépris du droit à vivre selon ses propres valeurs) pour éviter la dégénérescence biologique et mentale de la population. Le temps passe, mais hélas les idées restent.

Vincent Pavan, maître de conférences, mathématicien et écrivain

1. On assiste au XIX^e siècle à la naissance d'idéologies eugénistes, avec par exemple et entre autres la théorie de la dégénérescence en France et en Amérique ou le darwinisme social en Angleterre et en Allemagne.

2. Jacques Hochmann, *Les théories de la dégénérescence*, Odile Jacob, 2018.

3. *Ibid.*

4. Ernest Renan, *La réforme intellectuelle et morale*, Michel Lévy Frères, 1871.

5. L'école devient le lieu d'endoctrinement pour la Nation, le lieu où les sciences remplacent la religion, le lieu où le futur citoyen est préparé à accepter le progrès et les différences de classe plutôt que de les contester : « Ne craignez pas d'exercer cet apostolat de la science qu'il faut opposer résolument à cet autre postulat, à cette rhétorique violente et mensongère, [...] cette utopie criminelle et rétrograde qu'ils appellent lutte des classes », Jules Ferry, *Discours et opinion de Jules Ferry*, t.VII, Armand Colin, 1898.

6. Paul Bert, *Banquet offert à Monsieur Paul Bert par les instituteurs de France*, C. Murat, 1881.

7. *Le Figaro*, 23 mai 1896.

8. Voir Alain Drouard, *Biocratie, eugénisme et sexologie dans l'œuvre d'Édouard Toulouse*, in *Sexologie*, n°16, 2007.

Goethe et Faust : vers une tout autre idée de la santé

UN POÈTE THÉRAPEUTE ET DES CRITIQUES SI ACTUELLES

En harmonie avec son profond intérêt pour la nature dans son ensemble, Goethe s'est aussi passionné pour la médecine. En outre, on trouve dans son *Faust* des réflexions qui s'appliquent si bien aux politiques sanitaires contemporaines.

Les observations de Johann Wolfgang von Goethe sur la santé et la maladie traversent toute son œuvre. C'est le grand mérite du Dr Frank Nager d'avoir rassemblé les nombreux éléments dispersés et de les avoir présentés dans un livre passionnant : *Der heilkundige Dichter*¹ (Le poète thérapeute). Nager était cardiologue, professeur à l'Université de Zurich et président de la Société suisse de médecine interne. Durant ses études de droit, Goethe suit de nombreux cours de médecine, comme élève libre. Ces cours éveillent chez lui bien plus d'intérêt que les matières juridiques, et ce sont les étudiants en médecine qu'il fréquente surtout, car il trouve chez eux une vraie passion pour leur domaine. Par la suite, il a de riches échanges avec des médecins importants (dont C. G. Carus, à la fois grand artiste et chercheur multidisciplinaire). De plus, ses nombreux et graves problèmes de santé (physiques et psychiques) lui permettent bien des observations éclairantes.

DÉPLOIEMENT GLOBAL, « SAINES MALADIES », DÉCRYPTAGE

Ces cours, échanges et expériences aident Goethe à dépasser l'approche habituelle de la santé, qui voit celle-ci comme simple bien-être ou absence de maladie. Ce chercheur va concevoir la santé comme équilibre, actif et constant, des forces opposées et complémentaires présentes dans le corps, l'âme et l'esprit, ainsi que comme déploiement de ces forces dans leur ensemble. Ces idéaux, il les incarne fortement dans sa vie, développant connaissance (recherches inédites en botanique, optique, zoologie...), sensibilité (poésie, peinture, musique...), corporéité (grandes randonnées, danse, affinement des sens par l'observation constante...), tout en reliant ces pôles, son approche artistique fécondant sa recherche scientifique.

En lien avec tout cela, ce poète aborde la maladie en tant que facteur d'évolution, car elle pousse justement à œuvrer pour rétablir les équilibres, reconstituer les unités, brider les appétits. Goethe écrit ainsi : « *Le malheur forme l'être humain et le force à se connaître lui-même, la souffrance dédouble les aspirations et les forces de l'esprit. Notre propre douleur nous apprend à partager celle des autres*². » Tout cela conduit même Carus à parler, en lien avec la vie de Goethe justement, de « *saines maladies*³ ».

Ces points de vue impliquent aussi l'importance des ressources individuelles du malade, de son autonomie et de sa créativité (capacités elles aussi sous-estimées par les visions sanitaires dominantes).

Ces approches se relient aussi à l'effort de Goethe pour une vraie connaissance, et, ainsi, à son refus de se limiter à l'action sur les symptômes. Comme tout phénomène qu'il étudie, ce poète voit les maladies comme des « *mystères manifestés*⁴ », qu'il s'agit de décrypter. Il récuse donc les visions qui divisent l'expérience entre phénomène et « chose en soi » inconnaissable, ou entre « écorce » visible et cœur inaccessible : « *La nature donne tout à profusion et volontiers ; elle n'a ni cœur, ni écorce, elle est tout en un*⁵ ». En effet, ces visions favorisent précisément une médecine qui reste en surface, au lieu de tenter de comprendre l'intelligence active dans la nature et de coopérer avec elle. (Voir par exemple les politiques autour du covid et leur mépris des potentiels de l'immunité naturelle). Et

au sujet de cette intelligence, les observations très attentives de Goethe, entre autres en botanique, l'ont mené à la conviction



de son omniprésence, dans la nature : « *...nous ne sommes plus en situation (...) d'opposer l'expérience à l'idée ; bien plus, nous nous habituons à rechercher l'idée dans l'expérience, convaincus que la nature procède selon des idées*⁶ ».

« *Toutes les prairies, toutes les mousses, tous les monts et collines comme pharmacie divine.* »

Johann Wolfgang von Goethe

Tout cela mène Goethe à une série de pratiques curatives, entre autres : recours au sommeil, au mouvement (extérieur comme intérieur), au contact à la nature, aux retraits réguliers dans la solitude et le silence, aux propriétés des plantes et des minéraux.

Ces pratiques semblent très simples, en ce temps de technicisation exponentielle, de démultiplication des médicaments, de valorisation irrationnelle de la nouveauté – même quand les effets des bricolages concernés nous échappent complètement (Goethe n'était pas contre l'innovation, mais contre la précipitation et la survalorisation de la technologie). Mais malgré toute cette simplicité, une série d'études montrent la grande valeur des démarches évoquées : sommeil⁷, mouvement⁸, contact avec la nature⁹ et calme qu'on y trouve¹⁰, tout cela s'avère être de vrais et puissants moyens thérapeutiques. Quant aux potentiels des plantes et des minéraux, là aussi, la science est toujours plus amenée à les admettre (voir, parmi bien d'autres exemples, la reconnaissance officielle de l'artémisia comme meilleur remède contre le paludisme¹¹).

En lien avec tout cela, Goethe décrit la nature comme une immense pharmacie : « *Toutes les prairies, toutes les mousses, tous les monts et collines comme pharmacie divine*¹² ».

JADIS COMME À PRÉSENT

On trouve dans *Faust* un passage à la fois intemporel et très prémonitoire. Le vieux médecin et son assistant Wagner y passent près d'une fête de village. Les habitants y acclament le docteur :

« Le vieux paysan : *C'est vraiment fort bien fait à vous de réparaître ici un jour de gaieté. Vous nous rendîtes visite autrefois dans de bien mauvais temps. Il y en a plus d'un, bien vivant aujourd'hui, et que votre père arracha à la fièvre chaude, lorsqu'il mit fin à cette peste qui désolait notre contrée. Et vous aussi, qui n'étiez alors qu'un jeune homme, vous alliez dans toutes les maisons des malades [...]*

Tous : *À la santé de l'homme intrépide ! Puisse-t-il longtemps encore être utile ! [...]*

Il [Faust] va plus loin avec Wagner.

Wagner : *Quelles douces sensations tu dois éprouver, ô grand homme ! des honneurs que cette foule te rend ! [...]* Le père te montre à son fils, chacun interroge, court et se presse, le violon s'arrête, la danse cesse. Tu passes, ils se rangent en cercle, les chapeaux volent en l'air, et peu s'en faut qu'ils ne se mettent à genoux [...].

Faust : *Quelques pas encore, jusqu'à cette pierre, et nous pourrions nous reposer de notre promenade. Que de fois je m'y assis pensif, seul, exténué de prières et de jeûnes. Riche d'espérance, ferme dans ma foi, je croyais, par des larmes, des soupirs, des contorsions, obtenir du maître des cieus la fin de cette peste cruelle. Maintenant, les suffrages de la foule retentissent à mon oreille comme une raillerie. Oh ! si tu pouvais lire dans mon cœur, combien peu le père et le fils méritent tant de renommée ! Mon père [...] avait coutume de s'enfermer avec une société d'adeptes dans un sombre laboratoire où, d'après des recettes infinies, il opérait la transfusion des contraires. [...] les malades mouraient, et personne ne demandait : « Qui a guéri ? » C'est ainsi qu'avec des électuaires infernaux nous avons fait, dans ces montagnes et ces vallées, plus de ravage que l'épidémie. J'ai moi-même offert le poison à des milliers d'hommes ; ils sont morts, et, moi, je survivis, hardi meurtrier, pour qu'on m'adresse des éloges¹³ ! »*

Daniel Zink

1. Artemis, 1991. Non traduit, mais une approche développée du livre se trouve dans les numéros 1 et 2 d'*Esprit et Nature* – <https://www.tri-articulation.info/actualite/tous-les-articles/157-philosophie/312-esprit-et-nature-sommaires-des-3-premiers-numeros>

2. Goethe, J. W. v., *Gedenkausgabe der Werke, Briefe und Gespräche*, Artemis, 1948, vol. 2, p. 132, cité par Nager.

3. Carus, C. G., *Goethe zu dessen näherem Verständnis*, chap. II, Gutenberg Projekt [1842].

4. Goethe, *Poetische Werke* [vol. 1–16], Berliner Ausgabe, vol. 1, 1960 p. 545 sq.

5. Goethe, *La métamorphose des plantes* [1829], Triades, 1975, p. 102 sq.

6. *La métamorphose des plantes*, op. cit., p. 261.

7. Ex. : <https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/22415141/> ; <https://jcsn.aasm.org/doi/10.5664/jcsn.9476>

8. Ex. : <https://www.sciencedirect.com/topics/social-sciences/physical-activity-and-health>

9. Ex. : <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0272494419301185>

10. *Ibid*

11. Britannica, article Tu Youyou.

12. Cité par Nager, op. cit., p.

13. Goethe, *Faust 1, Devant la porte de la ville*, trad. de Nerval.

L'homéopathie, contre vents et marées

Qui se souvient de la théorie de la physiologie, de la guérison par les fluides de Messmer, de la phrénologie, du vitalisme, du somnambulisme, de la physiognomonie, du Thomsonisme ? De toutes ces méthodes thérapeutiques hétérodoxes européennes du XIX^e siècle, l'homéopathie est la seule qui ait survécu jusqu'à nos jours.

Illustration : Mickomix



Les principes de l'homéopathie sont consignés en 1810 par le médecin allemand Samuel Hahnemann, alors que la médecine est en crise et à la recherche de lois thérapeutiques. Bien que d'origine modeste, ce dernier apprendra, au cours de ses études douze langues, la médecine et la chimie. Devant son incapacité à guérir ses patients, malgré ses recherches de traitements rationnels et d'interprétation cohérente des maladies, et faisant le constat d'une médecine dangereuse et aggravante (cf. article de M. Flodienka), il en arrête l'exercice et devient tour à tour professeur de français, traducteur, bibliothécaire, apothicaire, chimiste et à nouveau médecin. Son travail de traduction le mène à la mise en évidence du principe de similitude, notamment avec l'utilisation du bois de quinquina comme fébrifuge. C'est ainsi qu'il commence à élaborer les trois fondements actuels de l'homéopathie : 1) la loi de similitude ; 2) la dilution et la dynamisation des remèdes ; 3) le recueil de la totalité des caractéristiques des symptômes les plus rares et curieux. Il s'agit donc de s'intéresser davantage au malade plutôt qu'à la maladie et de poser l'hypothèse d'un dérèglement de l'énergie vitale, force immatérielle, qui en serait la cause. Pour identifier sa médecine fondée sur la loi des semblables, Hahnemann invente le terme homéopathie (homeo : semblable ; pathie : souffrance) et invente également, par opposition, le terme allopathie (allo : autre)¹.

Dès ses débuts, l'homéopathie en tant que pratique médicale sera attaquée, réfutée et moquée. À la sortie de *l'Organon de l'art de guérir*² en 1810, les médecins s'offusquent de cette méthode qui dilue les traitements et qui recherche des symptômes inhabituels. S'ensuit un long parcours contre les critiques ; et les volontés de détruire l'homéopathie ne tiennent pas de l'anecdote, en voici quelques épisodes représentatifs. En 1820, Constantin Hering, alors élève du Dr Robbi, chirurgien réputé, est missionné pour écrire un livre sur *l'hérésie homéopathique*, il en deviendra finalement défenseur et amènera l'homéopathie en Amérique³. En 1833, un grand nombre d'articles

dénoncent les « théories en opposition avec les notions les plus universellement admises, les vérités les plus démontrées et la logique la plus vulgaire⁴ ». En 1835, l'Académie de médecine française condamne la doctrine de Hahnemann et progressivement les médecins sont contraints de renier publiquement l'homéopathie pour conserver leur droit d'enseigner.⁵ En 1853, les homéopathes anglais n'ont plus accès aux congrès de médecine.⁴ En 1858, en Angleterre le débat sur le *Medical Act* essaie d'interdire la pratique de toute doctrine — dont l'homéopathie⁴ — qui ne serait ni enseignée ni reconnue par les différents corps chargés de l'instruction médicale⁶. Ainsi, la doctrine de Hahnemann sera régulièrement accusée de dérive sectaire, de charlatanisme et même de sorcellerie. Un journal, *Anti-Homœopathisches Archiv*, a même été créé à Hambourg. Ces vives critiques de l'homéopathie — toujours d'actualité⁷ — ont largement contribué à l'ignorer en tant que médecine et à construire celle que nous connaissons aujourd'hui, technique et non-systémique.

Au XIX^e siècle, l'homéopathie dérange, car elle se place au cœur du débat public de l'époque qui est en recherche de spiritualité hors du monde religieux. Dans *l'Organon de l'art de guérir*, Hahnemann théorise qu'il n'existe pas de séparation entre le corps, l'esprit et l'âme et que tout ce qui se passe sur un plan supérieur se retrouve dans le plan inférieur végétatif ; il est donc nécessaire de s'occuper du malade dans sa globalité. Par les attaques effrénées qu'elle subit, l'homéopathie devient un symbole de liberté et s'oppose déjà aux monopoles, médical et pharmaceutique. Hahnemann est extrêmement critique envers les pratiques des pharmaciens, il revendique la libre dispensation par le médecin. Il est d'ailleurs attaqué en 1820 pour exercice illégal de la pharmacie, préparant lui-même ses remèdes homéopathiques, et refus d'employer les remèdes conventionnels (cf. article de M. Flodienka)⁸. Bien qu'elle soit une pratique médicale minoritaire, l'homéopathie séduit des médecins de tout bord : les uns pour défendre leur liberté d'exercice, les autres pour leur aversion au monde matérialiste, mais ce qui importe surtout, c'est qu'elle amène des lois générales comblant les lacunes de la science. Beaucoup s'y intéressent après des guérisons inattendues de maladies tenaces, mais également après ses succès pendant les différentes épidémies. En 1832, lors de la grande épidémie de choléra, les homéopathes avaient un taux de mortalité moitié moins élevé que leurs confrères. Le Dr Mabit par exemple, traite le choléra dans un hôpital de Bordeaux par homéopathie. Son taux de guérison étant de 90%, cela marquera les débuts de l'homéopathie en France. Cette médecine continuera sa progression tout au long du XIX^e siècle grâce au soutien de personnalités influentes. Le monde aristocratique adhère à l'observation méticuleuse de leur santé, en témoignent les plus de 5.000 lettres retrouvées dans la correspondance de Hahnemann. L'homéopathie diffuse ensuite via les salons où se retrouvent les intellectuels et les artistes — Darwin, Paganini, Twain — et finira par toucher également les commerçants, les artisans, les fonctionnaires et les ouvriers. Pendant la première moitié du XIX^e siècle, elle se répand partout en Europe et traverse les frontières pour atteindre le Brésil,

les Indes et l'Amérique. C'est ainsi qu'elle arrive aux USA en 1825, par le biais de Hans Birch Gram et de Constantin Hering, où elle permet de nombreuses guérisons lors de l'épidémie de choléra de 1849. Lors de la guerre de Sécession, on retrouve même des ambulances homéopathiques !¹⁰

La fin du XIX^e siècle dessine un bel avenir pour l'homéopathie : les premiers hôpitaux homéopathiques voient le jour dans différents pays européens⁹. Elle cohabite avec la révolution pastoriennne et continue son essor. Pourtant, au début du XX^e siècle, le mouvement s'effondre. À la veille de la Première Guerre mondiale, il n'y a guère plus de cent homéopathes en France. L'explication généralement fournie est que le déclin de l'homéopathie coïncide avec une médecine plus scientifique et expérimentale qui entraîne la société vers le progrès¹¹. Cependant, un autre fait permettrait de mieux expliquer le phénomène. En 1910, le rapport Flexner (cf. article de M. Flodienka) impose la science comme base de toute éducation clinique ou médicale. L'université John Hopkins se voit citée comme l'exemple à suivre, et toutes écoles informant sur les médecines alternatives doivent les suspendre, sous peine de perdre leur financement. C'est ainsi que les thérapeutiques traditionnelles — dont l'homéopathie — ont disparu du champ universitaire. Le déclin de l'homéopathie semble donc davantage lié à des stratégies financières mises en œuvre qu'à une perte de confiance en cette médecine. Malgré tout, l'homéopathie est toujours là, elle traverse le temps. Malgré la censure, les attaques, le chantage et le manque de reconnaissance académique, elle conserve sa liberté, son autonomie et sa confiance auprès des patients.

Marc Twain ne se trompait peut-être qu'à demi-mot en écrivant « vous devez vous estimer bien heureux que l'homéopathie ait pu résister aux assauts des allopathes qui voulaient sa mort¹² », nous pouvons effectivement nous estimer heureux qu'elle ait su résister, mais est-ce bien les allopathes qui souhaitent sa mort ?

Aurélien Colin, praticienne homéopathe, professeur à l'Institut national homéopathique de Paris.

- Marc Henry, *L'homéopathie*, Natur'eau Quant.
- Ouvrage de référence de la médecine homéopathique rédigé par Hahnemann.
- Biographie du Professeur Constantin Hering par le Dr J. A. Lathoud (1936) & Dr Robert Séror (1999), <http://www.homeoint.org/seror/biograph/hering.htm>
- Olivier Faure, *Et Samuel Hahnemann inventa l'homéopathie. La longue histoire d'une médecine alternative*, Aubier, 2015.
- Charles Janot, *Histoire de l'homéopathie française*, 1934.
- Lord Grosvenor, fervent défenseur de l'homéopathie, empêche cette mise au ban.
- En 2019, la France a organisé le déremboursement des remèdes homéopathiques.
- Edmond Verbaime, *Un certain Hahnemann, fondateur de l'homéopathie*, éditions Universitaires, 1962.
- Rabanne, "L'histoire de l'hôpital Hahnemann, Paris puis Neuilly-sur-Seine", in *La Revue d'homéopathie*, 2011 ; H. Becker, *La loi, les hôpitaux homéopathiques et les ambulances homéopathiques à Paris, en France et à l'étranger*, 1870.
- N. Rogers, *Ärzte, Patienten und Homöopathie in den USA*, in WGH, 269-270.
- « L'homéopathie a vécu à l'écart de tout progrès, complètement en dehors du remarquable mouvement scientifique qui a bouleversé la médecine depuis deux siècles » *Dépêche AFP*, 7 septembre 2004.
- Mark Twain, *Un majestueux fossile littéraire et autres nouvelles*.

XIX^e siècle, vers un monopole de la santé

CHIMIE, PHARMACIE ET MÉDECINE : TROIS HISTOIRES ENCHEVÊTRÉES

À L'AUBE DU XIX^e SIÈCLE

Bien que nous soyons plus d'un siècle après Molière, les médecins traitent toujours les malades par des saignées, des vésications, des traitements à l'arsenic, des purges (dépurative, laxative, vomitive) au moyen de remèdes complexes. La médecine¹ est donc toujours brutale et concentrée sur une idéologie de l'extraction : extraire le mal du malade. Les remèdes, préparés par les apothicaires², contiennent souvent un très grand nombre d'ingrédients, d'origine végétale et animale (chair de vipères, castoreum³, racines de plantes, plantes entières, poudre de minéraux, etc.) comme la poudre fébrifuge purgative⁴ ou la thériaque⁵, deux exemples très représentatifs de l'époque (leurs compositions varient en fonction des lieux, des années et des préparateurs, mais il y a eu par exemple jusqu'à 75 ingrédients différents recensés pour préparer la thériaque !).

À cette époque, l'accès aux médecins et aux pharmaciens est très inégal. Il dépend du rang social et du lieu où l'on réside. Aussi, les situations médicales d'une capitale, d'une simple ville ou d'une campagne très reculée sont incomparables. La médecine du peuple semble être à l'aube du XIX^e siècle une pratique encore assez fondée sur des savoirs anciens, hérités des traditionnels monastères du Moyen-Âge où l'on cultivait « le jardin des simples ». L'herboristerie donc, ou l'usage des *simples*⁶, (cf. article Goethe) reste une médecine populaire et courante ; et l'herboriste, celui qui compile les plantes séchées pour les délivrer soit directement aux malades soit aux apothicaires pour leurs propres préparations.⁷

Au XIX^e siècle, le chimiste commence seulement à sortir de l'anonymat. Jusque-là, il avait été le savant d'une science qui ne parvenait pas à prendre sa place. Longtemps « bloqué » dans la philosophie alchimique⁸, il s'en distingue en tentant d'expliquer les observations empiriques naturelles. De nombreux nouveaux principes sont avancés — les sels, les terres, le phlogistique, les airs, l'union mécanique ou les affinités, les corpuscules, les éléments ou les atomes —, et de nombreux savants européens se disputent des hypothèses émises au départ des avancées techniques et théoriques compilées par les alchimistes avant eux.⁹ L'un d'eux, Lavoisier, semble marquer une rupture claire dans la pratique de la chimie, en écrivant son *traité élémentaire de chimie* en 1787. Pensé et écrit pour former solidement des chimistes (la formation est encore inexistante à l'époque), dans le même temps, il leur insuffle un but commun : tenter de déchiffrer la Nature et d'en expliquer les processus. En plaçant la balance comme instrument clé de la précision et de la compréhension des lois de la conservation, et donc des réactions chimiques, il permet « [d]'assurer le contrôle du processus de transformation même s'il reste obscur⁹ ». En révolutionnant la pensée de la chimie, il amorce indirectement un bouleversement dans les pratiques pharmaceutiques. Celles-ci qui découleront de la naissance de la chimie organique (1840), évolueront vers la standardisation — c'est-à-dire un dosage précis et reproductible — des remèdes qui deviendront progressivement des spécialités puis des médicaments.

Il faut souligner les liens et les querelles qui relient les uns aux autres à cette période : l'herboriste est accusé de concurrence tout en étant souvent assimilé à un charlatan ou à un incompetent par l'apothicaire¹⁰, l'apothicaire double parfois le médecin en soignant et vendant ses préparations sans sa supervision (cf. Flaubert, introduction), les remèdes sont dans leur grande majorité issus du monde végétal (pharmacopée) et donc des savoirs issus de l'herboristerie, le chimiste est souvent avant tout médecin ou pharmacien car les chaires de chimies sont quasi inexistantes, ou elles existent mais dans les facultés de médecine ou de pharmacie. Les existences même



Illustration : Roland De Wind

de ces sciences sont intriquées dans leurs commencements et dans leurs évolutions, elles sont toutes interdépendantes.

DÉCOUVERTE DES ESPÈCES PURES ET DÉFINIES

La première moitié du XIX^e siècle subtilement vers une simplification des potions compliquées¹¹. Elles deviennent progressivement des extraits chimiquement purs. Grâce aux avancées techniques de la chimie, apparaît une nouvelle discipline : la pharmacognosie¹² qui orientera très clairement le développement de la chimie pharmaceutique moderne.

En ce qui concerne la chimie, la théorie atomique n'est pas encore complètement actée. Les savants européens ne sont pas tous en accord et il est d'ailleurs difficile, à ce moment-là, de s'y retrouver parmi toutes les appellations qui se rapportent à la matière : corpuscules, particules, corps simples, équivalents, atomes ou molécules. Mais même s'il faut attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour que l'atome soit identifié et permette de comprendre le concept de molécule, coup sur coup, plusieurs découvertes ouvrent la porte d'un changement drastique de paradigme.

La première a lieu lorsque Chevreul, qui étudiait en 1823 la composition des graisses et corps gras par saponification, isole toute une série de sels d'acide gras qu'il nomme

successivement : acide stéarique, oléique, butyrique. Il imagine alors le concept d'*espèce pure et définie*¹³ aux propriétés chimiques et physiques qui lui sont propres — ce que l'on nomme aujourd'hui aisément molécule mais que l'on ne comprenait pas encore.¹⁴ Plus ou moins dans le même temps et successivement, la morphine, l'émétine, la strychnine, la quinine, la salicyline¹⁵ et d'autres espèces pures sont isolées, caractérisées et identifiées comme responsables des propriétés médicinales des plantes dont elles sont extraites. Ces multiples avancées (isolations et caractérisations) modifient profondément le paysage et la compréhension des modes d'action : on comprend soudainement qu'une partie (*l'espèce pure et définie*, la molécule) d'un tout (la matière dans laquelle elle est contenue, graisse, bois, latex, feuille, racine etc..) est isolable et responsable des propriétés.

Le médecin et le pharmacien remplacent alors progressivement les potions compliquées impliquant un grand nombre d'ingrédients entiers, par des extraits d'une plante unique ou un ingrédient unique : *l'espèce pure et définie*, isolée, purifiée et concentrée que l'on appellera *principe actif*. Le remède devient progressivement autre chose qu'une potion polypharmaque¹⁶ complexe, et toute l'attention du pharmacien sera portée à rendre plus agréable son absorption : c'est la naissance de la pharmacie galénique.¹⁷ Le laboratoire du pharmacien devient le lieu de production d'extraits végétaux et de création de formes galéniques variées et nouvelles : pilules, dragées, capsules, pastilles, tablettes, pâtes, comprimés, sirops, tous issus

d'extraits végétaux de plantes appartenant au codex (pharmacopée), et, fait nouveau, un endroit susceptible de maîtriser la posologie, c'est-à-dire la dose ingérée.

ANATOMIE D'UNE ÉVOLUTION À LA LUMIÈRE DE DEUX SCANDALES PHARMACEUTIQUES

Il est intéressant de s'attarder sur les deux derniers scandales pharmaceutiques en date : les opiacés et l'hydroxychloroquine. Au cœur du tapage médiatique, les molécules actives concernées sont issues de découvertes datant de près de deux cents ans. C'est dire si les racines du XIX^e siècle sont toujours bien présentes dans l'histoire moderne de la chimie pharmaceutique !

La crise des opiacés permet d'illustrer le chemin qu'a pris la chimie pharmaceutique. En 1805 et 1835 respectivement, la morphine et la thébaine sont isolées de l'opium. D'abord utilisées en tant que principe actif, elles seront, au cours du XX^e siècle, modifiées par hémisynthèse — transformation chimique d'une molécule naturelle — puis remplacées par des composés synthétiques — obtenus au départ de plateformes moléculaires (bloc de construction) assemblées entre elles. L'oxycontin® (hémisynthèse de la thébaine) et le fentanyl® (synthétique), au cœur du scandale, montrent cette évolution : de la molécule naturelle à celles modifiées par le chimiste (fig.1). À toute fin utile, notons que les champs de pavots qui existaient encore en Europe pour la production d'huile d'œillette — autrefois huile alimentaire consommée dans le nord de l'Europe avec le colza — ont été réquisitionnés pour la production d'opiacés pharmaceutiques sous l'étroite et secrète supervision de sociétés comme France Pavot ou Francopia, filiale de Sanofi.¹⁸



Figure 1. On distingue les opiacés naturels (morphine, codéine, thébaine), hémisynthétique (oxycontin®, dérivé de la thébaine) et de synthèse (fentanyl®). Ils sont devenus une part extrêmement importante du marché des analgésiques forts (morphine, oxycontin®, fentanyl®) ou des antitussifs (codéine).¹⁹

Le scandale de l'hydroxychloroquine illustre bien d'autres choses encore. Ce médicament récemment décrié est un dérivé synthétique de la quinine, isolée en 1820 (fig.2). Il est remarquable de constater qu'elle se retrouve au centre d'une nouvelle controverse scientifique quand elle était déjà le point de départ de l'homéopathie et de son opposition avec la médecine académique (cf. homéopathie). Mais l'histoire de la quinine permet également d'illustrer le modèle extractiviste de notre ère moderne qui semble commencer à cette époque où l'excitation chimique est tournée vers les principes actifs thérapeutiques : il faudra par exemple, 160 tonnes de bois de quinquina pour produire 1,8 tonnes de sulfate de quinine, 15 là où la thérapeutique homéopathique permet, au contraire, la production quasi infinie de remèdes au départ d'une simple teinture mère (fig.3). Il est donc troublant de constater que la voie homéopathique ait été si peu valorisée, alors qu'elle permettrait justement une production bien plus soutenable que le modèle pharmaceutique actuel. La fièvre européenne de la quinine permet également d'apercevoir les débuts d'une future mondialisation effrénée. En effet, les importations des colonies espagnoles ne satisfaisant plus assez les demandes, l'arbre est planté massivement dans celles britanniques et néerlandaises pour une exploitation plus productive et rentable.²⁰

Alors que l'on assiste à l'industrialisation des procédés d'extraction, d'autres découvertes continuent de bouleverser les savoirs chimiques. Une succession de nouvelles molécules sont isolées et caractérisées non plus au départ de végétaux mais du goudron de houille et du pétrole : naphthalène, benzène, phénol, quinoléine. Ces nouveaux édifices moléculaires conduisent à l'essor industriel des colorants de synthèse.²¹ En 1842, lorsque la distillation de la quinine donne la quinoléine (fig.2), déjà obtenue par distillation du pétrole dix ans plutôt, une brèche est ouverte et permet sans doute d'oser un parallèle rapide entre les molécules actives issues des végétaux et celles du pétrole.

Une brique monumentale vient d'être posée : en mettant en évidence la présence, dans le goudron de houille et le pétrole, de plateformes moléculaires identiques à celles des végétaux d'intérêts thérapeutiques, et en élaborant les premières stratégies de la synthèse organique, une voie royale s'ouvre pour les industriels de la pétrochimie.

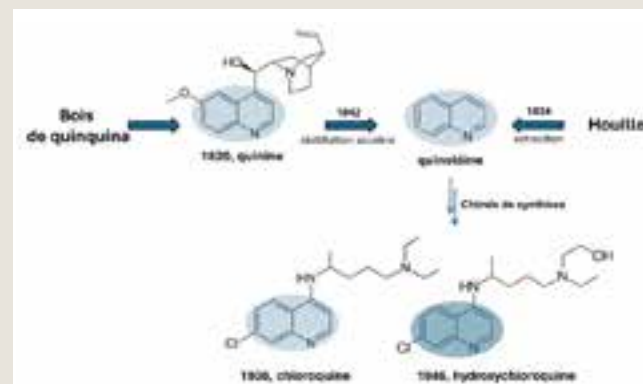


Figure 2. Découverte de la quinine, de la quinoléine et des dérivés synthétiques chloroquine et hydroxychloroquine

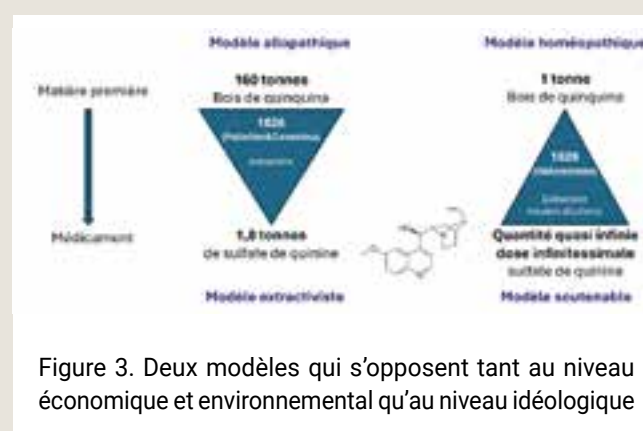


Figure 3. Deux modèles qui s'opposent tant au niveau économique qu'au niveau idéologique

VERS LE MONOPOLE DE LA SANTÉ PAR L'INDUSTRIE PÉTROCHIMIQUE

Outre-Atlantique, un autre phénomène couve. Alors qu'en Europe, les chimistes mettent en évidence une panoplie de molécules prometteuses issues de la houille et du pétrole, un homme d'affaires stratégique conquiert le paysage pétrolier américain. Au moment où l'aspirine²² et l'industrie des colorants deviennent des modèles de réussites, John D. Rockefeller est à la tête d'une société géante qui règne sur 90 % des raffineries : la Standard Oil. Bâti horizontalement (propriété qui rassemble la très grande majorité des raffineries américaines) et verticalement (extraction, raffinage et commerce du pétrole, fabrication des barils et des pipelines), son empire pétrolier contrôle l'entièreté de la chaîne. Dans le même temps et pour adoucir son image, le *baron voleur*²³ crée une « galaxie d'organisations philanthropiques » : le Rockefeller Institute for Medical Research (1901), le General Education Board (1903) et la Sanitary Commission for the Eradication of Hookworm disease (1909).²⁴ En 1912, alors que son empire pétrolier est dissous sous l'effet du Sherman Anti-Trust Act qui vise à interdire les pratiques monopolistiques, Rockefeller continue de poser ses pions sur l'échiquier philanthropique et crée la fondation Rockefeller qui devient la plus grande organisation philanthropique en matière de santé publique internationale ; pleuvent alors dons, bourses, subventions, financements exceptionnels — notons celui de la faculté de médecine de l'ULB en 1921.²⁵ Mais une question se pose : pourquoi ?

Empêché dans ses projets de grandeur, mais toujours à la tête d'un petit empire pétrolier, pouvons-nous croire que les avancées chimiques allemandes au départ du goudron de

houille et du pétrole laissent indifférent l'homme de la Standard Oil ? Financer massivement et sous couvert de philanthropie, la chaîne de la santé — de la formation des médecins à la fabrication chimique des médicaments au départ du pétrole —, n'était-ce pas davantage un immense investissement stratégique pour une mainmise globale et horizontale, à l'image de la Standard Oil, d'un secteur très rentable : la chimie pharmaceutique ? N'était-ce pas l'objectif du rapport Flexner réalisé sous l'égide du General Education Board et qui se promet de réformer complètement les études médicales en Amérique et dans le reste du monde ? Notre santé et notre rapport à celle-ci, ne seraient-ils pas encore sous la tutelle de cette stratégie *philanthrocapitaliste*²⁶ qui oriente délibérément l'entièreté du corps médical au sens large — médecins, soignants, pharmaciens, industriels, enseignants, gouvernements et même malades — vers une course aux dividendes qui permettent ainsi de réinjecter des sommes considérables sous forme de « dons, subventions, financements » dans un immense réseau philanthropique ?

En d'autres mots, la médecine chimique et technocratique moderne ne serait-elle pas le résultat d'une instrumentalisation des sciences mises au service du philanthrocapitalisme — financer la recherche et le progrès pour produire du capital — et donc du seul choix de l'organisation Rockefellerienne qui aurait monopolisé l'entièreté de la chaîne de la santé, tout en écartant volontairement ce qui présentait un danger économique : les simples, l'homéopathie, les ressources propres de l'individu (Sujet) etc. ?

Marzie Flodienka

- Référence ici à la médecine communément admise par le corps médical de l'époque. Il est toujours utile de rappeler que l'autorité scientifique académique ou universitaire n'est pas forcément représentative de l'ensemble des pratiques et des savoirs.
- Nommés progressivement pharmaciens au cours des XVIII^e et XIX^e siècles.
- Formé par la transformation cornée et la desquamation de l'épithélium qui tapisse les glandes situées à proximité de la queue du castor.
- La distribution des remèdes du roi de 1750 à 1789*, Thèse Q. Gravier, 2016.
- F. Chast, *La thériaque à l'époque moderne*, in *Revue d'histoire de la pharmacie*, 368, 2010.
- Plantes officinales.
- Rapport d'information n° 727 (2017-2018), Sénat français, Les plantes médicinales et l'herboristerie : à la croisée de savoirs ancestraux et d'enjeux d'avenir.
- Recherche complexe et mystique sur le lien entre la matière et l'âme, « une science universelle [...] qui devait assurer la purification de l'âme et la conquête d'un bonheur spirituel parfait », A. Guillaumont à propos de « l'alchimie » de Serge Hutin, 1981.
- Bernadette Bensaude-Vincent et Isabelle Stengers, *Histoire de la chimie*, L'Éditions de la Sorbonne, 2002.
- Des herboristes et des pharmaciens : autopsie d'une relation complexe, I. Bost, *Histoire, médecine et santé*, 14, 2018.
- Il est cocasse de parler de potions peu alléchantes (vipère, castoreum) des médecins du XIX^e siècle qui font référence à celles des effrayantes sorcières que l'on représente aujourd'hui dans l'imaginaire de l'enfance. Historiquement, les sorcières telles qu'elles étaient présentées au Moyen-Âge semblaient plutôt être les herboristes de l'époque, c'est-à-dire qu'elles soignaient par les plantes et se distinguaient justement des médecins.
- Reprenons ici les mots (traduits) de Tschirch qui posa que « par pharmacognosie, nous entendons la science qui a pour tâche d'établir la connaissance sur tout ce qui concerne les médicaments d'origine végétale ou animale sous tous leurs aspects, à l'exception de l'effet physiologique, de les décrire avec exactitude et de donner une vue générale et logique de cette connaissance », Tschirch A. (1909) *Handbuch der Pharmakognosie, Erste Abteilung*, Leipzig, Verlag von Chr. Herm. Tauchnitz, 3.
- Dits aussi « principes immédiats » ou « radicaux composés organiques », cf. Stengers & Bensaude-Vincent, *Histoire de la chimie*.
- Michel-Eugène Chevreul, *Un savant, des couleurs !*, Roque, Bodo et Viénot, <https://books.openedition.org/mnhn/454>.
- F. Chast, « La découverte de la quinine par Pelletier et Caventou », in *Revue de biologie médicale*, 356, septembre 2020.
- Les médicaments oubliés - la thériaque*, 1893.
- M. Ruffat, *175 ans d'industrie pharmaceutique française*, *Histoire de synthelabo*, La découverte, 1996.
- La culture du pavot en Maine-et-Loire sera sévèrement réglementée, janv. 1972, in *Le monde* ; « En France, 12.000 hectares de pavot cultivés », sept. 2013, *Le monde* ; « Une culture très encadrée », janv. 2013, in *Le Parisien*.
- Journal of Applied Botany and Food Quality*, 82, 2009.
- C. Fredj, « Pour l'officine et pour l'usine. La France et le commerce du quinquina au XIX^e siècle », in *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 66, 2019.
- F. Chast, « Les colorants, outils indispensables de la Révolution biologique et thérapeutique du XIX^e siècle », in *Revue d'histoire de la pharmacie*, 48, 2005.
- A. Frogerais, « L'aspirine en France, un affrontement franco-allemand », in *Revue d'histoire de la pharmacie*, 381, 2014.
- « Au temps des barons voleurs », sept. 2002, in *Le Monde diplomatique*.
- L. Tournès, « La fondation Rockefeller et la naissance de l'universalisme philanthropique américain », in *Critique internationale*, 35, 2007.
- « Georges Vincent, président de la Fondation Rockefeller, signe une convention avec l'ULB, la Ville de Bruxelles et son Conseil des Hospices. Celle-ci assure le financement par la Fondation d'une nouvelle faculté de médecine boulevard de Waterloo, la reconstruction de l'hôpital Saint-Pierre et l'édification sur le site de cet hôpital d'une école d'infirmières annexée à l'ULB, l'École d'Infirmières Edith Cavelli-Marie Depage », source : <https://bib.ulb.be/fr/documents/digitheque/personalia/jules-bordet/biographie/la-fondation-rockefeller-et-la-nouvelle-faculte-de-medecine/>;
- Il est intéressant de relier ce phénomène à celui de Bill Gates. À ce titre, voir le documentaire Arte : l'Afrique, les OGM et Bill Gates.

Le portefeuille d'identité numérique européen

Une barbarie bienveillante, inclusive et résiliente

L'INCARCÉRATION DANS LE MONDE-MACHINE

Le 15 mars 2023, sans tambour ni trompette, le Parlement européen a entériné en première lecture, et sans débat en séance plénière, le « portefeuille d'identité numérique européen » (European ID digital wallet). Cette adoption pourrait parachever le rêve de contrôle intégral de tous que le smartphone, et son déploiement massif, avait si bien commencé à exaucer.

Ce dernier est d'ailleurs la clef de voûte de cette incarcération complète des pauvres humains que nous sommes dans le monde-machine, où seuls des ordinateurs surpuissants, dotés de la dite intelligence artificielle, sont désormais habilités à gouverner les sociétés modernes au nom de la raison économique. Le portefeuille d'identité numérique, promis pour 2025 par la Commission européenne, est donc, en premier lieu, une application pour téléphone mobile — une « app » pour les branchés — qui contient l'identité de chacun avec ses données civiles (nom, prénom, âge, adresse, profession...) et biométriques (photo, empreintes digitales, iris des yeux...) ainsi que toutes celles relatives à la santé (dossier médical partagé, espace numérique de santé). Il faut y ajouter les données issues des domaines bancaire, administratif (impôts, permis de conduire, carte grise...), professionnel et scolaire. Cette liste est non exhaustive, et on peut facilement imaginer que les activités politiques y seront, elles aussi, associées. Le recouplement de toutes ces informations, permis par la connexion des machines informatiques, était déjà à l'œuvre au plus haut sommet de l'État pour servir les différents services de police et de renseignements. Il était aussi la pierre angulaire des bénéfices substantiels engrangés par les multinationales de l'Internet avec le recueil des données de navigation et le pro-

filage personnalisé qu'elles permettent. Ce dernier préfigure, à plus d'un titre, le portefeuille d'identité numérique.

La nouveauté consiste à utiliser le smartphone de chacun pour alimenter en continu les moulins algorithmiques du pouvoir. Ce renversement inédit, sorte de version moderne et numérique de la servitude volontaire, où chacun déverse sur un « cloud » industriel tout ce qui constitue le quotidien de son existence, permettra la mise en place d'une organisation sociale transformée, rythmée par des injonctions autoritaires à se conformer et à obéir. Chacun de nos gestes sera évalué à l'aune d'un comportement supposé vertueux, selon des critères dépendant, en réalité, de l'essor économique industriel, et tous les prétextes tels les guerres, les pénuries, le dérèglement climatique, les virus seront utilisés pour contraindre les populations, les trier ou les rationner. Ce bouleversement commence avec la substitution de notre réalité physique par une identité numérique virtuelle.

« L'identité numérique européenne peut être utilisée dans un grand nombre de cas, par exemple pour utiliser des services publics, comme pour demander un acte de naissance ou un certificat médical ou signaler un changement d'adresse ; ouvrir un compte bancaire ; remplir une déclaration fiscale ; s'inscrire dans une université, dans son pays d'origine ou dans un autre État membre ; conserver une prescription médicale utilisable partout en Europe ; prouver son âge ; louer une voiture au moyen d'un permis de conduire numérique ; s'enregistrer au début d'un séjour à l'hôtel »¹. On le comprend aisément, le piège de la fascination et de l'addiction de tous au smartphone connecté se referme sur nous avec force.

Comme toujours, depuis au moins 20 ans, l'identité numérique sera imposée au nom de la fable de la sécurité, ici la sécurisation des données de connexion, qui est évidemment un

mensonge éhonté. Mais cette fausse sécurité est brandie par la start-up supranationale qu'est la Commission européenne pour légitimer son action. Sa présidente, entre un tweet pour le PDG de Pfizer et un autre pour celui de Google, s'exprime ainsi : « Chaque fois qu'une application ou un site web nous propose de créer une nouvelle identité numérique ou de nous connecter facilement via une grande plateforme, nous n'avons aucune idée de ce que deviennent nos données, en réalité. C'est pourquoi la Commission proposera une identité électronique européenne sécurisée. Une identité fiable, que tout citoyen pourra utiliser partout en Europe pour n'importe quel usage, comme payer ses impôts ou louer un vélo. Une technologie qui nous permettra de contrôler quelles données nous partageons et l'usage qui pourra en être fait »². On mesure ici combien l'enfermement dans les filets de l'Internet est le seul horizon de nos existences envisagé par les technocrates européens. À la condition qu'ils le contrôlent intégralement et qu'il favorise le développement économique des entreprises, auxquelles la Commission européenne s'adresse en ces termes :

« La carte d'identité électronique élargira votre clientèle, vous fera économiser du temps et de l'argent, et renforcera la confiance dans les transactions transfrontalières³ ». D'ailleurs, seule la possession d'un smartphone prouvera que nous existons au regard de l'administration étatique, qui se réservera le droit, en cas de « perte du téléphone, d'usurpation d'identité ou de décès » d'éteindre notre existence par la grâce d'un interrupteur on/off, auquel seul l'État aura accès.

Ainsi, notre nouvelle existence virtuelle reposera sur un identifiant et un mot de passe uniques, attribués par les gouvernements. Ce qui permettra, à l'insu des utilisateurs, un espionnage complet en temps réel de tout ce qui constitue notre nouvelle identité connectée. La carte vitale et le remboursement des soins seront également déterminants dans

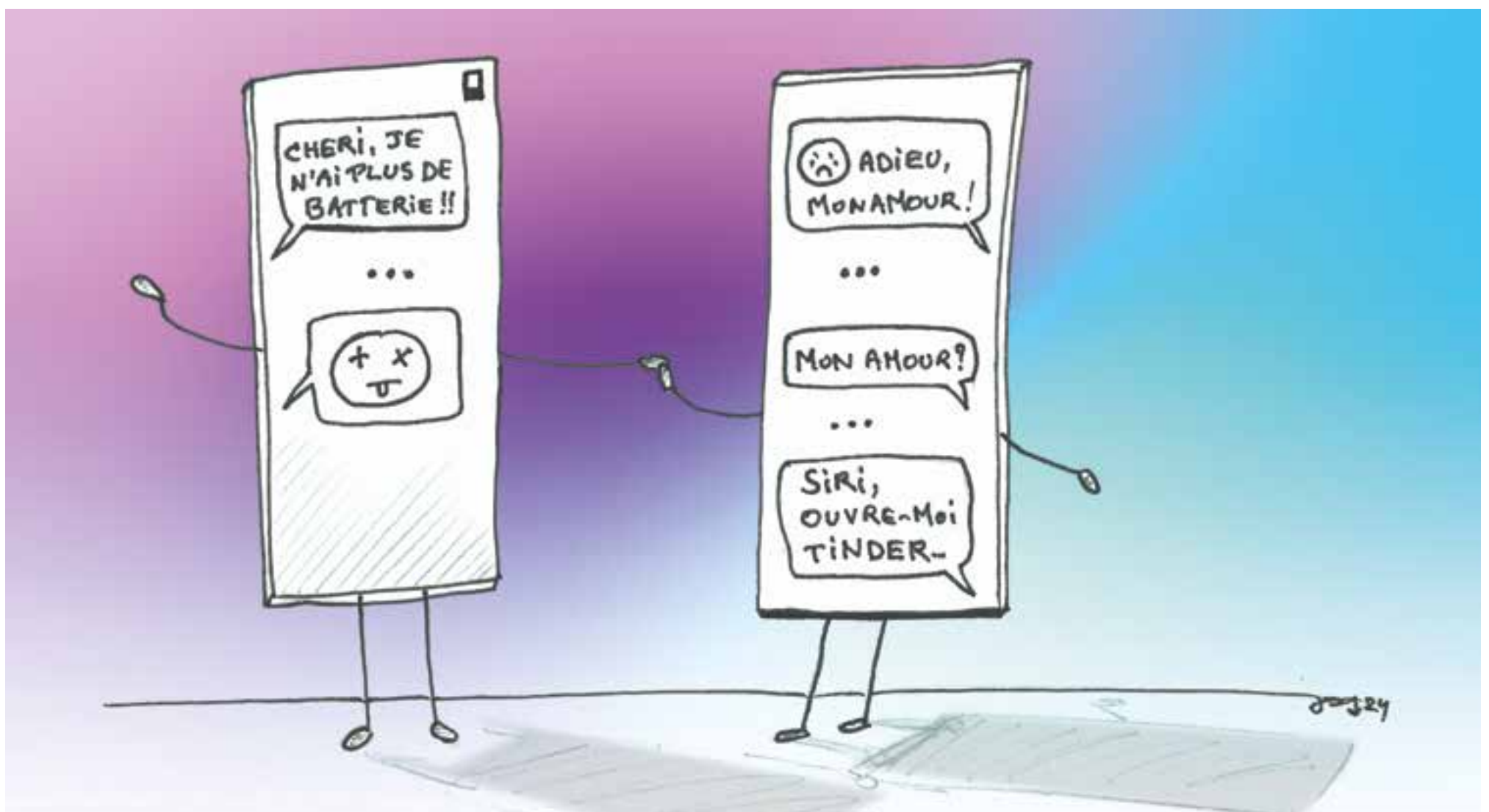


Illustration : Julie Dall'Arche

l'imposition du portefeuille d'identité numérique. La société industrielle, avec le soutien actif des gouvernements occidentaux, a réussi à empoisonner le monde dans lequel nous vivons, de toutes les façons possibles, et ainsi façonner des individus malades dès leur naissance, désormais isolés et riviés à leur écran portatif, qui sont tenus de suivre, telle une procession, un « *parcours de soin* » tout au long de leur existence. Dans ce cadre contraint de société, avoir accès aux soins officiels est donc primordial, et percevoir les remboursements par la Sécurité sociale des frais médicaux devient vital pour bon nombre d'entre nous. La carte vitale, qui porte bien son nom, sera uniquement accessible via le portefeuille d'identité numérique à partir de 2025, et cela permettra d'incarcérer l'immense majorité de la population française dans les filets de la vie numérisée.

Ce passage de la vie réelle à la vie virtuelle autorisera un autre renversement « orwellien » dans le domaine de la dite santé. Tous les citoyens devront prouver en permanence qu'ils prennent soin d'eux-mêmes et qu'ils répondent aux exigences des États, dictées par les grands laboratoires pharmaceutiques. Aux États-Unis, dont on sait que tout arrive ou presque, le programme d'assurance Vitality (tiens, tiens !) module ses tarifs en fonction d'un score à points (c'est bien le crédit social qui est camouflé par ce « portefeuille ») lié au mode de vie et à « l'état de santé » de chacun. L'âge, le poids et le sexe déterminent les premières pertes éventuelles de point. « *L'assuré est ensuite encouragé à gagner des points en réalisant des examens biologiques réguliers ou en s'inscrivant dans une salle de sport. Le programme Vitality inclut évidemment un bracelet connecté qui permet de mesurer l'activité physique de l'assuré : plus 10 points si une activité supérieure à 60% des capacités cardiaques est mesurée pendant au moins 30 minutes par semaine*⁴ ».

QUI TIRE LES FICELLES ?

À l'image de ce que nous constatons en France, la Commission européenne, dont les membres font des allers retours entre le privé et le public, est devenue une start-up supranationale, coordonnant et légitimant l'ordre industriel. Elle organise la nouvelle vie désocialisée afin de servir les innovations du système technicien et de permettre ainsi aux grands groupes d'accroître leur mainmise sur les citoyens de l'UE. Pour le portefeuille d'identité numérique, la Commission européenne a distribué les rôles en recrutant des industriels européens et elle les a chargés de construire les premiers prototypes. La société Thales est la plus investie pour l'heure. Elle a déjà travaillé sur un pilote, le « Thales digital ID wallet ». Entre la construction d'un radar Smart-L Multimission, d'un avion de chasse ou d'un système de drone Camcopter « *embarquant des technologies innovantes* », le groupe Thales se prétend « *leader dans la cybernétique et dans la protection des données* ». « *La société Thales a, par exemple, équipé Nice et Mexico en caméras de vidéosurveillance intelligentes. Ces projets de "Safe City", chers à Thales, conduisent à établir de gigantesques fichiers de surveillance centralisés utilisables en temps réel par les forces de police. Également fleuron de la reconnaissance faciale, Thales propose d'ores et déjà un "parcours passager optimisé" dans les aéroports, où les passagers s'enregistrent par un selfie*⁵ ».

On le voit, pour notre bien et notre tranquillité, la société du contrôle et de la contrainte se met en place. Pour la partie « contrôle des populations », Thales sera épaulée par la société Idemia, spécialiste de la vérification biométrique, notamment pour les services de police, dont le vice-président est Laurent Pellegrin, ancien sous-préfet devenu directeur adjoint à la DGSE (Direction générale de la sécurité extérieure). Elles seront toutes deux accompagnées par l'entreprise Atos qui se targue, elle aussi, d'être « *leader de l'identité numérique, de la cybersécurité et des services de "cloud"* ». Thierry Breton, ancien ministre français et actuel commissaire européen chargé du numérique, en fut le PDG de 2009 à 2019. Au conseil d'administration d'Atos, on retrouve Édouard Philippe, ancien premier ministre du président Macron.

Pour la part contrainte, c'est-à-dire médecine industrielle et numérisée, la plus belle part du gâteau revient à Docaposte, filiale du groupe La Poste en pleine expansion, avec près d'un milliard de chiffre d'affaire prévu pour l'année 2023. Le déploiement de l'identité numérique en France lui a été confié par les pouvoirs publics en raison de sa pénétration très importante

dans le domaine de ladite santé. Dans la présentation qu'elle fait d'elle-même, Docaposte se targue d'être le « 1^{er} opérateur de données de santé ». En effet, le Conseil national de l'Ordre des pharmaciens lui a confié la numérisation des 45 millions de dossiers pharmaceutiques et la gestion logicielle des dossiers partagés entre les patients et les officines. L'Agence numérique de la santé, dépendant du ministère de la Santé, lui a demandé de réaliser l'interface en vue de la prise en charge des dossiers médicaux entre pays européens. « *...Docaposte est partout, de l'AP-HP (Assistance publique-Hôpitaux de Paris) à Groupama, de la consultation à la délivrance de médicaments en passant par l'achat des machines à l'hôpital et au remboursement des soins, Docaposte numérise, traite, analyse. Tout*⁶ ».

Selon les clubs de réflexion favorables au développement industriel, les données de santé sont le nouvel « or noir » de notre pauvre temps numérique. Ivan Illich l'avait parfaitement analysé dès 1973⁷ et Jules Romain également dès 1923⁸, nous sommes désormais malades depuis la naissance jusqu'à la mort. Par conséquent, puisque tous les actes tentant de colmater cet état permanent sont numérisés, tout comme les informations récoltées par les petites machines connectées que nous allons être contraints de porter sur nous, les « données de santé » explosent en nombre et elles vont bientôt atteindre des proportions délirantes. Leur possession et leur traitement deviennent effectivement un élément prépondérant de la croissance économique. Cela aura pour conséquence, comme nous venons de le voir, d'augmenter notre aliénation au système technicien, et de produire des dividendes colossaux aux dirigeants de Docaposte et consorts. Pour illustrer ce qui précède, Docaposte a fondé, en 2022, avec AstraZeneca (un des fabricants du vaccin Covid) un consortium de récolte et de traitement de données de santé par intelligence artificielle, nommé Agoria. Il s'agit de « *contribuer à l'amélioration de la prise en charge thérapeutique des patients à partir de l'exploitation de la Donnée de Santé en Vie Réelle (DSVR)*⁹ ».

Bien sûr, IBM et les Gafam ne sont pas loin. Sachant que Google a racheté toutes les « données de santé » aux États-Unis, ils doivent attendre le moment propice pour s'emparer de celui ou de ceux qui mèneront la danse en Europe. Bill Gates, à travers sa fondation, finance déjà largement la politique sanitaire de la Commission européenne, et Microsoft, la société qu'il a fondée, héberge le « Health Data Hub » (centralisateur de données de santé), le guichet unique de traitement des données de santé français.

La caution morale de toute cette imposture nous est offerte par les Nations unies dont un des « objectifs de développement durable » est de fournir une identité numérique à tous les citoyens de la planète d'ici à 2030. C'est-à-dire demain... À cette fin, les Nations-unies ont inauguré le programme Alliance ID 2020, en partenariat avec Microsoft, Gavi (l'Alliance mondiale pour la vaccination fondée par... Bill Gates), la Fondation Rockefeller, Facebook, Accenture (cabinet de conseil)...

UNE ROUTE TOUTE TRACÉE POUR LE TRANSHUMANISME ?

En septembre dernier, j'ai été invité à une foire du livre dans une petite ville de province. Un quinquagénaire est resté quelque temps en face de ma table, à plusieurs mètres de moi. Belle veste et belles chaussures, pantalon américain impeccable, je pensais qu'il s'agissait du directeur de la culture de la commune. En réalité, il s'agissait de l'édile suprême, élu pour la seconde fois dès le premier tour aux dernières élections municipales. En l'observant noter un numéro de téléphone sur son portable que lui glissait une des organisatrices de l'évènement, quelque chose m'a frappé. Son smartphone se trouvait dans un écrin de cuir avec un volet qui se rabat sur la machine. Celui-ci contenait des cartes de crédit, les unes au-dessous des autres. Lorsqu'il finit son opération, il repoussa le volet et glissa, avec naturel, son engin dans la poche intérieure droite de sa veste. Peu de temps après, à droite de ma table, une femme du même âge environ, invitée en tant que correctrice, a exécuté les mêmes gestes. Simplement, elle mit le téléphone dans une poche avec fermeture éclair de son sac à main. L'élite bourgeoise de notre société a déjà anticipé le portefeuille d'identité numérique. Elle a compris que le smartphone remplissait déjà cette fonction et elle attend la suite avec ferveur.

De l'autre côté, les opposants qui prétendent combattre la bourgeoisie au pouvoir ont organisé, en août dernier, un raout géant au Larzac où leurs fidèles étaient contraints d'aller télécharger sur Internet un QR-code, exigé en guise de sésame, via le smartphone, à l'entrée des festivités. Le portefeuille d'identité numérique européen semble donc répondre parfaitement aux aspirations de notre société connectée. Il offre le monde entier, et même au-delà, à portée de pouce. Les musées, les conférences, les derniers films, les concerts, et tant d'autres merveilles, sont disponibles sur notre smartphone tout comme les grandes enseignes de tout acabit pour faire son *shopping*. Même la médecine officielle est de plus en plus pratiquée à distance... Cette nouvelle accélération du transfert de notre humanité vers la machine occasionnera une augmentation considérable de la dévastation de la Terre. Toute l'infrastructure indispensable au bon fonctionnement de la vie connectée au portefeuille numérique exigera d'innombrables machines dont la fabrication nécessite des mines à ciel ouvert, des pollutions chimiques, du pétrole, des matières premières qui commencent à manquer, et une consommation pharaonique d'électricité. Tout ceci est évidemment en contradiction totale avec la volonté affichée des dirigeants européens de « *contenir le réchauffement climatique* ».

Et j'ai repensé à cette jeune femme dynamique, élancée, qui paya le sandwich et le gâteau qu'elle avait achetés, dans une boulangerie près de chez moi, avec son smartphone. Nul doute, notre société est prête à entrer dans un monde virtuel où le sensible, l'imprévu, la beauté et la fraternité sont rendus à la portion congrue, voire voués à la disparition. À la seule condition que chacun puisse jouir sans entraves de son « *gadget de destruction massive*¹⁰ ». Les cultures sont anéanties, les terroirs tout autant. Le phénomène est mondial et la standardisation des esprits et l'anéantissement des corps est la nouvelle distinction du capitalisme industriel triomphant. Cette dégénérescence affecte l'immense majorité des habitants de la planète et de ce fait, elle est acceptée comme la nouvelle religion du bonheur. Elle installe une nouvelle définition de notre condition humaine, vidée de notre humanité et d'une uniformité terrifiante. L'universalisme émancipateur des Lumières a été dévoyé par le système technicien industriel et il a fini par produire cette standardisation universelle du néant et de l'atrophie.

Hervé Krief

PS : Bien sûr, partout existent quelques poches de résistance qui tentent de préserver une dignité en harmonie avec notre mesure humaine, empreinte d'une modestie et d'une joie d'être au monde simple. Qu'advient-il d'elles lorsque la tornade du portefeuille d'identité numérique aura terminé sa course ?

1. Identité numérique européenne, Commission européenne, 2022.

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*.

4. Nexus n° 146, mai-juin 2023.

5. *Ibidem*.

6. *Ibidem*.

7. Ivan Illich, *Némésis médicale. L'expropriation de la santé*, Fayard, 2021 (1ère édition en 1974).

8. Jules Romain, *Knock ou le Triomphe de la médecine*, Gallimard, 1923.

9. Docaposte, *Qui sommes-nous ?*, 2023.

10. Titre du livre de Pièces et main d'œuvre, *L'Échappée*, 2008.

Victoires sur les trottoirs

C'est la ville brésilienne de Sao Paulo qui, dès 2007, fut pionnière en la matière et supprima les 8.000 panneaux publicitaires de ses rues. Plus près de nous, on notera ensuite les actions d'enlèvement totales ou partielles des panneaux publicitaires en France : Grenoble (2014), Rennes (2017), Bordeaux (2019), Lyon¹ (avril 2024) et bientôt Marseille.

Il faut dire que ces MUPI (mobiliers urbains pour l'information) sont une des publicités les plus dérangeantes : posés en général sur les trottoirs, ils entravent le passage des parents avec poussettes ou des personnes handicapées avec leurs « rolators ». Ils distraient les automobilistes qui les croisent et parfois même, lorsqu'ils sont posés près d'un carrefour, empêchent de voir les véhicules qui arrivent perpendiculairement.

Les actions des militants qui cachent les pubs ou les détournent ne sont probablement pas étrangères aux évolutions positives enregistrées. Mais la répression s'organise aussi et on se souviendra ainsi de ces deux militants liégeois qui, pour avoir enlevé 2 bâches publicitaires, furent attraités en justice pour « vol ». Un collectif nommé « Bruxelles sans pub » est aussi actif sur la capitale. Il se bat pour la disparition des réclames dans l'espace public et joint le geste à la parole : les activistes ouvrent les MUPI et enlèvent ou surcollent les

publicités de messages critiquant vigoureusement la pub ou d'affiches artistiques.

En effet, la capitale de l'Europe est, elle aussi, victime de l'invasion publicitaire. Même si un cadastre précis n'existe pas, on évalue à 3.500 les publicités en rue. En outre, on en trouve sur les abribus qu'elles financent en partie. On trouve aussi près de 500 publicités installées dans les espaces privés, mais visibles depuis la voie publique. Au total, près de 5.000 publicités tentent de capter le regard des citoyens.

À BRUXELLES AVANCÉE PROMISE

Le gouvernement bruxellois vient de revoir le règlement régional d'urbanisme (RRU). Il prévoit de réduire d'au moins de moitié l'ensemble des panneaux recensés dans la ville. Des règles précises ont été édictées : 2 panneaux ne peuvent pas se trouver à moins de 50 mètres l'un de l'autre et ils devront être éteints entre 1h et 6h. Interdits près des espaces verts, des monuments classés, ils devront être placés à plus de 20 mètres d'un carrefour. Si le RRU passe les étapes législatives encore prévues, l'aspect de la ville s'améliorera à terme et les regards des passants ne seront plus autant happés par ces dispositifs qui poussent à la consommation.

La seule résistance pourrait venir de certaines communes qui verraient d'un mauvais œil la disparition de sources de reve-

nus provenant des redevances et taxes sur ces dispositifs. Les montants varient de 200€ par an et par m² pour les dispositifs statiques et jusqu'à plus de 400€ pour les dispositifs roulants ou animés. Selon les communes, les recettes sont comprises entre 10.000€ et 100.000€ par an, soit fort peu dans un budget communal. Certaines voudraient une compensation de la part de la Région, mais ce n'est pas prévu. Et puis, devenus plus rares, les panneaux restants... pourront être taxés plus cher.

Hélas, le nouveau règlement n'entrera en vigueur qu'en 2025 et l'on devra respecter les contrats signés avec les sociétés (Decaux et Clear Channel) pouvant aller jusqu'à 6 et 9 ans. L'amélioration de l'aspect de la ville ne se fera que progressivement et les « Cacheurs de pub » ont affirmé qu'ils continueraient leurs actions de rébellion jusqu'à ce que les publicités de rue disparaissent totalement.

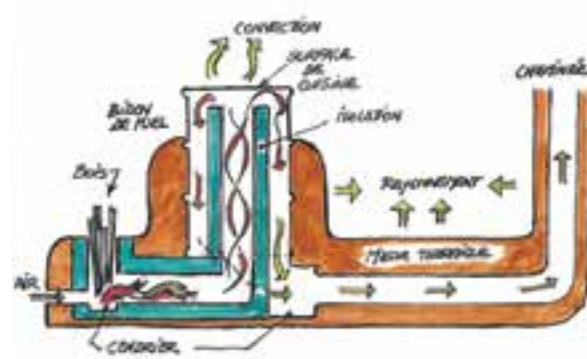
Alain Adriaens

1. Depuis le 1^{er} avril, les écrans bradant des voyages en avion dans les couloirs du métro sont définitivement éteints. Bannir les publicités de l'espace public était l'une des promesses des écologistes pour conquérir la Métropole lyonnaise en 2020. C'est (quasi) chose faite dans les 58 communes de la collectivité depuis l'adoption en juin 2023 d'un nouveau règlement local de la publicité (RLP). Cet outil administratif encadre les lieux d'implantation et la taille des réclames. En combinant ces deux paramètres, la présence de la publicité en ville va baisser de 60 à 70 % d'ici 2026.

VIVRE ET HABITER EN PRATIQUANT L'AUTONOMIE

Se préparer pour l'hiver prochain avec un Rocket Stove

Le Rocket Stove est un poêle de masse, mis au point entre autres par l'autoconstructeur Ianto Evans dans les années 1970. Il est conçu à base de matériaux de récupération : un bidon de fuel de 200 litres, des tuyaux ou conduits de cheminée de 20 cm de diamètre, des briques de terre cuite éventuellement usagées qui résistent à des températures atteignant 1.100 C ou des briques réfractaires, de la terre argileuse et de la vermiculite, ou une couverture en fibre céramique pour isoler le bidon. Grâce à une combustion optimisée, sa consommation de bois est très faible, ce qui permet de se contenter de 3 à 4 stères de bois à l'année. La restitution des calories du combustible se situe autour de 90%. Le bois posé à la verticale descend au fur et à mesure de la combustion, qui démarre au pied du bois. Le feu n'est donc pas particulièrement visible. L'ouverture reste ouverte toute la durée du feu et le tirage thermique de la cheminée est tel que le feu est aspiré sans remontées de flammes ni fumées. En général dans un poêle à bois conventionnel, l'entrée d'air est faible et c'est ce manque d'oxygène qui étouffe la combustion, entraînant beaucoup de fumée, signe de combustion incomplète ou d'énergie gaspillée. Ici, l'abondance d'air entrant entraîne les flammes au cœur du poêle avec une très forte intensité de chaleur, provoquant une double combustion des gaz volatils et de la plupart des particules, transformant pratiquement toute la combustion en énergie. Les gaz remontent du foyer de combustion dans le « baril-cheminée », qui est fortement isolé, pour éviter toute perte de chaleur prématurée et augmenter encore la température des gaz. Les composés volatils tels que la fumée ou la suie sont normalement évacués par la cheminée, le lieu où s'effectue la dernière phase de combustion des gaz.



Pour brûler ces gaz, il faut atteindre des températures allant au-delà de 800 degrés. Cette cheminée ou « tunnel de combustion » tout bien isolé et donc très chaud, permet d'aspirer et brûler pour un mieux ces gaz, libérant encore plus d'énergie thermique. Car il faut savoir que si on ne les brûle pas correctement, on pollue et on perd de surcroît 33% de l'énergie potentielle de la bûche. Si la combustion est bien réalisée, à ces températures élevées, il n'y a quasi plus de dégagement de fumées de combustion, tout a été totalement consommé sans encrassements, ce qui rend le poêle très peu polluant, car il ne se dégage que de la vapeur d'eau du tuyau. C'est la condensation de ces gaz sur les parois de la cheminée qui crée une accumulation de créosote qui si elle est brûlée ne requiert plus de ramoner. Il n'y a également pas de bac à cendres. L'aspiration des flammes va chauffer toutes sortes de chicanes, une masse thermique plus souvent constituée d'une banquette thermique en terre crue (cob) qui peut être ergonomique et prendre des formes variées et créatives. Ces bancs chauffants, comme tout poêle de masse, accu-

mulent l'énergie et la redistribuent progressivement durant les heures qui suivent. Nous avons à la fois une chaleur radiante par le biais de la masse thermique, mais également par convection, puisque le baril qui est connecté à la boîte à feu devient chaud et fonctionne à la façon d'un poêle en métal qui chauffe l'air ambiant. Du fait d'un tirage ou courant d'air très puissant, de cette aspiration particulière des flammes on peut entendre une sorte de rugissement qui fait penser à un son semblable à un léger bruit de fusée d'où son nom de Rocket Stove. En faisant une flambée le matin, on bénéficie de la chaleur stockée toute la journée et on refait une petite flambée le soir pour la nuit.

Ce poêle permet non seulement de se chauffer, mais peut être équipé pour chauffer l'eau de la maison et cuire les aliments en déposant une casserole sur le baril. Le tout est d'apprendre à l'auto-construire. Cela ne nécessite pas des compétences particulières, il est donc très accessible à tout qui le souhaite à partir du moment où on se procure le matériel adéquat. Il y a beaucoup d'astuces à connaître qui facilitent grandement la conception et ensuite sa construction ; c'est pourquoi nous vous conseillons de suivre une formation. Ensuite à chacun d'exprimer sa créativité. Il faut seulement se rappeler que, comme tout élément de chauffage, ce poêle à bois peut évidemment potentiellement être à l'origine d'un incendie ou d'une intoxication au monoxyde de carbone. C'est pourquoi il est important de respecter certaines règles de construction.

Christian La Grange

Illustration : Christian La Grange

Brouillon d'inculture

Comme bien souvent, je regarde distraitement la télévision en compagnie de ma grand-mère qui tape le carton, en de sempiternelles parties de réussite où, invariablement, tous les soirs, une partie de la cendre de ses cigarettes tombe sur ses cartes. J'ai une grosse dizaine de livres et, grâce à ma grand-mère, j'ai appris à découvrir Simenon et Van Gullik, Steeman et Leroux.

Le vendredi soir, ce rituel immuable s'interrompt, l'espace d'une grosse heure et demie, voire 2 heures. On est vendredi, et, « Bonjour à tous », dont ma grand-mère, veuve depuis presque aussi longtemps que je suis né, est une *afficionada*, une fanatique, d'un bonhomme aux yeux malicieux visibles derrière des lunettes glissées au bout du nez et à la gouaille tendre, qui parle avec des gens, de plein de styles différents. Tel un Socrate médiatique, ce bonhomme semble faire accoucher les personnalités présentes de leurs vérités, sans indécence, sans agressivité, sans voyeurisme.

Ma grand-mère, d'origine flamande, parlant encore avec hésitation le français et ratatine les phrases qu'elle prononce du mot « chose », les trois quarts du temps, se passionne pour ces tablées, souriantes souvent, crispées parfois, passionnantes toujours, en cette langue française si savoureusement prononcée par les invités – qu'ils se prennent ou pas au sérieux. Encore un peu de cendre de cigarette qui manque de tomber sur le plaid qu'elle a installé sur ses genoux. Le confort de la position bien assise, corrélation idéale du confort d'une discussion qui se fait à bâtons rompus, avec des plateaux improbables et irréels, la plupart du temps réunis avec un sens extrême du respect, du compromis mental et intellectuel.

Petit magicien de la petite lucarne, aimant autant Colette que Platini ou Just Fontaine, autant le Meursault de Camus que le Meursault de la divine bouteille, Bernard Pivot, sans afféterie ni flagornerie, parle à tout le monde et de tout le monde. Il parle même à un jeune qui interrompt son émission, menaçant de se tuer, en lui rappelant avec une sorte de pincement que ce n'est pas bien poli d'interrompre l'émission. Il parle avec tout le monde, avec la même gourmandise et le même appétit insatiable de savoir, d'apprendre. Je suis un présentateur d'une émission littéraire, voilà ma gloire, aurait-il pu écrire en paraphrasant le titre de l'autobiographie d'une actrice qui, elle aussi, ne s'est jamais prise au sérieux. J'élève le niveau des gens autour de moi, je peux même augmenter mon niveau personnel, sans jamais augmenter mon niveau d'orgueil. N'est-ce pas Pivot qui arrête, de lui-même, ses émissions, sa présidence de l'Académie Goncourt, sa chronique dans un *Journal du dimanche* qui était encore fréquentable, et pas parce qu'on lui disait de décrocher ? Le même Pivot qui n'a jamais pensé que son niveau de « célébrité » méritait quelque honneur que ce soit, sinon celui de permettre à des milliers, peut-être des millions, de personnes, de lire, d'aimer lire, et de faire rayonner autour de soi le plaisir d'avoir ouvert son horizon.

Quelle belle et lumineuse pédagogie ! Une pédagogie intelligente, où le présentateur, loin de se sentir le centre, le nombril et l'objet principal du monde (médiatique ou pas), pose les questions avec curiosité et de manière directe, laisse le temps aux invités de répondre et le temps – et l'occasion – aux (télé)spectateurs de comprendre, un peu mieux, le monde qui nous entoure ou la pensée, peut-être complexe, d'un grand philosophe aussi rare dans les médias que son aura est forte dans la société. Voilà une pédagogie qui aborde tous les sujets, pour tous les publics, en même temps, sans faire de distinction imbécile. Oui, Nicole ? Tu veux parler des groupes de niveau de Baby Gaby, dont tu as hérité ? Fameux groupes de niveau qui ne visent qu'à examiner qui est le ou la plus apte à s'adapter... et qui sera ensuite mis sur le côté, parce que vous comprenez bien, Madame, il n'écrit quand même pas très bien, alors franchement, on pense qu'en menuiserie ça ira mieux, hein, Madame. Merci, Nicole, tu peux te rasseoir jusqu'en 2027.

En parlant de niveau... qui a décevant pu croire que ces groupes peuvent représenter la panacée ? Faire des groupes

de niveau, c'est segmenter l'enseignement en autant de « cellulules » qui représentent les différents niveaux supposés des uns, des uns et même des autres. Si tel était le cas, les émissions jeunesse seraient encore plus un enfer et Pivot, qui a eu beaucoup de téléspectateurs qui ont à la limite appris à lire et à aimer la littérature grâce à lui, aurait dû faire trois fois la même émission avec des niveaux différents. Quel enfer – et, surtout, quelle perte d'énergie et de pognon. Oui, Manu ? Tu veux dire que Nicole coûte un pognon de dingue ? Malin, ce n'est pas nous qui avons été la chercher après qu'Amélie a fait pire que Sabine Paturel dans *Les bêtises* !

Pivot, c'est la passion comme moteur, l'appétit gargantuesque comme impulsion. C'est même physiquement visible. Ici, un sourcil qui se lève, là, une main qui s'agite, et puis encore le regard, empreint de bienveillance, certes, mais qui n'élude jamais la surprise, l'ennui, l'inquiétude ou l'impatience. La passion de la langue française – dont il martèle qu'elle évolue, c'est bien, mais qu'on doit mélanger ce qui existe déjà avec les évolutions –, la passion de la lecture – qui a eu comme effet quelques bibliothèques qui portent son nom aujourd'hui –, la passion des gens, corrélée à une simplicité rarissime pour quelqu'un qui fut une star de la télévision pendant plus de 20 ans. Cette bienveillance de Pivot, qualité nécessaire pour un pédagogue, lui dicte justement de néviter aucun sujet qui fâche, aucune difficulté qui se pose, de névacuer presque aucune question ; en d'autres termes, ne pas parler que des « choses qui plaisent », mais aussi des « choses qui posent question ou qui bouleversent un auditoire », invitant des témoins directs. La pédagogie par l'exemple, pour mieux faire comprendre, et non pas uniquement par des experts.

Mais voilà que ma grand-mère me dit de me taire. C'est le moment où, après le témoignage glaçant d'un malade du SIDA, un professeur de médecine parle à son tour et apporte un éclairage. Contrairement à ce qui pourrait arriver, parfois (toute perception ironique est bien sûr l'effet de votre esprit torve, chers lecteurs), sur des plateaux de télévision, les deux paroles, harmonieusement, se complètent, se répondent, entrent en résonance. Personne n'est mis sur le côté. Tout le monde, ou presque, a compris. Mais demain, c'est sûr, à la table du dîner, il y aura bien quelqu'un pour réexpliquer. Et la culture continuera son chemin, ouvrant d'autres portes. La pédagogie par les proches, qui là aussi élève le niveau et des

cerveaux et des discussions familiales (à part les blagues que le tonton B. racontera). On comprend tellement mieux, en prenant le temps. On comprend surtout que c'est avec ce genre de programmes qu'on nous rend plus intelligents, curieux et ouverts, patients et persévérants ; et que, *a contrario*, c'est avec des programmes (de cours ?) abêtissants et remplis de pseudo valeurs qu'on pourrait nous rendre bornés, parce que sans horizon ; fermés, parce que sans ouverture d'esprit du côté de ceux qui construisent l'éducation à coups de réformes sans aucun lien avec le terrain. Pivot, lui, le terrain, il connaît : sa petite bicoque de Quincié-en-Beaujolais, commune où ses parents sont enterrés, il y va souvent, il s'y ressource, plus souvent là, d'ailleurs, qu'à Paris. Il a ainsi toujours une main avec un livre, une autre avec un peu de terre du vignoble d'à côté. C'est pas parce qu'on aime les bouquins qu'il est inconcevable qu'on apprécie tout autant le travail de la terre ; ce n'est pas parce qu'on est considéré comme un intellectuel qu'on a l'interdiction formelle d'être aussi un manuel. Et toc.

L'émission se termine. Ma grand-mère s'est, finalement, endormie, mais c'était au moment où Pivot a présenté en rafale 36 livres. C'est pas grave, je lui dirai demain les livres qui pourraient l'intéresser. Et on pourra en parler et partager nos ressentis. Nous sommes, là aussi, au même niveau.

À tous ces êtres brouillons d'inculture, qui confondent tout, dézinguent tous les cadres, démolissent la culture d'avant parce qu'avant c'était mal, qui « blacklistent » avec dégoût tout ce qui est populaire et accessible, je leur dis cordialement que je me permets, à la manière de Desproges, de les conchier totalement, jusqu'à ce qu'ils reviennent au niveau – et à l'esprit – d'un bon *Bouillon de culture*.

Mesdames et Messieurs les politiques, vous qui avez été élu-e-s ou pas, au lieu de gloser pendant des heures avec vos algorithmes foireux sur des mesures liberticides et illibérales, allez plutôt revoir des émissions de Bernard Pivot. La seule chose que vous risquez de casser, c'est votre fauteuil, à force de faire travailler votre cerveau intérieur et vos neurones. Peut-être que cela vous fera aimer, et protéger à nouveau, les gens et la culture, au lieu des drones et de la guerre.

Jean-Guy Divers



Illustration : Antoine Demant

Le vol de l'iode, une vraie urgence sanitaire

Et si l'épidémie actuelle de « petits cons » aux quotients intellectuels en baisse constante (incapables de lire un livre, un article et depuis peu incapables d'écouter un audio de plus d'une minute trente) était due à deux « sbires » appelés Wolff et Chaikoff ? En effet, à la fin des années 1940, un article publié par ces deux hommes a erronément affirmé qu'une supplémentation en iode de quelques milligrammes pouvait être dangereuse, voire mortelle.

Auparavant, les spécialistes de la thyroïde traitaient les hypothyroïdies et les hyperthyroïdies avec des doses importantes d'iode allant jusqu'à 300-400 mg par jour. D'ailleurs, les produits de contraste utilisés en radiologie utilisent des doses 10 fois plus élevées !

Malheureusement, cet article, bien que s'étant révélé inexact, fait encore son œuvre actuellement et certains laboratoires pharmaceutiques en usent, car ils commercialisent des médicaments comme le Levothyrox. La plupart des thérapeutes et des médecins n'osent donner que quelques dizaines de microgrammes d'iode à leurs patients (recommandations officielles : 150µg = 0,15mg*), et encore, quand ils osent... Ne parlons même pas des gynécologues et oncologues qui bien souvent l'ignorent totalement. Et, *in fine*, aujourd'hui, la science nous montre qu'on devrait tous en consommer au moins 5, voire 10, voire 50mg par jour.

Mais quel est au juste le rôle de l'iode ? Dans le cas d'une carence en iode — virtuellement généralisée, sauf chez

quelques rares gros consommateurs de fruits de mer et d'algues, et quelques malins au courant car bien iodés —, nous pouvons assister à des risques augmentés d'hypothyroïdie mais également de thyroïdite auto-immune, de baisse de l'immunité, de nodules thyroïdiens, de fibrokystes au niveau des seins, de kystes ovariens, d'ADHD, de troubles de l'attention, de brouillard mental, de cicatrices chéloïdes, de kystes sébacés, de kystes et adénomes, de maladies de Dupuytren (fibrose de la paume des mains), de maladies de Lapeyronie, de crétinisme ou de simple quotient intellectuel abaissé chez les enfants nés de mamans même légèrement déficitaires. On trouve également des risques d'arythmie cardiaque, d'hypertension diastolique, d'insuffisance cardiaque et d'épanchement pleural.

L'iode est antioxydant, il permet de diminuer le risque de cancer du sein, du testicule, de la prostate, de l'estomac, du pancréas, et même de certaines tumeurs cérébrales comme le neuroblastome, de kystes ou d'adénomes dans tout le corps et de faiblesse musculaire, malgré une masse musculaire bien présente. Il faut savoir que le film digestif qui protège l'intestin des agressions dépend de la thréonine et du fuco-syllactose (20% de déficience génétique partielle ou totale en Europe) mais également de l'iode. En supplémentant de façon raisonnée, c'est-à-dire au regard de la littérature scientifique, chacun d'entre nous devrait prendre, non seulement ses 8 à 12.000µg de vitamine D tous les jours, son magnésium matin et soir (pas du magnésium marin), mais également un complexe de vitamine B et certainement plusieurs milligrammes d'iode. On éviterait ainsi, ou plutôt on stopperait l'épidémie de quotients intellectuels en baisse depuis les années 1990 dont

les causes sont les halogénés avec introduction du brome qui est un retardateur de flamme, l'introduction du fluor, voire du chlore (piscines) qui sont tous en compétition avec l'iode. Ainsi les thyroïdites de Hashimoto et de Grave-Basedow se feraient rarissimes, mais surtout il y aurait certainement une incidence bien moindre de cancers (seins, testicules, prostate, estomac, cerveau), de maladies cardiovasculaires et de maladies auto-immunes. La population aurait dès lors une meilleure immunité.

Un seul gros souci se pose : l'iode n'est pas brevetable et ne coûte pas assez cher que pour être rentable pour des laboratoires pharmaceutiques. Il est bien plus rentable pour eux de promouvoir de la T4 de synthèse (Levothyrox et autres Eutyrox, L Tyroxine), étant au mieux inefficace, voir aggravant les hypothyroïdies par excès de synthèse d'une anti T3 — la Reverse T3 ; des chimiothérapies bien plus lucratives ; de laisser la population dans un état intellectuel léthargique l'empêchant de raisonner, de réfléchir afin d'accepter de se faire notamment piquer et empoisonner par un produit expérimental comme nous l'avons vu durant la crise Covid-19. Pour en savoir plus n'hésitez pas à lire l'excellent livre du Dr V. Reliquet, *Les pouvoirs de l'iode* (éditions Guy Trédaniel, 2024).

Valérie Wattenbergh

* Aux États-Unis, on parle en milligrammes ; en Europe, en microgrammes.

Palestine, ou la faillite occidentale

Depuis le 7 octobre dernier, la grande majorité des dirigeants politiques et des médias de masse déroulent, assènent et ressassent sans fin une seule et même vision des événements : ce jour-là, tel un coup de tonnerre dans un ciel serein, surgissant de Gaza, autant dire de nulle part, le groupe terroriste du Hamas s'est livré à un massacre d'Israéliens innocents et s'est emparé d'otages, par pure haine des Juifs. En réaction, Israël a donc le droit et même le devoir d'employer tous les moyens pour éradiquer un groupe qui fait peser une menace existentielle sur Israël. Il est frappant de constater à quel point le contexte historique est évacué, comme si le conflit avait commencé le 7 octobre. Foin d'histoire ou de mise en perspective. À l'instar de la guerre tous azimuts lancée contre le terrorisme par les États-Unis sous George Bush après le 11 septembre 2001, le gouvernement de Benjamin Netanyahu mène la lutte du Bien contre le Mal au nom de la civilisation contre la barbarie.

Pour être simpliste et mensongère, une telle fable produit des effets délétères concrets sur nos propres sociétés, et notamment en France, où des manifestations de soutien au peuple palestinien et en faveur d'un cessez-le-feu ont été interdites, voire criminalisées. Mathilde Panot, dirigeante de La France Insoumise, l'un des principaux partis d'opposition à l'Assemblée nationale, a même été convoquée par la police à propos du communiqué publié par son groupe parlementaire le 7 octobre¹. Dans la France d'Emmanuel Macron, appeler à une paix juste et durable, au respect des résolutions des Nations

unies et à la fin de la colonisation rend désormais suspect « d'apologie du terrorisme » !

Afin de lutter contre la propagande et la désinformation menée par le gouvernement français et les multiples soutiens de la politique israélienne, le recours à l'histoire s'impose. À cet égard, parmi la floraison d'articles et de livres consacrés au conflit israélo-palestinien, nous recommandons l'ouvrage que vient de publier Alain Gresh. Ancien rédacteur en chef du *Monde diplomatique*, directeur de l'excellente revue en ligne *Orient XXI*², l'auteur est l'un des meilleurs spécialistes de la question palestinienne, à laquelle il a consacré de nombreux ouvrages, toujours clairs, précis et parfaitement sourcés. Dans *Palestine. Un peuple qui ne veut pas mourir*³, Gresh revient sur les origines du conflit et dénonce, au moyen de nombreux exemples, le « génocide d'atmosphère » qui, propagé par une grande partie du monde politico-médiatique, tend à déshumaniser les victimes palestiniennes réduites à l'abstraction d'un nombre qui se contente d'augmenter jour après jour⁴. Gresh rappelle aussi un point fondamental : celui de l'impensé colonial de cette bonne conscience occidentale mobilisée autour du camp du Bien contre les Barbares. À cet égard, le parallèle avec la guerre d'Algérie est saisissant. On retrouve la même rhétorique et les mêmes sophismes à l'œuvre dans la tribune publiée le 7 octobre 1960 dans *Le Figaro* par une brochette d'intellectuels prestigieux pour dénoncer le FLN et ses alliés français (qu'on n'appelait pas encore « islamo-gauchistes ») : « C'est une imposture de dire ou d'écrire que la France combat

le peuple algérien dressé pour son indépendance. La guerre en Algérie est une lutte imposée à la France par une minorité de rebelles fanatiques, terroristes et racistes, conduits par des chefs armés et soutenus financièrement par l'étranger ».

Autres temps, mêmes mœurs. Ce parti pris hallucinant — au sens propre du terme — en faveur de l'occupant israélien contre l'occupé palestinien ne traduit pas seulement une grave régression démocratique. Ce deux poids, deux mesures exacerbé, selon lequel la vie d'une victime civile vaut moins que celle d'une autre, selon le camp dans lequel elle se trouve, achève de décrédibiliser les pays occidentaux vis-à-vis du reste du monde. Le soutien aveugle à la politique de purification ethnique du gouvernement israélien — lequel se cache à peine de détruire le patrimoine et toutes les infrastructures pour forcer les habitants de Gaza à partir — démasque aux yeux du Sud global le vieux fond colonialiste d'un Occident donneur de leçons qui prétend promouvoir la démocratie ainsi que le respect des droits de l'homme et du droit international à travers le monde. À présent, la Cour internationale de justice dénonce le risque génocidaire de la campagne militaire israélienne et le procureur de la Cour pénale internationale demande des mandats pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité à l'encontre de Netanyahu et de son ministre de la Défense, ainsi que de trois dirigeants du Hamas. Solidement argumentées en droit, de telles décisions ont été aussitôt taxées d'antisémitisme par Netanyahu, qui n'a pas hésité à proférer des menaces contre ces plus hautes juridictions internationales.

Rien de nouveau sous le soleil du Likoud, car depuis plus de 20 ans, ce dernier accuse systématiquement ainsi tous ses détracteurs. L'amalgame qu'il prétend établir ainsi entre sa politique, l'État d'Israël et le sort des Juifs est non seulement une insulte à l'intelligence et au bon sens, mais aussi un procédé rhétorique extrêmement dangereux pour ceux-là mêmes qu'il prétend représenter et protéger. En effet, comme le dénoncent de plus en plus d'Israéliens et de Juifs de par le monde qui scandent « *not in my name ! pas en mon nom !* », Netanyahu est le pire ennemi des Juifs, car ses crimes nourrissent l'antisémitisme d'esprits faibles qui donnent le moindre crédit à de tels amalgames odieux.

Quoi qu'il en soit, les pays occidentaux se retrouvent aujourd'hui au pied du mur. Ainsi que l'a bien résumé Josep

Borrell, le haut représentant de l'Union européenne pour les affaires étrangères et la politique de sécurité, « *nous devons choisir entre notre soutien aux institutions internationales et à l'État de droit, et notre soutien à Israël, deux choses qui vont être assez difficiles à rendre compatibles* »⁵. Espérons que ce simple propos de bon sens trouvera enfin un écho au sein de la bulle politico-médiatique occidentale. À défaut, la poursuite du soutien à la politique génocidaire du gouvernement fasciste aujourd'hui au pouvoir en Israël ne pourra que précipiter la faillite morale et diplomatique de nos vieux pays occidentaux rongés plus ou moins consciemment par les démons racistes de leur propre passé colonial.

S. Kimo

1. <https://lafranceinsoumise.fr/2023/10/07/israel-palestine-pour-une-paix-juste-et-durable-stop-a-lescalade-communiquer/>
2. <https://orientxxi.info/>
3. Alain Gresh, *Palestine. Un peuple qui ne veut pas mourir*, Les Liens qui Libèrent, 2024, 191 pages, 18€.
4. Qui rappelle qu'avant le 7 octobre, Israël a déjà mené six « guerres » contre Gaza, en 2006, 2008-2009, 2012, 2014 et au printemps 2023, ce que les militaires appellent « *tondre le gazon* », pour recommencer à réduire les capacités militaires du Hamas, une formule qui déshumanise les Palestiniens en les réduisant à des végétaux ?
5. <https://www.euronews.com/my-europe/2024/05/24/eu-faces-difficult-choice-between-support-to-rule-of-law-or-support-to-israel-borrell>



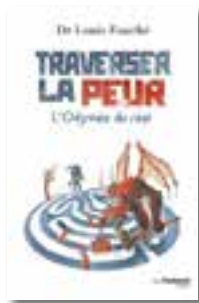
VU, LU, ENTENDU



Dans une époque troublée, sans repères intellectuels bien clairs, ce livre semble bien réjouissant. PMO part d'un sujet traité à coups d'articles et de cartes blanches dithyrambiques : le transhumanisme, l'idée de dépasser le « simple » humain et ses limitations. Impossible, direz-vous ? Peut-être, mais réel et présent, sûrement. Cet exercice de critique pertinent ne serait pas très intéressant s'il n'offrait de lumineuses qualités. *Primo*, une rigueur dans le raisonnement, un fil rouge de réflexion, sans digressions inutiles. Il y a bien un peu de mauvaise foi et des critiques trop massives contre le mouvement queer et certaines revendications actuelles, mais cela n'enlève rien au centre de l'argumentation, qui est révolutionnaire, au bon sens du terme. La mauvaise foi, ici, n'est jamais qu'une réaction à une mauvaise foi encore plus crasse de la part des tenants de l'idéologie transhumaniste/posthumaniste. *Secundo*, le lecteur trouvera une abondance de ressources bibliographiques qui offre une vitrine digne du musée des horreurs, dans le genre « le meilleur du pire ». Annexes copieuses, contenant des repères chronologiques, liste de « personnalités » et références *in extenso* de merveilles langagières complètent le corps du manifeste. *Tertio*, les auteurs disposent d'un incontestable art narratif à l'allure d'enquête policière passionnante (même si le suspense est dissous assez vite, au sujet des crimes en question). Cela se lit comme un roman, mais tout est vrai, comme le prétendrait un Lucien de Samosate moderne ! *Quarto*, l'amateur trouvera un sens de la formule qui fait mouche, de l'ironie qui touche, à la Desproges ou Jean-Louis Fournier, sans oublier un talent particulier pour dresser des portraits à charge ou à décharge (mais on admettra que les plus savoureux sont à charge : Luc Ferry, Aubrey du Grey et Laurent Alexandre, sans oublier Gérard Bronner). L'essai est une totale réussite, en même temps qu'un appel solennel et urgent : revenons à la raison, grâce — entre autres — à cette 8^e édition revue et augmentée.

Pièces et main d'œuvre, *Manifeste des chimpanzés du futur*, nouvelle édition, Service compris, 2023, 375 pages, 25€.

Jean-Guy Divers

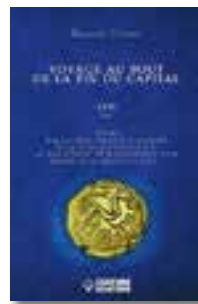


On connaissait le médecin, on découvre l'écrivain. Et quel écrivain ! C'est d'une plume poétique et néanmoins précise que Louis Fouché nous fait traverser cette peur qui nous colle aux basques dès notre naissance. En quittant le cocon maternel, naître c'est entrer dans la peur. Cette anxiété permanente nous conduit tout droit dans « *le principe de précaution et dans l'hyper contrôle* ». Le docteur Fouché analyse avec pertinence et sensibilité, sans aucun jugement, nos comportements grégaires face aux images, aux informations anxiogènes déversées sans cesse par les médias. Il revient bien sûr sur la crise sanitaire générée par le covid, sur le port obligatoire du masque, sur le pass sanitaire et l'injection massive du « vaccin ». Il insiste sur le besoin de se conformer à la majorité, sur le besoin de se créer des rituels, des rengaines, des figures d'attachement. Il aborde tous les sujets : la religion, l'histoire, le wokisme, la pornographie, l'argent, la manipulation des masses... L'auteur nous confie aussi quelques parcelles de son intimité et de son parcours au sein de sa profession d'anesthé-

siste-réanimateur. Avec son *Odysée*, il nous donne des pistes pour revenir à l'ithaque avec courage, détermination et surtout comment vivre vaillamment notre peur. Cet ouvrage est une lumière dans la nuit qui nous entoure.

Louis Fouché, *Traverser la peur. L'Odysée du réel*, Guy Trédaniel, 2023, 321 pages.

Marie-Ange Herman



Voici à coup sûr un livre atypique qui propose (c'est plutôt rare) une critique radicale du capitalisme. L'auteur, philosophe et fervent défenseur de l'abolition de l'argent et de l'État, s'inscrit dans le prolongement de la pensée de Hegel, Engels et Marx, et n'aura de cesse de blâmer l'imposture « coronavirale » et écologique actuelle dans laquelle il perçoit l'agonie de l'expansion infinie de la valeur. Tout le monde recevra au travers d'une plume acerbe une cinglante réprimande, de l'extrême gauche à l'extrême droite incluses (mais aussi, malheureusement et d'une manière peu compréhensible, des penseurs aussi importants à nos yeux qu'Ellul, Schopenhauer ou encore Anders qui viennent, selon l'auteur « *névrotiquement et insipidement mettre leur grain de sel imbecile pour relativiser à tout prix la loi en question* ». Il voit en eux des « *désespérantistes* » qui « *sont devenus aujourd'hui les têtes de gondole kafkaïstes les plus courues des supermarchés idéologiques et de ganacherie contre-révolutionnaire obligatoire qui veut casser la volupté révolutionnaire des hommes en les encasement dans la triste maison passive des cauchemars cinématographiques dont le script nauséux est toujours le même ; il convient d'avoir de plus en plus peur et surtout de ne point écouter la partie la plus importante de l'œuvre de Marx selon laquelle c'est exclusivement CV qui fonde toutes les révolutions industrialistes de la valeur qui mènent inmanquablement à la révolution communiste* ». C'est finalement avec un style parfois compliqué à lire que l'auteur entrevoit dans la crise actuelle du « *spectacle fétichiste de la marchandise* » l'inéluctable ascension du communisme, ce qui place le philosophe dans les dignes successeurs du matérialisme historique, courant de pensée trop déterministe à notre goût dans le sens où il fait fi de l'imprévisibilité fondamentale des significations imaginaires sociales théorisées par Cornelius Castoriadis.

Francis Cousin, *Voyage au bout de la fin du capital (thèses sur la crise terminale achevée de la valeur d'échange et la dialectique de surgissement d'un monde sans argent ni État)*, Culture et racines, 2023, 22€.

K. C.



Ceux qui dénoncent les menaces sur la survie de nos sociétés se contentent souvent d'évoquer le changement climatique ou des dangers assez vagues. Renaud Duterme, lui, avec une volonté de vulgarisation, aborde les risques de manière précise et argumentée. Ainsi, il dénonce la complexité des divers dangers qui menacent le système très complexe qui régit nos civilisations développées. Il décrit les 5 secteurs dont la pénurie altérerait l'ensemble du système déséquilibré du libre-échange. Jusqu'à ces tensions importantes ont pu être évitées, mais une pénurie durable dans un de ces secteurs aurait des répercussions

importantes sur les autres. Il aborde les menaces sur la production d'énergie, les matières premières, les transports, l'alimentation, la santé. Au terme de la lecture de cette partie du livre, un sentiment d'angoisse saisit face aux dangers décrits avec précision. Il explique aussi pourquoi le capitalisme, dans sa soif de profit, renonce aux évidentes précautions qu'il faudrait prendre pour éviter ces pénuries. Il faut changer radicalement de logique. Ce revirement passerait inévitablement par une baisse de la production et de la consommation, ce qui est le projet même de la décroissance. Duterme n'est cependant pas collapsologue, mais propose les moyens d'« *organiser la pénurie* » qui vient. Parmi les multiples propositions de rupture, citons la réduction de consommation de viande qui « *diminuerait la pression sur les ressources hydriques, les forêts et les sols, mais aurait aussi un impact positif sur le réchauffement de la planète, la santé humaine et le bien-être animal* ». En conclusion, un livre indispensable pour ceux qui veulent dépasser les slogans et analyser les pénuries qui obligeront à modifier profondément nos modes de vie gaspilleurs.

Renaud Duterme, *Pénuries. Quand tout vient à manquer*, Payot, 2024, 219 pages, 20€.

A. A.



Le lecteur se souviendra peut-être que, suite au décès de Theodore Kaczynski, survenu en juin 2023, *Kairos* a consacré un article à la pensée de ce philosophe atypique, prophète armé de la révolution contre la technologie. Frappé lui aussi par la puissance et l'actualité du manifeste de 1995 d'Unabomber, Rémi Tell en propose aujourd'hui une nouvelle traduction qu'il présente ainsi : « *du wokisme au capitalisme de surveillance, du transhumanisme au totalitarisme sanitaire, de l'ubérisation du travail à l'éclatement des structures familiales, aucun phénomène contemporain n'avait échappé à ses anticipations* ». Avec une prescience extraordinaire, *La Société industrielle et son avenir* annonce la domestication de l'homme moderne et la mort de la liberté. C'est ainsi, par exemple, que selon le schéma décrit par Kaczynski, le système industriel détruit les frontières, favorisant la propagation d'épidémies. Puis, lorsque celles-ci surviennent, il suspend les droits les plus naturels afin de permettre la poursuite de son fonctionnement : « *la liberté devient donc une variable d'ajustement du système* ». La conclusion de Kaczynski est implacable : puisque la société industrielle détruit l'homme, l'homme doit détruire la société industrielle. S'il adhère intellectuellement à cette thèse, Tell reconnaît à quel point il est difficile, voire impossible, pour chacun d'entre nous, de vivre en accord avec elle et, à l'instar du philosophe, de vivre dans une cabane sans eau ni électricité au cœur de la forêt. De plus, le phénomène décrit par Kaczynski est essentiellement occidental, et le fait que nos sociétés sombrent rapidement dans l'horreur de la surveillance de masse, leur exemple pourrait servir de repoussoir au reste du monde. L'auteur suggère aussi d'œuvrer à un découplage entre technologie et blocs de pouvoir afin de privilégier les technologies décentralisées. Sans s'accorder avec le pessimisme radical d'Unabomber, une telle voie représente, malgré tout, un mode de résistance et une lueur d'espoir.



VU, LU, ENTENDU

On peut classer Rémi Tell dans la catégorie des moralistes conservateurs. Avec un tel(l) patronyme, le jeune homme de 27 ans était programmé pour la résistance ! Très bien écrit, son pamphlet oscille entre constats d'une lucidité désespérée et invitation au sursaut citoyen et patriotique, avec des accents messianiques. L'auteur évoque les scandales et turpitudes de l'épisode covid pour déplorer que son pays la France, et l'Occident en général, soit tombé sous la coupe d'une oligarchie perverse transnationale, dont Macron est un VPR roué et sans scrupules. Cependant, Les Républicains, alliés à LREM au parlement, ne sont pas non plus épargnés. Le chapitre sur l'euthanasie (pp. 59-67) apporte de l'eau au moulin du débat et nous apprend que le royaume de Belgique a légalisé l'aide active à mourir pour dépression, y compris chez les enfants ! En lecteur passionné de Georges Bernanos (*La France contre les robots*) et de Theodore Kaczynski (*L'avenir de la société industrielle*), l'auteur condamne le transhumanisme à travers son porte-étendard Elon Musk, et en général la fuite en avant technologique du « *capitalisme prométhéen* ». Même la (non-)existence de Dieu est abordée. Cette ode au recouvrement de la liberté du peuple français envisage, comme réponse à la hauteur de la violence de l'État, la grève fiscale, la guérilla, les sabotages, à condition de ne jamais s'en prendre aux personnes. Mais lisons d'abord ces pages écrites à l'encre du néant pour se mettre en marche, pas à la façon macroniste, bien sûr, mais souverainiste.

Theodore Kaczynski, *La société industrielle et son avenir, Le Verbe haut, 2023, 128 pages, 12€.*

F. M.

Rémi Tell, *À l'encre du néant, Le Verbe Haut, 2024, 122 pages, 16€.*

B. L.



Selon ces deux chercheurs marxiens du Québec, le capitalisme, depuis la crise financière de 2008, est entré dans un nouveau mode de développement : le capital algorithmique (plutôt que numérique). Triomphe de « *l'idéologie californienne* », ce nouveau modèle n'évince pas totalement le néolibéralisme en vogue depuis 40 ans, mais le reconfigure d'une manière encore plus dangereuse pour la démocratie et les libertés. Il a été stimulé par l'épidémie de covid. Avec la « *datification généralisée des activités humaines* » et la « *plateformisation de l'économie* », toutes deux en pleine accélération, un seuil est franchi. « *Le capital algorithmique est [ainsi] une nouvelle façon de produire, d'échanger et d'accumuler de la valeur, via l'extraction massive de données, l'exploitation du travail digital et le développement accéléré de machines algorithmiques* ». Il impacte tous les aspects de la vie des individus et des collectivités, forge un autre rapport à soi, aux autres, au travail, à la nature, à la géopolitique, au temps et à l'espace, notamment à travers l'addiction comportementale aux écrans, l'(auto)-contrôle permanent des conduites, l'automatisation et la marchandisation de tout. Intelligence artificielle et robotisation creusent un fossé entre la minorité qui les produit et en maîtrise plus ou moins les rouages et la majorité qui les subit sans comprendre. Dépendant des GAFAM, l'État devient lui-même algorithmique. La Chine et les États-Unis se disputent la suprématie dans ce domaine. Le propos des auteurs est la fois nuancé – ni technophile, ni technophobe – et engagé – ils revitalisent l'anti-capitalisme et proposent des pistes d'émancipation, sans attendre la condamnation à terme du capital algorithmique en raison de sa logique extractiviste intenable sur un plan écologique. Après la critique de l'ordre social, retrouver une souveraineté numérique, planifier démocratiquement les algorithmes, lutter contre les injustices et les vices algorithmiques et rétrécir le monde numérique, voilà des propositions plus ou moins réalistes qui n'attendent que leur mise en œuvre. Leur position sur le solutionnisme technologique n'est toutefois pas claire : ils semblent tantôt ne pas y croire, tantôt y font appel, par exemple pour les imprimantes 3D.

Jonathan Durand Folco, Jonathan Martineau, *Le capital algorithmique. Accumulation, pouvoir et résistance à l'ère de l'intelligence artificielle, Écosociété, 2023, 489 pages, 29€.*

B. L.



Dans cet ouvrage réalisé sous forme d'interview, l'économiste Serge Latouche, figure emblématique de la théorie de la décroissance, dénonce l'orthodoxie économique qui règne dans un monde où la globalisation avance à grand pas. Il décrit comment la rationalité occidentale a entraîné une pensée économiciste qui a mené à une sorte de tyrannie des marchés financiers devenue si commune que l'on ne perçoit plus cette « *banalité du mal* » (on trouve cet économicisme derrière les termes qui constituent la langue de bois d'aujourd'hui : *globalisation, mondialisation, développement durable, etc.*). Ce que l'on nomme désormais tout simplement « *développement* » se fait aux dépens du social, de la culture, du bien-être physique et psychique de l'humain et de

l'environnement. Il est de fait urgent de se débarrasser de ce marteau économique qui est dans nos têtes pour favoriser plutôt l'épanouissement et le bien-être commun (des concepts que l'on retrouve dans des cultures ancestrales) en basculant dans l'*après-développement*. S. Latouche parle de la *décroissance* qui, malgré ses apparences, n'est pas un terme qui signifie une croissance négative, mais bien une forme de sobriété heureuse. Loin d'une utopie (même s'il reconnaît la nécessité du rêve), il s'agit par exemple de s'inspirer de la charte « *Consommation et styles de vie* » du Forum des ONG de Rio, synthétisée par les 8 R : réévaluer, reconceptualiser, restructurer, relocaliser, redistribuer, réduire, réutiliser, recycler. Si l'auteur reconnaît que la *déséconomisation des esprits* est une tâche ardue, cela ne la rend pas moins nécessaire et peut se faire graduellement par des initiatives alternatives comme les entreprises coopératives en autogestion et les associations locales. Il s'agit, *in fine*, de concevoir et de promouvoir la résistance et la dissidence contre cette mégamachine qui nous dévore. *Décoloniser l'imaginaire* est un ouvrage d'une clarté rare avec des propositions simples et d'actualité !

Serge Latouche, *Décoloniser l'imaginaire. La pensée créative contre l'économie de l'absurde, Libre et solidaire, 2023, 236 pages, 19,90€.*

K. J. P.



Le schéma du nouveau livre de Jean-Pierre Gicquel est le même que celui de son ouvrage précédent. Les parties du livre sont par contre cette fois bien intégrées les unes aux autres. L'ouvrage peut même se lire comme une démonstration philosophique. L'effort poursuivi est notable. Dans la première partie, l'auteur reprend l'histoire de sa sœur, Bernadette, confrontée aux médecins-conseils. Il s'interroge sur les institutions et, en particulier, sur la médecine conseil, la médecine du travail. Il élabore une hypothèse au sujet du système de santé. Dans la seconde partie, il décrit ce système, autrement dit l'industrie médicale, le système assurantiel et ses implications médicales et politiques. Répétitions, nuances, exemples se succèdent, jusqu'au moment où il établit un fait, un élément de sa démonstration, jusqu'à ce que l'idée voulue, qu'il s'agit d'extraire soi-même du contenu, soit exprimée. Style un peu touffu, donc. Épais, parfois redondant. Mais efficace. Dans l'avant-dernier chapitre, il explique que toute une partie de la médecine a tendance à fonctionner comme un mythe, en prenant la vaccination comme exemple. L'industrialisation de la médecine, en particulier la vaccination de masse, transforme ce mythe en un mythe de l'homme nouveau, bref en une idéologie. Cette fabrication ne tient pas compte de toutes sortes de dimensions de l'être humain. La médecine industrielle abuse des corps. Elle ment, également, notamment à propos de l'efficacité de certains vaccins. Dans la dernière partie, il fait le lien entre le libéralisme et cette idéologie. Non seulement, le libéralisme, ou plutôt ses conséquences, comme la malbouffe, engendre des maladies, mais il transforme le mythe fabriqué à partir de la médecine et de son industrialisation en prédation pure et simple. Conclusion : une culture polyvalente permet d'éviter les pièges qu'une société fonctionnant à partir de principes sème sur le chemin de la vie.

Jean-Pierre Gicquel, *La fin des médecins, Vérone, 2024, 360 pages, 26€.*

Paul Willems



Comme toujours dans ses livres, le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun nous livre une analyse magistrale du social au travers de cette toute nouvelle édition des *Couleurs de l'inceste*. Loin de se renfermer sur le lieu unique du divan, l'auteur se montre toujours soucieux d'articuler la clinique individuelle et l'analyse plus globale d'une société qui vit une importante crise de l'humanisation. Il reste difficile de résumer en si peu de mots une œuvre aussi riche pour la pensée. Retenons donc simplement le principal constat dressé par le psychanalyste : quoi qu'en dise certains, le patriarcat n'est plus – il ne s'agit pas de regretter cet état de fait, mais de prendre la mesure de ce que ce changement anthropologique implique sur la construction psychique des sujets –, mais ce n'est pas pour autant que nous vivons sous le joug du patriarcat. Disons que nous vivons dans une société du maternel et que lorsqu'il devient difficile de se *dépendre du maternel*, on entre dans l'incestuel (il s'agit d'un climat familial voire social dans lequel les limites ne sont pas reconnues, où les différences générationnelles et sexuelles sont poreuses, et où l'inceste finalement est réalisé sans être mis en acte). Ici, le lien avec le capitalisme de la consommation est frappant, dans le sens où ce modèle promeut la Jouissance au travers de la marchandise, tout en infantilisant le plus possible la population afin de faire appel aux pulsions de régression. D'ailleurs, l'auteur éreinte à plus d'un titre la société néolibérale (dommage que le capitalisme ne soit jamais ou très peu nommé, comme s'il s'agissait d'un mot devenu tabou), ainsi que l'idéologie de l'illustration qui lui est propre. Bref, l'œuvre de J.-P. Lebrun, bien que de prime

abord éloignée de la décroissance, devrait être mise entre toutes les mains des penseurs et acteurs de ce mouvement.

Jean-Pierre Lebrun, *Les couleurs de l'inceste : se dépendre du maternel, Érès, 368 pages, 17€.*

K. C.



Une lecture originale de l'histoire du XX^e siècle à nos jours, voilà ce que Michel Weber propose ici. On aura beau dire qu'il a tendance à se répéter au fil de ses essais, celui-ci fera aussi bien l'affaire que les autres. Le propos est à la fois synthétique et érudit. Les aveugles et les sots le traiteront à nouveau de « *complotiste* », car il ose parler des groupes réels mais discrets qui indéniablement influencent le devenir de l'humanité qu'il voit comme totalitaire, sauf hypothétique sursaut de la communauté humaine. Hors « *complotisme* », son angle de vue est aussi sociologique et anthropologique. Entre optimisme de la volonté et pessimisme de la raison, attachement envers et contre tout au clivage gauche/droite, liberté de pensée et démocratie radical, M. Weber tisse une broderie contrastée de l'état de notre monde. Cette fois, remarquons que l'écriture philosophique est plus accessible que d'habitude.

Michel Weber, *Les fins de l'histoire. Clinique du totalitarisme contemporain, Chromatika, 2023, 231 pages, 21€.*

B. L.



Voici un essai qui tombe à point nommé. Car à Kairos nous nous inquiétons depuis quelques temps de la dégradation du débat public en matière de politique et de mœurs. Sans échange ni écoute, ce qui tient lieu actuellement de « *débat* » n'a plus pour but que de condamner, disqualifier et tenter de faire taire, tout en affirmant « *des "vérités" antagonistes qui ne se discutent pas* ». Sont surtout montrés du doigt comme responsables les réseaux (a)sociaux et les chaînes d'information en continu, celles-ci étant peuplées de « *pundits* », c'est-à-dire des professionnels des joutes oratoires, spécialistes des « *punchlines* ». Opinions et émotions règnent en maître dans un jeu de « *pif-paf* », soit des « *face à face opposant un pour et un contre* », d'où toute nuance est évacuée. 4 journalistes et 2 historiens échangent leurs points de vue sur la situation, avec des anecdotes significatives, mais aussi des réflexions philosophiques. On peut considérer ce livre comme une introduction à ce problème spécifique, et, pourquoi pas, le début d'une salutaire réaction.

Olivier Christin & Henri-Pierre Mottironi (dir.), *Taisez-vous ! Le débat démocratique est-il mort ?, Le Bord de l'eau, 2024, 114 pages, 12€.*

B. L.



Dès l'introduction, l'auteur de cet ouvrage aiguise notre intérêt en annonçant une critique radicale d'un capitalisme qui serait en crise terminale : « *L'érosion de nos libertés par l'asservissement au matériel, la réification de nos êtres et la destruction de nos esprits sera le thème principal de cet ouvrage* ». Il voit également dans la crise du Covid-19 une conséquence de la crise économique et non une cause, crise qui fut le déclencheur de la rédaction de ce livre. Néanmoins, malgré la radicalité initiale de la critique, nous devons avouer que nous n'avons pas été en mesure de terminer la lecture du bouquin ; le style de P. Quadens étant non pas compliqué, mais tout simplement très moche d'un point de vue purement esthétique. Si l'ouvrage n'avait eu que ce défaut, nous aurions encore pu faire un effort et continuer notre route. Malheureusement, il contient qui plus est une quantité non négligeable de grossières coquilles (mots manquants, syntaxe et ponctuations oubliées, notes de bas de page mal placées) qui rendent la lecture indigeste une bonne fois pour toute. Tout simplement dommage.

Pol Quadens, *Philosophie de la soustraction. Pour une vie de liberté et d'épanouissement dans la soustraction des biens contre le dogme de la soumission à la société de l'addition, Les Implies, 2024, 406 pages, 40 euros.*

K. C.

HAREN DÉÇOIT

Malgré la mobilisation des défenseurs d'un des derniers espaces verts de la région bruxelloise, la méga-prison de Haren a été construite. Cette prison moderne est d'une froideur telle que les prisonniers préfèrent encore les vieilles prisons surpeuplées. Et voici que faute de personnel, des sections entières restent vides et les prisonniers ont dû être renvoyés à Saint-Gilles. Si elle existait encore, l'émission *Les grands travaux inutiles* aurait un sujet en or.

A.A. —

POUR LIMITER LES DESTRUCTIONS DUES AUX ÉOLIENNES

Les risques liés aux éoliennes sont sans commune mesure avec ceux du nucléaire, surtout. Elles sont cependant loin d'être inoffensives. Les signaux d'alarme se multiplient, comme, tout récemment, celui de la Société des oiseaux de la Nouvelle-Écosse (Radio Canada, 17/05/2024). Selon une étude, une éolienne tue en moyenne 7 oiseaux par an (*Reporterre*, 21/04/2023). C'est d'autant plus grave du fait de la multiplication de ces engins (10.000 en France), et que les victimes sont notamment des espèces menacées, comme les grands rapaces. La seule vraie solution énergétique est l'arrêt du productivisme, mais vu la puissance de ses promoteurs, il s'agit aussi entre-temps de limiter les dégâts. La plupart des dispositifs pour diminuer ceux dus aux éoliennes sont inefficaces (*ibid.*), mais, selon une étude de 2020, une démarche permet de diminuer de 70% le nombre d'oiseaux tués : peindre une des pales en noir, ce qui augmente la visibilité des engins (*Radio France*, 29/05/2020). Faisons tout notre possible pour obtenir la généralisation de ce procédé.

D.Z. —

FIN D'UNE MASCARADE ?

Une fois encore, *La Libre* nous surprend positivement en ce qui concerne la transidentité avec le relais d'une opinion de Jean Cor, parent et fondateur du groupe de soutien pour les parents ayant un enfant dysphorique. On apprend dans l'article que le rapport Cass au Royaume-Unis vient d'être publié.

Celui-ci porte sur 9.000 patients traités dans les services de développement de l'identité sexuelle de la clinique Tavistock à Londres et ses conclusions sont sans appel : il manque de preuves pour justifier le recours à des interventions médicales dans ce type de cas, tandis que « *les études ont montré que la dysphorie de genre est généralement une phase transitoire, souvent associée à la neurodiversité, aux problèmes de santé mentale, aux traumatismes de l'enfance et à l'attirance pour le même sexe* ».

K.C. —

FOUTOIR GÉNÉRATIONNEL

Signe des temps pervers qui sont les nôtres et où les différences sexuelles et générationnelles s'estompent, deux nouveaux mots font leur entrée dans le dictionnaire Novlangue. Il s'agit de l'âgisme et de l'infantisme. Comme Adeline de Wilde l'explique au travers des colonnes du journal *La Libre*, « *il consiste à déconsidérer la catégorie de personnes de 0 à 18 ans, à ne pas la prendre en compte ou au sérieux au même niveau que les adultes* ». Manquerait plus qu'on soit obligé de prendre au sérieux toutes les envies des enfants-rois du système libéral en y répondant favorablement par le Marché de la consommation... Oups, c'est déjà le cas.

K.C. —

FOUTOIR DES ESPÈCES

Le transhumanisme vient de franchir une nouvelle étape : un rein de porc a été greffé sur un patient. Interviewé dans *Le Soir* (11 & 12/05/24), le chirurgien-vedette précise que « *toute l'équipe réalisait un rêve* ». C'est une question de point de vue, Docteur ! Voyons-y plutôt un cauchemar et attendons de pied ferme l'accusation de « bioconservatisme » ou d'« essentialisme ».

B.L. —

ASTRAZENECA®, MON AMOUR

Doit-on s'en étonner ? *Le Soir* du 10/05/24 vole au secours de la firme pharmaceutique, suite au retrait du marché de

son « vaccin » anti-covid, répétant à 3 reprises que les effets secondaires — en ce cas les thromboses — sont seulement « *très rares* » et que le ratio bénéfice/risque était très favorable à la vaccination. Les zéloteurs des injections n'ont pas de regret, ils ont eu « tout bon ».

B.L. —

L'(IN)TOUCHABLE URSULA VON DER LEYEN

Le 17 mai, avec son copain Albert Bourla, la présidente de la Commission était convoquée au tribunal de Liège, suite à l'affaire du Pfizergate, dite aussi SMSgate. Elle est accusée d'atteinte aux droits fondamentaux des citoyens de l'UE. Tous deux étaient absents (évidemment), mais c'est une première qui devrait au moins aboutir à l'impossibilité de sa réélection. La prochaine audience est fixée en décembre 2024.

B.L. —

LES CHEMINS DE L'EAU

L'asbl Vivre...S publie *Les chemins de l'eau*. Ma tribu d'adoption, le tome 4 de la biographie de Luce Minet, qui militait dans la gauche quand elle était encore la gauche. L'histoire repart de 1976 jusqu'à 2021, en pleine covidémence. Pour commander le livre (283 pages) : lmn4102@gmail.com.

B.L. —

TECHNOPTIMISTE COVIDISTE

Professeur d'informatique à l'ULB, Hugues Bersini évangélise les lecteurs du *Soir* (21/05/24). Il y défend l'intelligence artificielle bec et ongles, veut la mettre au service du bien commun (sic) et reprend l'exemple du covid : « *La première réalisation qu'on [Ndlr : l'Institut Fari qu'il dirige] a voulu mettre en place, c'était la campagne de vaccination avec la Cocom. Cinq de mes chercheurs ont bossé jour et nuit pour créer une application* ». C'est fou de voir comment certains ont pu prendre la covidiotie au sérieux !

B.L. —

Kairos+
+ D'ARTICLES + DE VIDÉOS



● **Le Donbass, au cœur de la guerre mémorielle. Pourquoi la Russie ira jusqu'au bout.**

● **Constantin Mirabel et la société du spectacle**

● **Les pourparlers de paix et les scénarios possibles de la guerre en Ukraine**



**KAIROS [JOURNAL ANTIPRODUCTIVISTE POUR UNE SOCIÉTÉ DÉCENTE]
EST VOTRE MÉDIA, CONTINUEZ À LE FAIRE VIVRE.
VIVE LA PRESSE LIBRE !**

ABONNEZ-VOUS
À KAIROS

www.kairospresse.be/abonnement

Abonnement belge à partir de 30 € pour 5 numéros,
53 € pour l'europe (frais de ports de 23€ inclus, sauf Suisse 30€)

IBAN : BE81 5230 8062 1324

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique.

NE PAS JETER!
PARTAGER!